This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

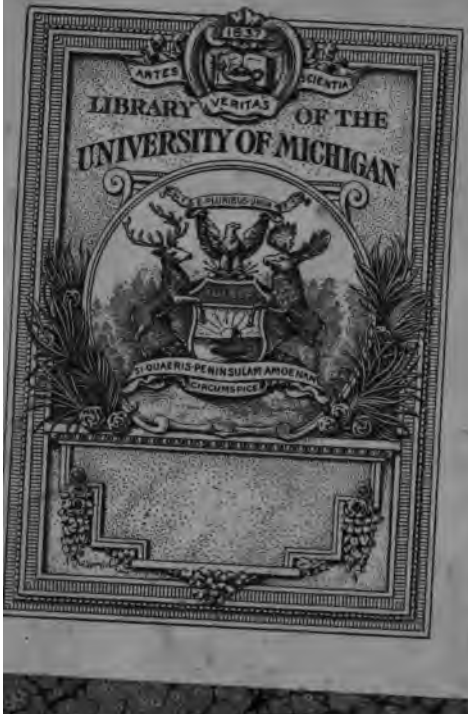
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

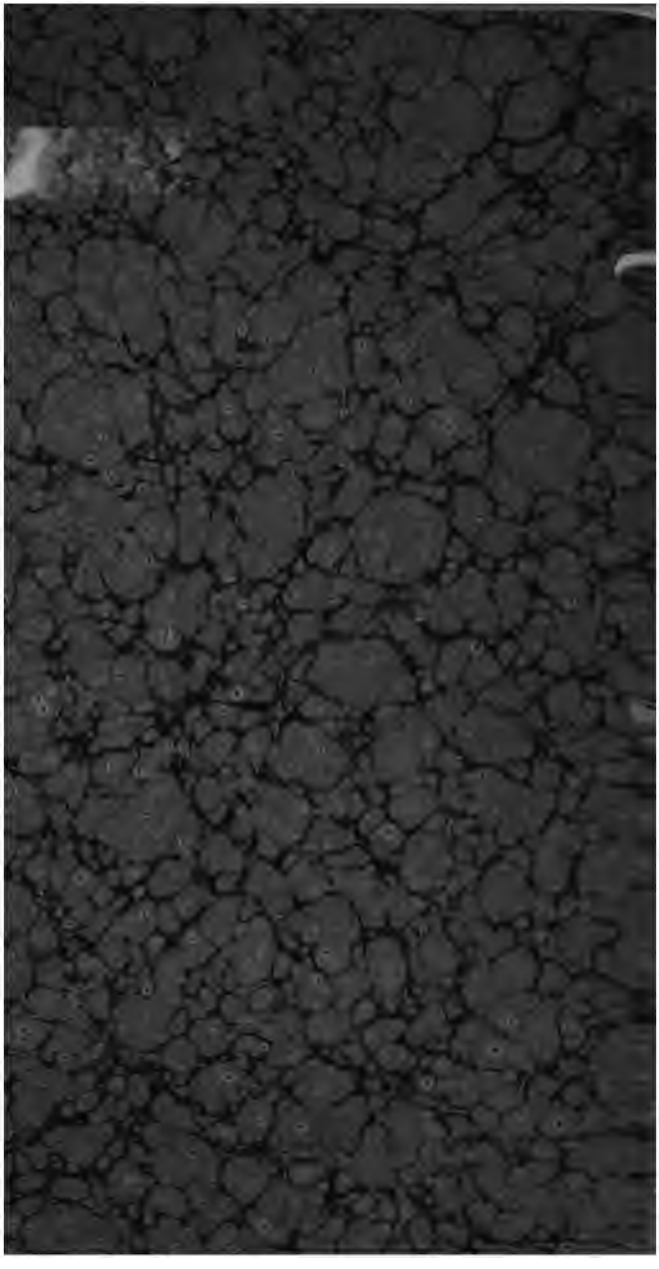
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 936,101


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



848
D88ica

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Parues dans la collection Michel Lévy

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
La Bouillie de la comtesse Berthe	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe	1
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Compagnons de Jehu	3
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Les Drames de la mer	1
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage :	
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Arena	1
— Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
— Le Midi de la France	2
Impressions de voyage :	
— De Paris à Cadix	2
— Quinze jours au Sinaï	1
— Le Speronare	2
— En Russie	3
— En Suisse	3
— Le Véloce	2
— La Villa Palmieri	1
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe (traduction)	2
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin : Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Reine Margot	2
La Route de Varennes	1
Le Salteador	1
Salvator (suite des Mohicans de Paris)	5
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Le Testament de M. Chauvelin	1
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt Ans après	3

LAGNY. — Imp. VARIGAULT.

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

— LE CAUCASE —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

PREMIÈRE SÉRIE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

INTRODUCTION

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LE CAUCASE

I

DE PROMÉTHÉE AU CHRIST

de seize mille sept cents pieds; — le Kasbek, d'abord appelé le Mquinwari, haut de quatorze mille quatre cents, — et le Chat-Elbrouz, haut de douze mille pieds.

Nul n'a jamais gravi la cime de l'Elbrouz. Il faudrait pour cela, disent les montagnards, une permission particulière de Dieu; c'est sur son sommet que, selon la tradition biblique, se posa la colombe de l'arche.

Le Mquinwari est, quoique moins haut de deux mille pieds que l'Elbrouz, le rocher où, selon la tradition mythologique, Prométhée fut enchaîné. Les Russes l'ont appelé Kasbek, parce que le village de Stéphan-Ezminda, situé au pied de ce mont, était autrefois et est encore aujourd'hui la résidence des princes Kasi-Bek (1), gardiens du défilé. Cette dernière désignation a prévalu.

Quant au Chat-Elbrouz, qui s'élève aux confins du Daghestan, sa cime sert de perchoir à l'oiseau *anka*, près duquel l'aigle est un oiseau-mouche et le condor un colibri.

Ce gigantesque rempart, cette majestueuse forteresse, cette muraille granitique aux créneaux éternellement neigeux, repose, vers sa base septentrionale, sur des sables, couverts autrefois par les eaux de cette mer immense au-dessus de laquelle s'élevaient, comme des îles, non-seulement le Caucase, mais encore le Taurus, le Demavend et la Tauride, dont la mer Caspienne, appelée par les anciens lacs Caspis, n'est qu'un démembrement, et qui, vers le nord, ne faisait, selon toute probabilité, qu'une avec la mer Blanche et la Baltique.

(1) Casa Beker.

A quelle époque de l'histoire, sacrée ou profane, appartient le grand cataclysme qui isola le Pont-Euxin, la mer d'Aral, les lacs d'Erivan, d'Ormiah et de Van, et creusa les détroits d'Iénikaleh, des Dardanelles, de Messine et de Gibraltar? Est-ce au déluge biblique de Noé, chez les Hébreux; à celui de Xisuthre, chez les Chaldéens; à celui de Deucalion et d'Ogygès chez les Grecs? C'est ce que nous ne saurions dire; mais il y a un fait avéré : c'est que la Caspienne a continué de communiquer avec les autres mers par des canaux souterrains; que c'est par ces canaux qu'elle perd les eaux qu'elle reçoit de l'Oural, du Volga, du Terek, de la Koura; qu'elle est sujette à des variations de profondeur; que, dans ses baisses, elle laisse à découvert des constructions qui attestent ses mouvements de hausse et de décroissance; et enfin, preuve plus certaine que tout cela de la communication souterraine qui existe entre elle et les autres mers, c'est que, tous les ans, à l'approche de l'hiver, on voit monter à la surface du golfe Persique, des herbes et des feuillages qui ne se trouvent que sur les bords et dans les profondeurs de l'énorme lac Caspien.

Le Caucase présente deux rangées de montagnes parallèles, dont la plus élevée est au sud, la plus basse au nord. La première chaîne pourrait s'appeler les *montagnes Blanches*, par opposition à la seconde qui s'appelle les montagnes Noires. Les sommets célèbres de cette dernière chaîne sont la montagne Chauve, le mont des Voleurs, le mont des Tempêtes, le Bois-Sombre et le Poignard.

Deux passages seulement sont pratiqués dans l'im-

INTRODUCTION

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LE CAUCASE

I

DE PROMÉTHÉE AU CHRIST

Nous allons dire à nos lecteurs, d'une façon aussi succincte que possible, ce que c'est que le Caucase, topographiquement, géologiquement, historiquement parlant.

Nous ne doutons pas que nos lecteurs ne sachent la chose aussi bien que nous; mais, à notre avis, l'auteur doit toujours procéder comme s'il savait ce que ses lecteurs ne savent pas.

La chaîne caucasique — ou caucasienne, comme on voudra — située entre les 40° et 45° degrés de latitude nord et les 35° et 47° degrés de longitude orientale, s'étend de la mer Caspienne à la mer d'Azof, depuis Anapa jusqu'à Bakou.

Trois grands pitons la surmontent : l'Elbrouz, haut

aujourd'hui sans qu'on puisse expliquer l'étymologie de ce nom. C'est sur ce fleuve que sont situées les colonies cosaques de la ligne droite.

Il n'en est pas de même du Caucase, qui doit son nom à l'un des premiers assassinats commis par un des plus anciens dieux. Saturne, le mutilateur de son père et l'engloutisseur de ses fils, ayant rencontré — au moment où il fuyait, vaincu, dans la guerre des Géants, par son fils Jupiter — le berger Caucase, paissant ses troupeaux sur le mont Niphate, qui sépare l'Arménie de l'Assyrie, et au pied duquel, selon Strabon, le Tigre prend sa source, celui-ci eut l'imprudence de vouloir disputer le passage au fuyard. Saturne le tua d'un coup de faux, et Jupiter, pour éterniser le souvenir de ce meurtre, donna le nom de la victime à toute la chaîne caucasique, dont les montagnes de l'Arménie, de l'Asie Mineure, de la Crimée et de la Perse ne sont, en réalité, que des démembrements.

Presque aussitôt qu'il vient de donner un nom à la chaîne caucasique, un de ses plus hauts sommets, le Kasbek, sert d'instrument de supplice à Jupiter.

Le From-Theuth des Scythes, le Prométhée des Grecs, y est attaché par Vulcain avec des chaînes de diamant, pour avoir créé l'homme et commis le crime de l'avoir animé au feu du ciel, qu'il avait dérobé et caché dans un roseau creux.

From-Theuth, remarquons-le en passant, veut dire, en scythe, *divinité bienfaisante ;* de même que Prométhée veut dire, en grec, *le dieu prévoyant.*

Et, sans doute, ce fut par prévoyance qu'il donna à l'homme, dit la tradition mythologique, la timidité du

lièvre, la finesse du renard, la ruse du serpent, la férocité du tigre et la force du lion.

Est-ce par hasard ou symboliquement qu'à l'horizon du monde naissant, l'homme aperçoit le gibet du premier bienfaiteur de l'humanité ?

Quatre mille ans plus tard, la croix devait remplacer le rocher, le Calvaire détrôner le Mquinwari.

Nous avons dit que le Mquinwari et le Kasbek ne faisaient qu'une seule et même montagne.

Prométhée devait demeurer là trente mille ans. Pendant trente mille ans, un vautour, fils de Typhon et d'Echidna, — car on avait, pour une vengeance si longue, choisi un bourreau-dieu, — pendant trente mille ans, un vautour devait lui dévorer le foie. Mais, au bout de trente ans, Hercule, fils de Jupiter, tua le vautour et délivra Prométhée.

Dans ces temps de ténèbres, où tout relève de la tradition, tandis que Prométhée, visité par l'Océan, bercé au chant des océanides, maudit cette force brutale, sous laquelle est sans cesse forcé de plier le génie, luttant inutilement contre le vautour de l'ignorance, qui lui dévore, non pas le foie, mais le cœur, les rochers du Caucase n'ont d'autres habitants que les Dives, race de géants qui occupent toute la partie du globe abandonnée par les eaux.

Dans la vieille langue asiatique, *dives* veut dire tout à la fois île et géant :

Maldives, Laquedives, Serendives.

Et, en effet, chaque île n'était-elle pas un géant sortant de la mer?

Tous ces titans qui firent la guerre à Jupiter étaient

ils autre chose que ces îles de la mer Égée, aujourd'hui volcans éteints, autrefois géants jetant des flammes ?

Un de ces Dives, nommé Argenk, élève sur une des cimes du Caucase un palais, où la tradition assure qu'aujourd'hui encore sont conservées les statues des rois de cette époque.

Un étranger, nommé Huschenk, vint attaquer les Dives, monté sur un cheval marin, nageant avec douze pieds.

Un rocher, lancé du haut du Demavend, terrasse lui et son cheval, dans lequel il est facile de reconnaître un navire avec ses douze rames.

Aujourd'hui, une des peuplades les plus belliqueuses du Caucase, les Tcherkesses, se donnent encore à eux-mêmes le nom d'*Adighes*, dont la racine est *ada*.

Or, *ada*, en langue tatare, veut dire île.

D'Ada à Adam, qui veut dire homme, il n'y a qu'une lettre de différence, et, certes, on nous concédera qu'il existe des étymologies bien autrement obscures que celle-là.

C'est au sommet de l'Elbrouz que Zoroastre place le mauvais génie *Arisman*, dont nous avons fait *Arimane*.

« Il s'élance du sommet de l'Elbrouz, dit Zoroastre, et son corps, étendu au-dessus de l'abîme, semble un pont de flamme jeté entre les mondes. »

C'est enfin sur le Chat-Elbrouz que se tenait l'anka, gigantesque vautour, qui est le rok des *Mille et une Nuits*, et dont les ailes, en s'ouvrant, obscurcissaient la lumière du soleil.

Maintenant, abandonnons la tradition, et, comme, en un brouillard qui va toujours s'éclaircissant, essayons de voir clair dans l'histoire du Caucase.

Regardez cette mer immense sur laquelle flotte un vaisseau gigantesque. Cette mer, c'est le déluge; ce vaisseau, c'est l'arche. Deux mille trois cent quarante-huit ans avant Jésus-Christ, l'arche aborde au sommet de l'Ararat. La semence du monde futur est sauvée.

Deux siècles après, Haïg fonde le royaume d'Arménie, et Thagarmos celui de Géorgie (1). Au milieu de ces dates incertaines, Arméniens et Géorgiens disent que Haïg et Thagarmos étaient les contemporains de Nemrod et d'Assur.

Regardez passer comme une ombre presque sans forme Marpésie et ses amazones. Cette reine belliqueuse part des rives du Thermodon et va donner son nom à un rocher du Darial. Jornandès cite la reine, et Virgile chante la montagne.

Voyez, le jour se fait. Voici à son tour Sémiramis, la fille des colombes. Elle soumet l'Arménie, bâtit Artémisa, voit tuer dans une bataille son bien-aimé le roi Azaï le Beau, l'ensevelit près du mont Ararat, et revient mourir à Babylone de la main de son fils Ninias, cet Hamlet antique, vengeur de la mort de son père.

Mille deux cent dix-neuf ans avant Jésus-Christ, — les dates commencent à avoir une valeur historique, — trente-cinq avant la guerre de Troie, un vaisseau tel qu'on n'en avait point encore vu en Colchide, entrait dans le Phase, et venait s'arrêter sous les murs de la capitale du roi Æétès, père de Médée.

C'était le vaisseau Argo, parti d'Iolchos en Thessalie, et monté par Jason, venant redemander la toison d'or.

(1) La Géorgie était alors appelée Ibérie.

Inutile de raconter la dramatique histoire de Médée et de Jason, tout le monde la sait par cœur.

La flamme du bûcher de Sardanapale éclaire l'Orient, huit cents ans avant Jésus-Christ, selon Justin, huit cent vingt ans, selon Eusèbe. Au milieu des déchirements qui suivirent la mort du fils de Phul, tandis que, des morceaux de son empire trois rois se font des royaumes, Barouer fonde l'indépendance de l'Arménie.

Bientôt les Arzenounis, enfants de ce Sennachérib dont l'armée, frappée par l'ange exterminateur, perd en une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes, et qui est tué à Ninive par ses deux fils, au pied de l'autel de son dieu, entrent en Arménie; ils ne font qu'y précéder de vingt ans les juifs captifs de Salmanasar, envoyés par ce conquérant dans la Géorgie et dans le Lasistan. En traversant cette dernière province, et dans le district de Ratcha, on trouve encore aujourd'hui une peuplade de juifs guerriers. Ce sont les descendants de ces vaincus de Salmanasar, le destructeur du royaume d'Israël. Leurs ancêtres étaient les contemporains du vieux Tobie, dont le fils, conduit par l'ange Raphaël, alla redemander à Gabélus les dix talents que son père lui avait prêtés.

Vingt ans plus tard commence la famille des Bagratides, de laquelle descendent les princes Bagration, que nous allons rencontrer sur notre chemin.

Deux tiers de siècle s'écoulent. Les Scythes font invasion en Arménie, par le défilé du Darial, s'emparent de l'Asie Mineure et pénètrent jusqu'en Égypte.

Dirkan Ier, dont nous avons fait Tigrane, et dont nous verrons les descendants lutter contre Pompée, appa-

rait dans l'histoire pour fonder une dynastie arménienne. Il descend de ce Haïg qui a fondé, non pas une dynastie, mais un royaume, et il est contemporain de ce Cyrus dont la tête coupée fut plongée par Thomyris dans un vase rempli de sang.

Mais, avant de boire après sa mort ce sang dont il avait été altéré pendant toute sa vie, Cyrus s'était emparé de la Colchide et de l'Arménie.

Nous y retrouvons le fils de Darius II, Artaxerce Mnémon. Il y tue de sa propre main, à la bataille de Cunaxa, Cyrus le Jeune, qui s'était révolté contre lui et qui avait à son service Xénophon, auquel Socrate sauva la vie à la bataille de Délium, et qui, des rives du Tigre à Chrysopolis, opéra cette fameuse retraite des dix mille, racontée par lui-même, et restée comme un modèle de stratégie.

Soixante ans après, Alexandre part de la Macédoine, traverse l'Hellespont, défait, sur les bords du Granique, l'armée de Darius. Parmi les troupes de Darius, qui vont se faire battre à Issus et à Arbelles, luttent les peuples du Caucase et de l'Arménie, conduits par Oronte et Mifrauste.

Ici, la renommée du vainqueur de la Perse et du conquérant de l'Inde devient telle, que la légende se mêle à l'histoire. Selon la tradition caucasique, Alexandre se détourne de sa route pour aller fermer les deux défilés du Caucase : l'un à Derbend, avec des portes de fer; l'autre dans le Darial, avec ce fameux mur qui, au dire de l'antiquité, s'étendait de la mer Caspienne à la mer d'Azof.

Mahomet, dans son Koran, consacre la tradition, qui,

dès lors, devient une incontestable vérité pour toutes les peuplades musulmanes du Caucase, puisqu'elle découle de la plume du prophète.

Seulement, pour lui, le Macédonien est *Zoul-Karnaïn*, c'est-à-dire le Bicorne : voyez les médailles d'Alexandre, où, comme fils de Jupiter *Ammon*, il porte les cornes paternelles, et l'explication de ce nom de Zoul-Karnaïn vous sera donnée.

Voici ce que dit Mahomet :

« Zoul-Karnaïn, arrivé au pied de deux montagnes, y trouva des peuples qui ne comprenaient qu'à peine le langage oral.

» Ces hommes s'adressèrent à lui.

» — O Zoul-Karnaïn ! lui dirent-ils, les Yadgougs et les Madgougs ravagent nos terres. Nous te payerons un tribut si tu veux élever une muraille entre eux et nous.

» Il répondit :

» — Les dons du ciel sont préférables à vos tributs. Je satisferai à vos désirs ; apportez-moi du fer, et entassez-le jusqu'à la hauteur de vos montagnes.

» Puis il ajouta :

» — Soufflez pour embraser le fer.

» Puis il dit encore :

» — Apportez-moi de l'airain fondu, afin que je l'y verse.

» Les Yadgougs et les Madgougs ne purent désormais ni franchir ce mur, ni le percer.

» Cela a été fait par la grâce de Dieu ; mais, quand l'époque qu'il a désignée sera venue, il renversera ce mur.

» Dieu n'annonce rien en vain. »

Quelques historiens renchérissent sur le texte que

nous venons de citer. Ils entrent dans les détails de la construction de ce mur : il était bâti de briques de fer et de cuivre, soudées ensemble et recouvertes d'une couche d'airain fondu. De temps en temps, les gardiens de ce mur venaient frapper à grands coups de marteau sur les portes d'airain, ce qui indiquait aux Madgougs et aux Yadgougs que le mur était bien gardé.

Un demi-siècle après ce prétendu passage d'Alexandre, Pharnabase délivre la Géorgie de la domination des Perses, et fonde l'alphabet géorgien. De leur côté, Artaxias et Zaziadias profitent de la défaite et de la mort d'Antiochus le Grand pour délivrer l'Arménie du joug syrien. Cette mort laisse Hannibal sans appui. L'Arménie alors voit arriver le vainqueur de Trasimène et le vaincu de Zama. On bâtit sur ses plans la ville d'Artaxate, que détruira plus tard Corbulon, et que Tiridate rebâtira sous le nom de Néronia, en l'honneur de Néron.

Mais, deux cents ans avant cette reconstruction, Mirvan Ier fonde, en Géorgie, la dynastie des Nébrotides, et Vagaschak, en Arménie, celle des Arsacides, qui bientôt s'emparent du trône de Géorgie.

C'est ce Vagaschak, appelé par les historiens Tigrane II, qui est le père de Tigrane le Grand, lequel se fait appeler le roi des rois, déclare la guerre aux Romains, envahit la Cappadoce, conquiert la Syrie, mais rencontre Lucullus, qui le bat, lève sur lui un tribut de trente-trois millions de notre monnaie, et lui prend la Syrie, la Cappadoce et la petite Arménie, fait la Colchide province romaine, remonte le Phase, parvient jusqu'aux montagnes de l'Elbrouz et du Kasbek, et ne

recule, lui et son armée, que devant les serpents des steppes de Moghan.

Deux ans plus tard, Mithridate, battu par Pompée, traverse le Caucase, franchit le Don et se réfugie en Tauride. Il parlait les vingt-quatre langues de ses vingt-quatre peuples. Les Romains alors occupent la Géorgie, l'Imérétie et l'Albanie, aujourd'hui la Kakétie. Quant à l'Arménie, elle est conquise par Marc-Antoine, trente ans après la mort du roi de Pont.

Enfin, le Christ naît, sans que cette naissance, qui va changer la face du monde, ait aucun retentissement dans le Caucase. Seulement, l'année même de la mort du Christ, Afgar, roi d'Édesse, se fait baptiser, et, sept ans après, saint André et saint Simon viennent prêcher la religion chrétienne dans le Meshi, aujourd'hui le district d'Akhaltsik.

C'est la première révélation de ce grand sacrifice qui doit être, pour le monde moderne, ce que celui de Prométhée a été pour le monde antique.

II

DU CHRIST A MAHOMET II

Les empereurs romains se sont succédé : Tibère a remplacé Auguste; Caligula, Tibère; Claude, Caligula. Néron est sur le trône depuis douze ans. Il voyage en Grèce comme musicien et comme poëte, et recueille couronnes sur couronnes, tandis que Vindex rêve sa

révolte des Gaules, et Galba son soulèvement d'Espagne.

Corbulon, vainqueur des Parthes, envahit l'Arménie, prend et détruit Artaxate, cette seconde Carthage fondée par Annibal, et force Tiridate, que les Parthes ont nommé leur roi sans le consentement des Romains, à déposer la couronne pour la recevoir des mains de l'empereur.

L'empereur, jaloux, fait dire à Corbulon de se tuer. Corbulon obéit en se passant, lui-même, à Corinthe, son épée au travers du corps.

Treize ans après, la ville d'Erivan s'élevait sur le champ de bataille même où Erovant, qui avait chassé Ardaschès du trône d'Arménie, est battu par les Perses.

Un soldat de fortune, adopté par Néron, monte sur le trône romain, qui est devenu le trône du monde. Les peuplades caucasiques le voient apparaître l'année même de son avénement, vainqueur de l'Arménie, de l'Ibérie et de la Colchide. Il donne un roi aux Albanais et disparaît dans la direction de l'Euphrate, où il va ébranler jusqu'en ses fondements l'empire des Arsacides, qui ne tombera que trois siècles plus tard.

Ce parvenu, c'est l'homme sous lequel le monde se reposera un instant des règnes de Caligula, de Claude et de Néron. C'est Trajan.

Un demi-siècle après, l'avant-garde des nations fauves entrevues par César, apparaît dans le Caucase. Ce sont les Goths, vainqueurs des Scandinaves, des Cimbres, des Venèdes, des Burgunds, des Lazes et des Finnois. Ils chassent devant eux les Alains, qui errent avec leurs troupeaux dans les vastes steppes que nous allons parcourir, et s'établissent sur les bords de la mer Noire,

où les Huns les rencontreront à leur tour et les dévoreront en passant.

Pendant ce temps, se fonde la nouvelle capitale de l'Arménie, Vagaschapade, aujourd'hui le village du même nom qui entoure le monastère d'Etschmiadzine. Mais à peine la ville est-elle achevée, que les Kashgars frappent à leur tour aux portes Caucasiennes, que ne garde plus la mémoire d'Alexandre. Ils viennent des plaines du bas Volga, traversent le défilé de Darius, — la tradition voulait que ce fût ce roi des Perses qui eût donné son nom au Darial, — se répandent dans l'Arménie, après avoir forcé les Avares à se retirer dans les gorges de Guimry, où nous retrouverons leurs restes en gravissant les sommets du Karanaïe, et assistent à la révolution qui met les Sassanides de Perse sur le trône de Géorgie.

Vers la même époque, le lion couché aux bords du Tibre étend de nouveau sa griffe vers le Caucase. L'empereur Tacite, qui avait fait valoir, pour monter sur le trône romain, qu'il comptait le grand historien parmi ses ancêtres, avait été, à l'âge de soixante et dix ans, élu par le sénat.

Il avait été élu, disait l'arrêté du sénat, à cause de ses vertus.

Aussi fut-il assassiné au bout de six mois. Ces empereurs vertueux ne vont pas aux peuples en décadence.

Pendant ses six mois de règne, il battit les Goths et repoussa les Alains dans les gorges du Caucase.

Profitant de l'instant de repos que donne cette victoire, Tiridate II devient roi d'Arménie. Le christianisme s'établit dans son royaume. Le monastère

d'Etschmiadzine est fondé à la voix de sainte Nina ; les croix s'élèvent à la place des idoles.

Tiridate meurt après avoir chassé les Kashgars de l'Arménie et de la Géorgie.

Bakhouri Ier, roi de Géorgie, — nous devrions dire, roi d'Ibérie, car la Géorgie proprement dite n'existe qu'à partir du XIIe siècle, et n'est nommée de ce nom que par Mekhisar d'Airivank, historien arménien qui vivait au XIIIe ;—Bakhouri Ier fait la guerre aux Perses, qui ont vaincu l'Arménie, laquelle est, d'un autre côté, menacée par les barbares du Nord.

Ces derniers sont repoussés par Waghan Amatouni, qui les bat à Vagaschapade, sur le même champ de bataille où les Russes battront les Perses en 1827.

Mais les Perses pénètrent à leur tour jusqu'au pied des montagnes du Caucase, et bâtissent une forteresse à l'endroit où, un siècle plus tard, le roi Vakhtang jettera les fondements de Tiflis.

Pendant ce temps, l'Arménie arrête les bases de sa langue moderne, et la future Géorgie fonde son écriture sacrée.

L'heure des Arsacides est arrivée ; cette dynastie, qu'a vainement voulu renverser Trajan, est remplacée par les Sassanides, qui succèdent aux rois Parthes et qui précèdent les califes musulmans. Son premier souverain voit Vakhtang-Gourgaslan monter sur le trône de Géorgie, fonder Tiflis, conquérir la Mingrélie et l'Abasie, repousser les Perses et soumettre les Osses et les Petchenègues.

Vakhtang Ier meurt en 499, au moment où les Arméniens se jettent dans l'hérésie, et où les Suèves, qui

vont être entraînés par les Huns dans leur course vers l'occident, apparaissent dans l'ancien royaume de Mithridate.

C'est alors que le Caucase entend retentir, jusque dans ses vallées les plus profondes, les pas de ce peuple qui, dans sa marche, va couvrir la moitié du monde et emplir l'autre de bruit. Il vient des grands plateaux du Thibet, au nord du désert de Kobi ; il a soumis les Mandchoux, forcé les Chinois d'élever la grande muraille, et, séparé en deux hordes immenses, il se répand, comme un double déluge, aux deux côtés de la mer Caspienne. Les uns s'arrêteront sur les bords de l'Oxus, dans le Turkestan actuel, où ils auront pour capitale l'ancienne Bactriane, et finiront, après avoir longtemps lutté contre les Perses, par se confondre avec les Turcs.

Ce sont les Huns blancs ou Ephtalites.

Les autres, les Huns noirs ou Cidarites, s'arrêteront un instant à l'ouest de la mer Caspienne, entre l'embouchure du Terek et Derbend ; puis ils forceront à leur tour les portes du Darial, dont les gonds sont brisés par les Kashgars ; se répandront vers l'occident, traverseront les Palus-Méotides, guidés par une biche qui leur montrera le chemin qu'ils doivent suivre pour ne pas s'engloutir dans ces vastes marais. Puis, après avoir subjugué les Alains, détruit l'empire des Goths, ils iront se briser dans les plaines de la Champagne contre la Gaule qui meurt, contre la France qui naît.

Derrière eux commence la chronologie arménienne et se fonde la dynastie des Bagratides, dont la famille est déjà célèbre depuis plus de douze cents ans.

Tout à coup, un ennemi auquel on ne songeait pas

apparaît dans les régions caucasiques et s'empare de Tiflis.

C'est l'empereur Héraclius, cet infatigable discuteur en théologie; fils d'un exarque d'Afrique, il a renversé Phocas, s'est fait proclamer empereur en 610; mais, de 610 à 621, son règne n'a été qu'un long désastre. Les Avares lui ont pris l'Asie Mineure et les Perses l'Égypte. Presque réduit aux murs de Constantinople, il a fait un suprême effort; il s'est mis à la tête de son armée, a battu Chosroès II, reconquis l'Asie Mineure et a pénétré jusqu'au pied du Caucase.

Mais, pendant qu'il remonte vers le nord, les lieutenants du calife Abou-Bekre lui prennent Damas. Jérusalem se rend au calife Omar; la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine se détachent de lui.

En compensation de ces revers, c'est à lui que Dieu réserve la gloire de recouvrer la vraie croix. Il la reçoit des mains de Syroès.

Alors vient le tour des Arabes. C'est l'époque des grands mouvements des peuples. On dirait que chaque nation, mal à l'aise dans le berceau que la nature lui a fait, va chercher d'autres dieux et une autre patrie. Les Arabes apportent la parole de Mahomet, qui vient de fonder leur empire. Ils se sont emparés de la Syrie, de l'Égypte, de la Perse. Ils marchent, à travers l'Afrique et l'Espagne, sur la France, et, si Dieu, à l'heure qu'il est, ne leur préparait pas Charles Martel, la tête et la queue du serpent oriental se fussent un jour, malgré Sobiesky, rejointes à Vienne.

Mais, tandis que Justinien II, à qui ses sujets ont coupé le nez un jour de révolte, se réfugie dans l'île de Taman,

tandis que Mourvan le Sourd fait invasion en Arménie et en Géorgie, que les Géorgiens arrêtent leur chronologie de la fête de Pâques de l'an 780, un nouveau peuple se forme de l'autre côté du Caucase, qui prendra un jour, sur la terre, plus de place que n'en aura pris aucun des anciens peuples qui l'auront précédé.

Ce peuple, à peu près ignoré des Romains, qui, après avoir renversé les murailles de tous les peuples, ont été frapper aux portes du monde inconnu, est le peuple slave, qui, parti de la Russie méridionale, a fini par envahir tout le pays qui s'étend d'Arkhangel à la Caspienne, c'est-à-dire de la mer de glace à la mer de feu. Vainement les Goths, les Huns, les Bulgares s'étaient-ils, pendant quatre siècles, disputé le terrain et répandus du Volga au Dnieper, l'établissement de leurs empires successifs n'avait été qu'une halte. Comme des torrents un instant arrêtés, ils avaient repris leur cours, les uns vers l'occident, les autres vers le midi, et, au milieu de cette inondation, on avait vu s'élever Novgorod la Grande et Kiev, qui, du haut de leurs murailles, regardaient s'écouler ces vagues qui en avaient un instant battu le pied.

Enfin, en 862, les Slaves avaient appelé au trône de leur empire les trois princes varègues, Rourik, Sinaf et Trouvor. Rourik avait rapidement succédé à ses deux frères, et était mort, laissant la régence de son fils Igor à son frère, homme de génie qu'on appelait Oleg, lequel, après avoir conquis Smolensk et Lioubitch, rendu tributaires les Serviens, les Radimitches, les Déréviens, avait conduit vers Constantinople deux mille de ces hommes qu'il avait dressés à ne s'arrêter

devant aucun obstacle et à ne reculer devant aucun danger.

Constantinople avait eu peur, en voyant celui qu'elle appelait un barbare clouer contre sa porte, avec un poignard, les conditions de sa retraite : Léon VI avait souscrit à ces conditions et les Russes s'étaient retirés.

Mais, en passant, ils s'étaient emparés de la forteresse de Barda, qui est aujourd'hui un village du district d'Elisabethpol.

C'était un pied-à-terre qu'ils gardaient dans la Géorgie.

Aussi, trente ans plus tard, firent-ils une invasion dans le Tabaristan et la terre de naphte. Le chemin était frayé. Le grand-duc Sviatoslaf traverse alors tout le Kouban et vient jusqu'au pied du Caucase battre les Ossètes et les Tcherkesses.

Une garnison russe reste à Taman.

Pendant ce temps, Bagratz III, roi d'Abasie et de Karthli, fonde la cathédrale de Koutaïs.

Dans une des inscriptions gravées sur ses murailles, on trouve les premières traces des chiffres arabes.

La cathédrale de Koutaïs porte la date de l'an 1003.

Vous avez vu les Russes s'emparer de la forteresse de Barda en 914, pénétrer dans le Tabaristan en 943, battre les Ossètes et les Tcherkesses en 967 et laisser une garnison à Taman.

En 1064, Rotislaf Vladimirovitch se fait de cette île une principauté souveraine.

Pendant que les Russes s'avancent, marchant du nord au midi, les Turcs arrivent du midi au nord. Ce sont les Seldjoucides, sortis des steppes du Turkestan. Ils sont commandés par Arslan, neveu de Togroul-Beg, qui

vient de mourir à Bagdad, dont il s'est rendu maître. Il s'empare de l'Asie Mineure, de l'Arménie et de la Géorgie.

La masse granitique du Caucase les sépare encore des Russes. Quand les deux géants se seront pris corps à corps, Hercule et Antée ne se lâcheront plus. Il est probable que la Russie est Hercule et que la Turquie sera Antée.

Par bonheur pour la Géorgie, un de ses plus grands rois monte sur le trône : c'est David III, dit le Sage. Il oppose barbares à barbares, pousse les Kashgars contre les Turcs ; et, après avoir délivré son pays, il laisse le trône à Démétrius Ier, qui dévaste la ville de Derbend et lui enlève ses portes de fer, qu'il dépose dans le monastère de Gelatz, où nous en voyons encore une aujourd'hui.

L'autre a été enlevée par les Turcs.

Enfin, de 1184 à 1212, règne la reine Tamara. C'est la grande époque géorgienne. L'illustre amazone, dont le nom est resté populaire sur les deux versants du Caucase, bat les Arméniens, les Turcs et les Persans, soumet les montagnards que nul n'a soumis avant elle, que nul ne soumettra probablement après elle, les baptise bon gré malgré, et finit par se marier avec le prince russe, fils d'André Bagaloubski.

A peine est-elle déposée dans ce glorieux tombeau que chantent encore aujourd'hui les poëtes géorgiens, qu'on entend un grand bruit du côté de l'orient. Ce sont les Mongols de Tchengis-Khan, lequel, après avoir conquis la Chine septentrionale et la Perse orientale, vient borner sa course à Tauris dans l'Iran. Les dernières vagues de

cette grande invasion battent la Géorgie, mais sans la submerger.

Il n'en est point de même de Timour-Lang, son descendant par les femmes : après avoir soumis toute l'Asie à l'est de la mer Caspienne, envahi la Perse, remonté jusqu'aux steppes des Kirghis, il traverse le Daghestan et la Géorgie, longeant les deux bases du Caucase, qui semblent un large écueil écartant des vagues de barbares.

Mais il ne fait que passer. Il est vrai que sur son passage il a tout ravagé, comme eût fait un torrent ou un incendie ; il va détruire Azof. Puis il part pour l'Inde, livre la bataille de Delhi, remplit l'Indoustan de sang et de ruines, revient vaincre et faire prisonnier Bajazet à Ancyre, se retourne vers la Chine, qu'il veut conquérir à la tête d'une armée de deux cent mille hommes, et meurt en chemin à Otrar, sur le Si-Houn.

Pendant ce temps, Alexandre Ier divise la Géorgie entre ses fils, et commence le deuxième royaume d'Imérétie.

Un grand événement vient de s'accomplir.

La vieille Byzance, ravagée et détruite sous Septime Sévère, rebâtie et restaurée sous Constantin, qui lui donne son nom, — seconde capitale du monde sous les empereurs romains, — première capitale d'Orient sous les empereurs grecs,—assiégée inutilement par les Avares, par les Perses et les Arabes, — rachetée des Varègues, — prise par les croisés, qui y fondent l'empire latin, — reprise par Michel Paléologue, qui y établit l'empire grec, vient de tomber aux mains d'un nouveau maître.

Mahomet II s'en empare en 1453 et en fait la capitale de l'empire ottoman.

III

DE MAHOMET II A SCHAMYL

Les populations du Caucase, ayant en tête les Colchidiens, envoient au vainqueur des députations pour le féliciter.

Les Arméniens obtiennent de lui que leur patriarche aura un trône à Constantinople.

De leur côté, les populations chrétiennes se rattachent aux puissances chrétiennes. Le roi de Kakétie, Alexandre, envoie une ambassade à Ivan III, qui est occupé à chasser les Tatars de la Russie.

C'est que les populations chrétiennes du Caucase sont menacées, non-seulement par les Turcs, ce nouvel ennemi qu'elles ont déjà entrevu, mais encore par leurs vieux ennemis, les Perses.

Ismaël Séfy, premier des schahs de Perse de la dynastie des Sofis, a pris le Chirvan et la Géorgie.

C'est sans doute ce qui détermine les habitants de la montagne de Bectar, près de Petigorsk, à se rendre à Ivan le Terrible, qui vient de prendre Kasan, l'année précédente, c'est-à-dire en 1552. Trois ans après, Ivan le Terrible épouse Marie, fille de Temrouk, prince tcherkesse.

Rien d'étonnant dès lors à ce que les Russes fondent sur la mer Caspienne, au pied des montagnes du Caucase, la forteresse de Tarki.

De leur côté, Perses et Turcs, au lieu de se détruire, comme l'avaient un instant espéré les populations chré-

tiennes du Caucase, se partagent la plaine et la montagne. Les Perses prennent Schoumaka, Bakou, Derbend, avec lesquelles ils communiquent par le littoral de la mer Caspienne.

Les Turcs prennent Tiflis, l'Imérétie, la Colchide et fondent Poti et Redout-Kaleh.

Noyé dans ce débordement, le roi de Kakétie, Alexandre II, demande l'amitié de Fœdor Ivanovitch, ce pauvre tzar d'un instant, qui s'en va mourant de la fièvre, aux mains de son terrible tuteur, Boris Godounof.

Mais, pendant ce temps, s'accomplissait en Perse une révolution dont la Géorgie allait éprouver le contre-coup. Schah-Abbas, qui régnait sur la province du Khorassan, s'empare du trône de Perse, d'où il renverse son père, tue ses deux frères, apparaît au pied du Caucase, chasse les Turcs de Tiflis, s'établit à leur place, et revient mourir à Ispahan, dont il fait la capitale de son empire.

Il va sans dire qu'un homme qui a détrôné son père et tué ses deux frères, a mérité un titre à part. L'histoire le nomme Schah-Abbas le Grand.

Sur l'autre versant du Caucase, les Russes poursuivent leur œuvre. Boutourline et Pleinhief font des excursions dans les propriétés du chamkal, c'est-à-dire sur les terres qui s'étendent de Temirkhan-Choura à Tarki, et le roi de Karthli, Georges, commence à payer l'impôt à Boris Godounof.

Vers le même temps, Schah-Abbas, pour mériter de plus en plus son titre de grand, dévaste la Kakétie à ce point que son roi, Tymourah Ier, prie le tzar Michaël Fœderovitch — le premier Romanof régnant — de l'aider contre les Perses.

On sait en politique quelles sont les suites d'une pareille demande. Vingt ans plus tard, la Kakétie était une province de l'empire de Michaël Fœderovitch, avec permission de garder ses souverains.

Georges III, roi d'Imérétie, Mania II, possesseur de la Gourie, et le dadian de Mingrélie font avec la Russie le même traité.

Alors, Alexis Michaëlovitch comprend que la chose vaut la peine de s'en occuper. Il vient à Koutaïs (1) et y reçoit la soumission de ses nouveaux *alliés*. C'est le titre que l'on donne à ces rois vassaux.

A son tour, Tymourah, roi de Kakétie, voyage en Russie. Il y est reçu en roi. Le passage du Darial devient une grande route. Par cette grande route, les Arméniens reçoivent la permission de faire passer en Russie leurs soies et les soies des Perses.

L'exemple est suivi par Pierre le Grand, qui veut ajouter deux mers à son empire. Moussine Pouschkine reçoit de lui l'ordre d'établir des relations de commerce avec Derbend et Schoumaka.

Cette mesure produit ses fruits. En 1718, le chamkal de Koumouck se met sous la protection de Pierre, et les maîtres du Karaback lui envoient une ambassade.

La Russie est à la porte de Derbend.

Trois ans après, le 23 août 1722, cette porte s'ouvre. Nous verrons dans la ville d'Alexandre la petite maison qu'y a habitée le vainqueur de Poltava, et les canons qu'il y a transportés de sa fabrique de Voronèje.

Pierre revient par le Daghestan, et, reconnaissant au

(1) Ce voyage est contesté par quelques historiens.

Seigneur d'avoir atteint son but, il fonde entre les trois rivières du Kouassou, du Soulak et d'Agrakan, une forteresse à laquelle il donne le nom de Sainte-Croix.

Il a laissé à Derbend un commandant des bords de la mer Caspienne ; l'année suivante, le général Mathuskine — c'est le nom du commandant — occupe Bakou.

A mesure que Pierre Ier s'avance au midi, les Turcs remontent vers le nord. — Tiflis, qu'ils avaient abandonnée à Schah-Abbas le Grand, est reprise par eux, et le roi Vacktang VI, accompagné d'un grand nombre de Géorgiens, se réfugie en Russie.

C'est un exemple pour le prince de Kabardah, qui se met sous la protection de l'impératrice Anne-Ivanovna.

Mais un grand homme reparaît dans la monarchie perse, en même temps qu'un grand homme a disparu dans la monarchie russe. — Un conducteur de chameaux se fait chef de brigands, s'empare à main armée du Khorassan, à la faveur des troubles qui, en 1722, suivent la chute de Hussein ; entre avec sa bande au service de Thamasp, fils de Hussein ; enlève Ispahan ; se popularise par ses victoires ; prend le nom de Thamasp-Kouli-Khan, c'est-à-dire de chef des serviteurs de Thamasp ; dépose ce prince, le remplace par son fils, âgé de huit mois, qui ne tarde pas à mourir ; se fait proclamer empereur sous le nom de Nadir-Schah ; reprend Bakou et Derbend ; chasse les Turcs de la Kakétie et de Karthli ; reconquiert Tiflis et Erivan ; traverse en vainqueur le Daghestan ; punit Derbend, qui s'est révoltée contre lui ; retourne pour soumettre le Kandahar ; attaque le Grand Mogol dans l'Indoustan, prend Delhi, en rapporte un butin évalué à cinq milliards de notre monnaie, et finit par être assas-

siné au mois de juin 1747, c'est-à-dire vers l'époque où Héraclée, roi de Géorgie, bat les Perses près d'Erivan, et où Tymourah II, roi de Karthli, meurt à Astrakan, où il s'est réfugié. Enfin Catherine II monte sur le trône, fonde le gouvernement civil de Kislar, et fait transporter cinq cent dix-sept familles de Cosaques du Volga et cent familles de Cosaques du Don, sur le Terek, en forme le régiment des Cosaques de Mosdock, et donne à chacun des soldats qui le composent un rouble, un sabre et une masse d'honneur. Nous les rencontrerons sur notre route, et nous nous arrêterons chez eux.

Dès lors, la Russie agit à peu près en maîtresse chez les populations caucasiennes. — Le général Totleben fait une invasion en Mingrélie, et remporte sur les Turcs la victoire de Koutaïs.

Quatre ans après, le traité de Koutchouck-Kaynardji délivre des Turcs la Géorgie et l'Imérétie; mais la ligne militaire russe se forme entre Mosdock et Azof; — les stanitzas cosaques sont fondées, et les habitants de Kasi-Koumouck sont punis pour avoir fait prisonnier le voyageur russe Gmelin.

En 1781, la Turquie cède définitivement à la Russie la Crimée et le Kouban.

En 1782, le roi d'Imérétie, Salomon Ier, meurt.

En 1783, en même temps que Souvarof soumet les hordes de Tatars Nogaïs, Catherine prend sous sa protection Héraclée, roi de Kakétie et de Karthli.

En 1785 est créée la lieutenance du Caucase, composée des districts d'Ekaterinogratz, de Kislar, de Mosdock, d'Alexandrof et de Stavropol.

Ekaterinogratz est institué chef-lieu de la lieutenance.

Les étrangers reçoivent la permission de s'établir dans le gouvernement du Caucase, d'y travailler et de faire le commerce en toute liberté.

Enfin, en 1801, l'empereur Paul rend un oukase qui réunit la Géorgie à la Russie, et son successeur, Alexandre Ier, en rend un autre qui lui donne pour gouverneur le général Knoring.

Vers le même temps où mourait, assassiné au palais Rouge, à Saint-Pétersbourg, le fils de Catherine II, naissait à Guimry, au milieu de ce débris du peuple avare, démembrement de la famille lesghienne, retirée dans les montagnes du Daghestan pour y conserver sa liberté, un enfant qui reçut le nom de Schamouil-Effendi.

Cet enfant, c'est Schamyl.

IV

ÉPOQUE MODERNE.

Depuis que le regard pénètre dans l'histoire du Caucase, on voit la gigantesque chaîne de montagnes offrant ses vallées comme un refuge aux proscrits de toutes les causes et de toutes les nations.

A chaque nouvelle marée de barbares qui monte : Alains, Goths, Avares, Huns, Kashgars, Persans, Mongols, Turcs, un flot humain gravit les pentes extérieures du Caucase et redescend dans quelque gorge, où il s'arrête, se fixe, s'établit.

C'est un nouveau peuple qui vient s'ajouter aux autres peuples ; c'est une nationalité nouvelle qui vient se joindre aux autres nationalités.

Demandez à la plupart de ces peuples de qui ils descendent, ils ne le savent pas; depuis combien de temps ils habitent leur vallée ou leur montagne, ils l'ignorent.

Mais ce qu'ils savent tous, c'est qu'ils se sont retirés là pour conserver leur liberté, et qu'ils sont prêts à mourir pour la défendre.

Si vous leur demandez :

— Combien de peuplades différentes formez-vous depuis la pointe de l'Apcheron jusqu'à la presqu'île de Taman?

— Autant vaut compter, diront-ils, les gouttes de rosée qui tremblent à l'herbe de nos prairies après une aurore de mai, ou les grains de sable que soulèvent les ouragans de décembre.

Et ils ont raison. L'œil se trouble à les suivre dans les plis de leurs montagnes; l'esprit se perd à chercher les différences de races qui se subdivisent en familles.

Quelques-uns de ces peuples, comme les Oudioux, parlent une langue que non-seulement personne ne comprend, mais encore qui n'a sa racine dans aucune langue connue.

Voulez-vous que nous tentions de compter ces tribus différentes, et de vous dire de combien d'hommes chacune d'elles se compose aujourd'hui?

Soit; nous allons l'essayer.

	Individus.
Race abkase. — Elle se divise en quatorze familles, et donne	144,552
Race souanète. — Elle se divise en trois familles, et donne.	1,639
A reporter.	146,191

	Individus.
Report.	146,191
Race adique ou tcherkesse. — Elle se divise en seize familles, et donne	290,549
Race ubique. — Elle se divise en trois familles, et donne	25,000
Race nogaïs (1). — Elle se divise en cinq familles, et donne.	44,989
Race ossète. — Elle se divise en quatre familles, et donne	27,339
Race tchetchène. — Elle se divise en vingt et une familles, et donne	117,080
Races touschine, pchave et chevsoure. — Elles se divisent :	
Touschine, en trois familles qui donnent.	4,079
Pchave, en douze familles, qui donnent .	1,232
Chevsoure, en quatre familles, qui donnent	2,505
Race lesghienne. — Elle se divise en trente-sept familles, qui donnent.	397,701
En tout : 11 races, — 122 familles . . .	1,059,665

La race abkase s'étend sur le versant méridional du Caucase, sur les bords de la mer Noire, de la Mingrélie à la forteresse Gagri; elle s'appuie au mont Elbrouz.

La race souanète s'étend le long de la première partie du fleuve Ingour; elle descend jusqu'aux sources du Zhéniszkale (2).

(1) Ne pas confondre avec les Tatars Nogaïs des steppes depuis longtemps soumis à la Russie.

(2) En géorgien : *l'eau du cheval.*

La race adique ou tcherkesse s'étend du mont Kouban aux embouchures du fleuve du même nom, puis s'allonge vers la mer Caspienne, en occupant la grande et la petite Kabardah.

La race ubique s'étend entre l'Abasie et le fleuve Souépa.

La race nogaïs est enfermée entre le gouvernement de Stavropol et les Tcherkesses.

La race ossète s'étend entre la grande Kabardah et le mont Kasbek. Le défilé du Darial la borne à l'est et le mont Ouroutpich à l'ouest.

La race tchetchène s'étend de Vladikavkas, à Temirkhan-Choura, et du mont Barboulo au Terek.

Les Touschines s'étendent des sources du Kouassou aux sources de la rivière Yora.

Enfin, la race lesghienne occupe le Lesghistan, c'est-à-dire tout l'espace compris entre le fleuve Samour et le Kouassou.

Un lien politique eût difficilement réuni des hommes d'origine, de mœurs, de langues si différentes.

Il fallait un lien religieux.

Kasi-Moullah fonda le muridisme.

Le muridisme, qui se rapproche du wahabisme, est au mahométisme ce que le protestantisme est à la religion chrétienne : une sévérité plus grande introduite dans la loi.

De son nom, ses apôtres s'appellent murchites, et les adeptes murides.

Le précepte absolu de la religion muride est l'abandon le plus complet des biens de ce monde, pour la contemplation, la prière et le dévouement.

Ce dévouement, qui est d'un pour tous et de tous pour un, ressort de la plus complète démocratie, mais a pour base première obéissance absolue aux ordres du chef, c'est-à-dire à l'imam.

Un muride doit obéir à l'imam sans discuter, sans raisonner, l'imam lui ordonnât-il l'assassinat, l'imam exigeât-il le suicide.

C'est la soumission passive du jésuite à son général, de l'assassin au Vieux de la Montagne.

Un des premiers besoins du montagnard est de fumer. Un jour, Schamyl ordonna que personne ne fumât plus, et que l'argent destiné à l'achat du tabac fût employé à l'achat de la poudre.

Personne ne fuma plus.

Kasi-Moullah employa vingt années à établir son pouvoir sur ces bases. A peine savait-on son existence, à peine connaissait-on son nom dans la plaine, qu'il était déjà absolu dans la montagne.

Un jour, le 1er novembre 1831, il se révéla par un coup de tonnerre : il descendit des montagnes, fondit sur la ville de Kisslar, la dévasta, et coupa six mille têtes.

Enhardi par ce coup de main, il bloque Derbend; mais, cette fois, il est repoussé et rentre dans ses montagnes.

Dans ces expéditions, il avait à ses côtés un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, nommé Schamouil-Effendi; ce jeune homme savait lire et écrire, affectait une grande piété, et Kasi-Moullah, après l'avoir choisi pour nouker, avait fini par le prendre pour muride.

De son écuyer, Schamouil-Effendi était devenu son disciple.

Ce jeune homme, sur lequel la faveur de Kasi-Moullah

attirait les yeux, était né, disait-on, à Guimry. Quelques-uns prétendaient l'avoir vu danser et chanter dans le café et sur la place de ce village. Mais, de quinze à vingt ans, il avait disparu, et nul ne pouvait dire où il avait passé ces cinq années.

D'autres assuraient que c'était un esclave qui avait échappé aux Turcs et s'était réfugié dans les montagnes.

Cette seconde version était peu accréditée et passait pour être répandue par ses ennemis; car, tout jeune qu'il était, sa faveur près de Kasi-Moullah lui avait déjà fait des ennemis.

Les succès et la hardiesse de Kasi-Moullah lui étaient venus de ce que les Russes avaient été obligés de faire la guerre à deux nouveaux, ou plutôt à deux vieux ennemis, les Persans et les Turcs.

Le 6 septembre 1826, la guerre avait été déclarée par la Turquie à la Perse; le 13 septembre de la même année, le général Paskevitch avait battu les Persans à Elisabethpol; le 26 mars 1827, le général Paskevitch avait été nommé commandant en chef du Caucase; le 5 juillet de la même année, on avait battu Abbas-Mirza près du village de Djavan-Boulai; le 7 juillet, on avait pris la forteresse d'Abbas-Abada, le 20 septembre celle de Sardah-Abada, le 1er octobre celle d'Erivan. Enfin, on avait passé l'Araxe, pris les villes d'Ardebel, de Maragni, d'Ourmia, et, le 10 février 1828, on avait signé un traité de paix dans le Turkmenchay. Par cette paix, les khanats d'Erivan et de Nachvan revenaient à la Russie.

Les Turcs avaient succédé aux Perses. Le 14 avril de

la même année, la guerre leur avait été déclarée. Le 11 juin, on leur avait pris la forteresse d'Anapa, le 23 Kharse, le 15 juillet Poli, le 24 juillet Akhalkalak, le 26 Hertwis, le 15 août Akhaltsik, le 28 août Bajazid.

Enfin, en 1829, le 20 juin, le général Paskevitch remporte sur les Turcs, au village de Kaidi, une victoire décisive; le 2 septembre, la paix est signée à Andrinople, et, par cette paix, la Turquie cède à la Russie toutes les forteresses qui lui ont été prises pendant la guerre.

La paix faite avec la Perse, les Turcs battus, les Russes respirèrent. Il fut décidé que le général baron Rosen ferait une expédition dans le Daghestan, et descendrait dans l'Avarie et la Tchetchénie.

On descendit, en effet, par la montagne du Karanaïe et l'on mit le siége devant Guimry.

Il faut avoir vu un de ces villages montagnards pour savoir ce que c'est qu'un siége. Chaque maison, crénelée, est une forteresse attaquée et défendue, qu'il faut prendre à travers des vagues de feu.

Guimry fut défendu avec acharnement; Kasi-Moullah, Gamsah-Beg, son lieutenant, et Schamouil-Effendi étaient là. Guimry fut pris, Gamsah-Beg s'échappa; Kasi-Moullah tué, Schamouil-Effendi légèrement blessé, restèrent sur le champ de bataille

Pourquoi, légèrement blessé, Schamouil-Effendi restait-il sur le champ de bataille?

Pour deux raisons : son cheval avait été tué sous lui, et sa blessure ouverte, son corps tout couvert de sang, devaient faire croire aux Russes qu'il était mort et amener son salut.

Ce fut ce qui arriva.

Puis il avait un autre motif. Dès que les Russes eurent quitté le champ de bataille, ce qui eut lieu à la tombée de la nuit, il se leva, chercha le corps de son maître, qu'il avait vu tomber, le retrouva et l'assit dans la position d'un homme qui est mort en priant, et qui prie même après sa mort.

Cette bataille avait coûté la vie à Kasi-Moullah, c'est vrai, mais c'était en même temps le triomphe du muridisme, et Schamouil-Effendi comptait fort sur le muridisme pour sa future élévation.

En effet, il rejoignit ses compagnons, leur donna Kasi-Moullah pour un martyr dont il avait reçu les dernières instructions et recueilli le dernier soupir, et, sans se présenter encore comme son successeur, commença de s'appeler son disciple bien-aimé.

Les montagnards, ramenés sur le champ de bataille après le départ des Russes, y trouvèrent le cadavre de Kasi-Moullah dans la posture que Schamouil avait dite, et personne ne douta plus que Schamouil, l'ayant assisté à ses derniers moments, n'eût reçu ses instructions suprêmes.

Cependant l'heure n'était pas encore venue pour Schamouil. Il sentait qu'il y avait entre lui et l'imamat un obstacle vivant et infranchissable.

C'était Gamsah-Beg, ce lieutenant de Kasi-Moullah dont nous avons déjà parlé.

Gamsah-Beg lui-même, quelle que fût sa popularité, n'était pas sûr d'hériter du suprême pouvoir. Il dut à son audace d'atteindre son but.

Lorsqu'il connut, d'une manière certaine, la mort de

Kasi-Moullah, il envoya à tous les moullahs du Daghestan l'invitation de se rassembler dans le village de Karadach, où il allait se rendre lui-même pour leur annoncer une importante nouvelle.

Les invités vinrent au rendez-vous.

A midi, c'est-à-dire à l'heure où les muezzins appellent les fidèles à la prière, Gamsah-Beg entra dans le village, accompagné de ses murides les plus braves et les plus dévoués.

Il marcha hardiment à la mosquée, fit son hommage, et, se retournant vers le peuple, il dit d'une voix ferme et élevée :

— Sages compagnons du tharicat (1), respectables moullahs, et chefs de nos illustres associations, Kasi-Moullah est tué, et maintenant il prie Dieu pour vous. Soyons-lui reconnaissants de son dévouement à notre cause sainte; soyons plus braves encore, puisque sa bravoure n'est plus là pour seconder la nôtre. Il nous protégea dans nos entreprises, et, puisqu'il nous a précédés là-haut, il ouvrira de sa main les portes du paradis à ceux de nous qui mourront en combattant. Notre croyance nous ordonne de mener la guerre contre les Russes, afin de délivrer nos compatriotes de leur joug. Qui tuera un Russe, c'est-à-dire un ennemi de notre sainte religion, goûtera la félicité éternelle; qui sera tué dans le combat, sera porté par les bras de la Mort dans ceux des houris bienheureuses et toujours vierges. Re-

(1) Le muridisme, sur lequel nous reviendrons, se sépare en deux parties : *chariat* et *tharicat;* nous donnerons l'explication de chacun de ces deux mots.

tournez chacun dans vos aouls, rassemblez le peuple, transmettez-lui les conseils de Kasi-Moullah, dites-lui que, s'il ne tente pas de délivrer la patrie, nos mosquées se changeront en églises chrétiennes, et que les infidèles nous subjugueront tous. Mais nous ne pouvons pas rester sans imam. Schamouil-Effendi, le bien-aimé de Dieu, qui a reçu les dernières paroles de notre brave chef, vous dira que ses dernières paroles ont été pour me nommer son successeur. Je déclare aux Russes la guerre sainte, moi qui, à partir de cette heure, suis votre chef et votre imam.

Parmi ceux qui assistaient à cette réunion et qui écoutaient ces paroles, beaucoup étaient opposés à l'avénement de Gamsah-Beg au suprême pouvoir.

Des murmures se firent donc entendre.

Alors, Gamsah-Beg fit un signe de la main pour commander le silence.

On lui obéit.

— Musulmans, dit-il, je vois que votre croyance commence à s'affaiblir; mon devoir d'imam m'ordonne de vous remettre dans la voie de laquelle vous vous écartez. Obéissez à l'instant même, sans murmure; obéissez à la voix de Gamsah-Beg, ou Gamsah-Beg vous fera obéir à son poignard !

Le regard résolu de l'orateur, son kandjar tiré hors du fourreau, ses murides déterminés à tout, imposèrent silence à la foule.

Pas une voix n'osa protester, et Gamsah-Beg sortit de la mosquée, sauta sur son cheval, et, proclamé imam par lui-même, retourna à son camp, escorté de ses murides.

Le pouvoir spirituel de Gamsah-Beg était établi, restait à établir le pouvoir temporel.

Ce pouvoir était tenu par les khans de l'Avarie. Schamouil-Effendi, devenu lieutenant de Gamsah-Beg, comme celui-ci avait été le lieutenant de Kasi-Moullah, lui persuada, assure-t-on, qu'il fallait à tout prix se débarrasser des maîtres légitimes du pays.

Beaucoup, au contraire, prétendent que ce conseil fut donné à Gamsah-Beg par Aslan, khan de Kasi-Koumouck, ennemi particulier des khans d'Avarie.

Voici quelle était la situation de ces khans :

C'étaient trois jeunes gens, orphelins de leur père, et qui avaient été élevés par leur mère Pakou-Bike. Ils se nommaient Abou-Nounzale, Oumma-Khan, et Boulatch-Khan.

En même temps qu'eux, la mère avait élevé Gamsah-Beg, qui se trouvait être, sinon leur frère de sang, du moins leur frère de reconnaissance. Ils avaient reculé devant l'invasion russe et s'étaient réfugiés à Khunsack.

Gamsah-Beg attaqua les Russes, les harcela jour et nuit, et les inquiéta de telle façon, qu'ils furent forcés de quitter l'Avarie, laissant deux ou trois villages complétement détruits.

Gamsah-Beg alla placer son camp près de Khunsack, et prévint les jeunes khans de sa présence en les invitant à venir le visiter.

Ceux-ci vinrent sans défiance; ils croyaient se rendre à l'invitation d'un ami.

Mais à peine furent-ils dans le camp près de Gamsah-Beg, que les noukers de celui-ci tombèrent sur eux à coups de schaskas et de kandjars.

Les trois jeunes gens étaient braves, quoique le troisième fût encore un enfant; ils avaient une suite dévouée : ce ne fut donc pas un meurtre facile, ce fut un combat acharné.

Ils finirent par succomber, moins le troisième, qui fut pris vivant; mais, en succombant, ils tuèrent, à Gamsah-Beg quarante hommes, au nombre desquels était son frère.

C'était un nouvel obstacle de moins sur la route de Schamouil-Effendi. Le frère de Gamsah-Beg pouvait avoir, sinon des droits, du moins des prétentions à lui succéder.

Mais nous avons dit que le troisième des jeunes frères, Boulatch-Khan, avait survécu. Tant qu'il vivait, Gamsah-Beg ne pouvait être légitimement khan d'Avarie.

Cependant le meurtrier, qui n'avait pas hésité à faire tuer les deux autres frères quand ils étaient armés et en état de se défendre, hésitait à faire tuer un enfant prisonnier, et son captif.

Sur ces entrefaites, vers la fin de 1834, Gamsah-Beg fut assassiné à son tour.

Le regard de l'historien pénètre difficilement dans ces sombres gorges du Caucase. Tout bruit qui en sort, et qui pénètre jusqu'aux villes, n'est qu'un écho qui subit les modifications que lui impriment et la distance et les accidents du terrain.

Or, voici ce qu'on raconte de cet assassinat. Nous redisons la légende d'après le bruit public, tout en invitant nos lecteurs à se défier des préventions que les Russes nourrissent naturellement contre leur ennemi,

— préventions qui se traduisent parfois par des calomnies.

Après l'assassinat des jeunes khans, Gamsah-Beg s'était établi dans leur palais, à Khunsack. Ces jeunes gens étaient fort aimés de leurs sujets, qui virent, dans la première action du meurtrier, une trahison infâme; dans la seconde, un sacrilége impie.

On commença donc de murmurer contre Gamsah-Beg.

C'est ici que nous cessons d'affirmer les faits que nous racontons. Les résultats seuls sont certains; les détails restent obscurs.

Schamouil-Effendi aurait entendu ces murmures et compris tout le parti qu'il en pouvait tirer.

Alors, excités par lui, Osman-Soul-Hadjief et ses deux petits-fils, Osman et Hadji-Mourad, — retenez bien ce dernier nom, celui qui le porte est appelé à jouer un grand rôle dans notre récit, — ourdirent une conspiration contre Gamsah-Beg.

Le 19 septembre approchait; c'est un jour de grande fête chez les musulmans. Comme imam, Gamsah-Beg devait chanter la prière dans la mosquée de Khunsack.

Ce jour et cette place furent choisis par les conspirateurs pour accomplir leur dessein.

Plusieurs avis de cette conspiration parvinrent à Gamsah-Beg; mais il n'y voulut pas croire. Enfin, un de ses murides insista plus fortement que les autres.

— Peux-tu arrêter dans sa course l'ange qui, sur l'ordre d'Allah, viendra prendre ton âme? lui demanda-t-il.

— Non, certes, répondit le murido.

— Alors, va à la maison et couche-toi, lui dit Gamsah-Beg. Nous ne pouvons échapper à ce qui est écrit. Si demain est choisi par Allah pour le jour de ma mort, rien ne peut empêcher que je meure demain.

Et le 19 septembre était vraiment le jour fixé par la destinée pour la mort de Gamsah-Beg. Il fut tué dans la mosquée, à la place et à l'heure arrêtées entre les conspirateurs, et son corps, dépouillé de tout vêtement, resta quatre jours couché à terre et exposé sur la grande place, devant la mosquée.

Les ennemis les plus obstinés de Schamouil-Effendi sont obligés d'avouer qu'il n'était point à Khunsack lors de cet assassinat; mais ils prétendent que, de loin, il dirigeait la conspiration.

La seule preuve qui existe de cette complicité, c'est que, au dire de la légende, à l'heure même où, à trente lieues de l'endroit où il était lui-même, Gamsah-Beg ayant été tué, Schamouil-Effendi se mit en prière, et, se relevant tout à coup, pâle et le front trempé de sueur, comme si, pareil à Moïse et à Samuel, il venait de se trouver face à face avec Dieu, il annonça à ceux qui l'entouraient la mort de l'imam.

Quels furent les moyens que le nouveau prophète employa pour arriver à son but? Tout le monde l'ignore, et, selon toute probabilité, il y arriva tout naturellement par la force de son génie.

Mais, huit jours après la mort de Gamsah-Beg, la clameur universelle le proclamait imam.

En recevant ce titre, il renonça à celui d'effendi, et prit le nom de Schamyl.

Hadji-Mourad, qui, avec son père et son grand-père, avait conduit la conspiration contre Gamsah-Beg, fut nommé gouverneur de l'Avarie.

Restait le jeune Boulatch-Khan, — ce prisonnier de Gamsah-Beg, sur lequel celui-ci avait eu honte de porter la main, et qui pouvait, s'il continuait de vivre, réclamer un jour le khanat de l'Avarie.

Voici ce que l'on raconte sur la fin tragique du jeune khan. Mais, encore une fois, nous abandonnons l'histoire pour la légende, et ne répondons plus de la vérité de notre récit.

Le jeune Boulatch-Khan avait été mis par Gamsah-Beg sous la garde d'Iman-Ali, qui était son oncle à lui, Gamsah-Beg.

Ne pas confondre le nom d'iman avec le titre d'*imam*, qui veut dire prophète.

Schamyl, devenu imam, réclama au gardien du jeune khan et le prisonnier et les richesses laissées par Gamsah-Beg.

Iman-Ali lui remit sans difficulté le trésor, mais refusa de lui livrer le jeune homme.

Ce refus tenait, dit-on, à un fait.

Iman-Ali avait un fils nommé Tchopan-Beg, qui, acteur dans la lutte où avaient succombé les deux frères de Boulatch-Khan, avait été lui-même blessé mortellement.

Il s'était fait rapporter mourant chez son père.

Au moment d'expirer, il se repentit de l'action qu'il venait de commettre en aidant à un assassinat, et supplia Iman-Ali, quelque chose qui arrivât, de veiller sur Boulatch-Khan, et de lui rendre un jour le khanat d'Avarie.

Iman-Ali fit à Tchopan-Beg la promesse qu'il lui demandait : de là son refus à Schamyl. Il se tenait pour solennellement engagé envers son fils mort.

Mort, son fils ne pouvait pas lui rendre sa parole.

Mais Schamyl, assure-t-on, fit entourer la demeure d'Iman-Ali par ses murides, menaçant le vieillard de lui trancher la tête, à lui et à tous ceux qui restaient de sa famille, s'il ne lui remettait pas Boulatch-Khan.

Iman-Ali eut peur et lui remit l'enfant.

Alors, continue toujours la légende, Schamyl conduisit le jeune homme au sommet du mont qui domine le Koassou.

Et, là, lui ayant reproché la mort de Gamsah-Beg, qui aurait, disait-il, été tué à son instigation, il le précipita dans la rivière.

Cette action fut la cause de la désertion de Hadji-Mourad, dont nous retrouverons trois ou quatre fois la personne et une fois le spectre sur notre chemin.

Boulatch-Khan mort, Schamyl réunit sans obstacle entre ses mains le pouvoir religieux à la puissance temporelle.

Tous ces événements se passaient en 1834.

On sait, depuis ce temps, quel ennemi vigilant et acharné les Russes ont trouvé dans ce roi de la montagne.

Et maintenant que nos lecteurs connaissent le Caucase, les peuples qui l'habitent, l'homme étrange qui règne sur eux, abandonnons cette longue introduction historique, courte cependant si l'on songe qu'elle contient l'abrégé des événements que le Caucase a vus

s'accomplir depuis cinq mille ans ; grâce à elle, nous allons, avec plus d'intérêt et plus facilement, nous l'espérons, leur faire suivre le chemin, toujours pittoresque et parfois dangereux, que nous avons parcouru.

Tiflis, 1er décembre 1858.

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

— LE CAUCASE —

I

KISLAR

Nous arrivâmes à Kislar le 7 novembre 1858, à deux heures de l'après-midi.

C'était la première ville que nous rencontrions depuis Astrakan. Nous venions de faire six cents verstes à travers les steppes sans rencontrer autre chose que des relais de chevaux et des postes de Cosaques.

Parfois une petite caravane de Tatars Kalmouks ou de Tatars Nogaïs, *nomadisant*, c'est-à-dire allant d'un endroit à un autre, et emportant avec elle, sur les quatre chameaux de rigueur, tout ce qu'elle possédait.

Cependant, à mesure que nous approchions de Kis-

lar, le paysage s'était peuplé, comme il arrive aux environs des ruches et des villes.

Mais nous avions remarqué que les abeilles qui sortaient de la ruche que nous allions visiter, avaient de rudes aiguillons.

Cavaliers et fantassins, tout ce monde était armé. Un berger que nous avions rencontré, avait son kandjar au côté, son fusil sur l'épaule et son pistolet à la ceinture. Une enseigne qui l'eût représenté n'eût pas pu mettre, comme chez nous : ***Au Bon Pasteur.***

Les vêtements eux-mêmes avaient pris un caractère guerrier.

A l'inoffensive ***touloupe*** russe, à la naïve ***doubianca*** kalmouke, succédait la ***tcherkesse*** grise ou blanche, avec sa rangée de cartouches sur chaque côté de la poitrine.

Au regard souriant, avait succédé le regard inquiet, et l'œil du passant, quel qu'il fût, prenait une expression menaçante, vu à travers les poils de son papak noir, blanc ou gris.

On sentait que l'on entrait sur un sol où chacun craignait de rencontrer un ennemi, et, trop loin d'une autorité quelconque pour compter sur elle, se gardait soi-même.

Et, en effet, comme nous l'avons dit, nous approchions de Kislar, la même qui, en 1831, a été prise et pillée par Kasi-Moullah, le maître de Schamyl.

Chacun y a encore souvenir d'avoir perdu, soit un parent, soit un ami, soit sa maison, soit sa fortune, dans cette catastrophe, qui, chaque jour, se renouvelle partiellement.

Plus nous approchions, plus le chemin se gâtait ; il eût été regardé comme impraticable en France, en Allemagne ou en Angleterre, et une voiture ne s'y fût certes pas engagée.

Mais la *tarantasse* passe partout, et nous étions en tarantasse.

Nous qui venions de traverser des mers de sable et d'être aveuglés pendant cinq jours par la poussière, nous étions arrivés aux abords d'une ville pour voir nos chevaux entrer dans la boue jusqu'au poitrail et nos voitures jusqu'au moyeu.

— Où faut-il vous conduire? avait demandé l'hiemchik (1).

— A la meilleure auberge.

Il avait secoué la tête.

— A Kislar, avait-il répondu, il n'y a pas d'auberge.

— Mais, alors, où loge-t-on, à Kislar ?

— On s'adresse au maître de police, et il vous désigne une maison.

Nous appelâmes un Cosaque de notre escorte; nous lui donnâmes notre *padarojné* (2) et notre *atkritoï* (3), pour constater notre identité, et lui ordonnâmes de se rendre à fond de train chez le maître de police et de revenir nous attendre avec sa réponse aux portes de la ville.

(1) Postillon.

(2) Ordre de prendre des chevaux.

(3) Mot à mot, feuille ouverte ou blanc seing, c'est-à-dire autorisation de réclamer des escortes.

Il partit au galop, et disparut dans le chemin sinueux, qui, pareil à une rivière de boue, se perdait au milieu des haies.

Ces haies enfermaient des jardins plantés de vigne et qui paraissaient parfaitement cultivés.

Nous questionnâmes notre hiemchik, qui nous répondit que c'étaient des jardins arméniens.

Ces jardins arméniens sont les vignobles où l'on récolte le fameux vin de Kislar.

Le vin de Kislar, et celui de Kakétie, — moins bon, à mon avis, parce que, transporté dans des peaux de buffle, il prend le goût de la peau, — sont, avec le vin d'Odjalesch en Mingrélie et le vin d'Érivan, les seuls vins que l'on boive dans tout le Caucase, le pays où, proportion gardée, malgré sa population musulmane, on boit peut-être le plus de vin !

On fait, en outre, à Kislar, une excellente eau-de-vie, connue par tout le Caucase sous le nom de *kisliarxa*.

Ce sont les Arméniens qui font le vin et l'eau-de-vie.

En général, dans le Caucase et dans les provinces qui en dépendent, ce sont les Arméniens qui font tout.

Chaque peuple a sa spécialité. Le Persan vend des soieries, le Lesghien vend des draps, le Tatar vend des armes; l'Arménien n'a pas de spécialité, il vend de tout ce qui se vend, et même de tout ce qui ne se vend pas.

En général, la réputation de l'Arménien n'est pas très-bonne.

On vous dit à tout propos :

« Si le Tatar vous fait un signe de la tête, comptez sur lui.

» Si le Persan vous donne la main, comptez sur lui.

» Si un montagnard quelconque vous donne sa parole, comptez sur lui.

» Mais, si vous traitez avec un Arménien, faites-lui signer un papier et prenez deux témoins, pour qu'il ne nie pas sa signature. »

A tout ce qu'ils vendent d'habitude, les Arméniens de Kislar joignent donc la vente du vin et de l'eau-de-vie.

Depuis cinq jours, nous n'avions pas vu un arbre, et notre cœur se dilatait en entrant dans cette oasis, quoique l'oasis allât s'effeuillant.

Nous avions quitté l'hiver en Russie, nous retrouvions l'automne à Kislar; on nous assurait que nous retrouverions l'été à Bakou.

Nous prenions décidément l'année à l'envers.

Nous fîmes environ quatre verstes dans ces abominables chemins, et nous arrivâmes enfin à la porte de la ville.

Notre Cosaque nous attendait.

Le maître de police nous assignait une maison à cent pas de la poste.

Notre voiture, conduite par le Cosaque, s'arrêta à la porte de la maison.

Nous étions véritablement en Orient, dans l'Orient du Nord, c'est vrai; mais l'Orient du Nord diffère de l'Orient du Midi par les costumes seulement; les mœurs et les habitudes sont les mêmes.

Moynet s'en aperçut, en se cognant la tête à la porte d'entrée de notre chambre : elle semblait faite pour un enfant de dix ans.

J'étais entré le premier, et j'avais, avec une certaine inquiétude, jeté les yeux autour de moi. Les stations de poste que nous venions de parcourir étaient peu meublées, sans doute; mais encore avaient-elles un banc de bois, une table de bois, deux chaises de bois!

Notre chambre n'avait pour tout meuble qu'une guitare pendue à la muraille.

Quel était le fantaisiste espagnol qui nous avait précédés dans ce logement, et qui, manquant d'argent pour payer son gîte, avait laissé en payement ce meuble inconnu, que notre hôte réservait probablement pour le musée de Kislar?

Nous interrogeâmes un garçon d'une quinzaine d'années, celui pour lequel sans doute la porte était faite et qui se présenta à nous, avec sa tcherkesse garnie de cartouches et son kandjar passé dans sa ceinture; mais il se contenta de nous répondre avec un mouvement d'épaules qui voulait dire : « En quoi cela vous intéresse-t-il? La guitare est là, parce qu'on l'y a mise. »

Force fut de nous contenter de l'éclaircissement, tout vague qu'il était.

Nous lui demandâmes alors sur quoi nous mangerions, sur quoi nous nous assoirions, et sur quoi nous nous coucherions.

Il nous montra le plancher, et se retira, fatigué sans doute de notre importunité, démasquant son frère, jeune garçon de sept à huit ans, attaché, par sa famille, à un kandjar plus long que lui, et qui nous regardait avec des yeux sauvages à travers les poils effarouchés de son papak noir.

Il suivit son frère en emboîtant le pas sur lui.

Leur départ venait de nous laisser assez inquiets sur l'avenir. Était-ce donc là cette hospitalité orientale tant vantée, et était-il dit qu'elle perdrait à être vue de près, comme presque toutes les choses de ce monde?

En ce moment, nous vîmes notre Cosaque qui se tenait de l'autre côté de la porte, debout, mais courbé de façon que nous puissions voir son visage, qui nous eût échappé complétement s'il se fût tenu droit.

— Que veux-tu, mon frère? lui demanda Kalino (1) avec cette douceur particulière aux Russes parlant à leurs inférieurs.

— Je voulais dire au général, répondit le Cosaque, que le maître de police va lui envoyer des meubles.

— C'est bien, répondit Kalino.

Le Cosaque pirouetta sur les talons et se retira.

Il était de notre dignité de recevoir la nouvelle froidement et de regarder cette attention du maître de police comme chose à nous due.

Maintenant, chers lecteurs, vous regardez autour de moi et cherchez où est *le général*, n'est-ce pas?

Le général, c'est moi.

Cela demande explication.

En Russie, tout se règle sur le *tchinn*, — mot qui veut dire rang et qui m'a tout l'air de venir du chinois.

Selon votre tchinn, on vous traite comme un malotru ou comme un grand seigneur.

Les marques extérieures du tchinn sont un galon, une médaille, une croix, une plaque.

(1) Jeune étudiant russe que le recteur de l'université de Moscou m'avait donné comme interprète.

Il y a telle décoration affectée à tel grade, telle autre à telle dignité.

Les généraux seuls, en Russie, portent une plaque.

On m'avait dit, à mon départ de Moscou :

— Vous voyagez en Russie : accrochez un signe de distinction quelconque, soit à votre boutonnière, soit à votre cou, soit à votre poitrine, — ou vous ne trouverez pas un morceau de pain dans une auberge, pas un cheval dans les relais de poste, pas un Cosaque dans les *stanitzas*.

J'avais ri de la recommandation ; mais bientôt j'en avais reconnu, non pas l'utilité, mais la nécessité.

J'avais mis, sur mon costume de milicien russe, la plaque de Charles III d'Espagne, et alors, en effet, tout avait changé à mon égard : on s'empressait, non pas de satisfaire à mes désirs, mais d'aller au-devant, et, comme les généraux seuls, en Russie, peuvent, à moins d'exception, porter une plaque quelconque, sans que l'on sût quelle plaque je portais, on m'appelait *général*.

Mon padarojné, fait d'une façon toute particulière, et un blanc seing du prince Bariatinsky m'autorisant à prendre dans tous les postes militaires l'escorte qui me conviendrait, corroboraient, chez ceux auxquels je m'adressais, cette opinion qu'ils avaient affaire à une autorité militaire.

Seulement, on me prenait pour un général français, et, comme le Français est essentiellement sympathique aux Russes, tout allait à merveille.

A chaque station de poste, le chef militaire de la station, presque toujours un bas officier, venait à moi, se

roidissant dans toutes ses jointures, portait la main à son papak, et me disait :

— Général, tout va bien dans la station — ou — tout est en ordre au poste.

Ce à quoi je répondais tout simplement *caracho*, c'est-à-dire *très-bien*.

Et le Cosaque s'en allait tout heureux.

A chaque station où je trouvais l'escorte qui devait m'accompagner réunie et sous les armes, je me levais dans ma tarantasse, ou me haussais sur mes étriers en disant :

— *Sdarovo, ribiata !*

Ce qui veut dire : *Bonjour, enfants !*

L'escorte répondait en chœur :

— *Sdravia, jélaem vasché prevoskhoditelstvo !*

Ce qui voulait dire : *Bonjour, Votre Excellence.*

Moyennant quoi, les Cosaques, parfaitement satisfaits de leur sort, sans jamais demander de rétribution, recevant avec reconnaissance, après vingt ou vingt-cinq verstes faites au grand galop, un ou deux roubles pour la poudre qu'ils avaient brûlée, ou pour le vodka qu'ils devaient boire, quittaient *Mon Excellence* aussi contents d'elle qu'elle était contente d'eux.

Voilà donc pourquoi mon Cosaque voulait dire au général que le maître de police allait envoyer des meubles pour garnir l'appartement.

En effet, dix minutes après, les meubles arrivèrent sur une charrette, avec ordre d'ouvrir, dans la maison, autant de chambres qu'il nous plairait d'en occuper.

Jusque-là, notre jeune hôte, assez mal avenant, comme

je crois l'avoir déjà dit, ne nous avait ouvert que la chambre de la guitare.

La vue des meubles envoyés par le maître de police, l'audition de l'ordre qui les accompagnait, changea complétement ses façons vis-à-vis de nous.

Les meubles se composaient de trois bancs destinés à servir de lits, de trois tapis destinés à nous servir de matelas, de trois chaises dont je n'ai pas besoin d'indiquer la destination, et d'une table.

Il ne nous manquait plus que quelque chose à mettre sur cette table.

Nous envoyâmes acheter, par notre jeune Tatar, des œufs et une poule.

Pendant ce temps, nous ouvrions notre cuisine de voyage et nous en tirions une poêle, une casserole, des assiettes, des fourchettes, des cuillers et des couteaux.

Le nécessaire à thé était chargé de nous fournir des verres et une nappe, à laquelle chacun essuyait sa bouche et ses doigts.

Nous étions riches de trois nappes, et il va sans dire que nous ne perdions pas une occasion de les faire laver.

Notre ménager revint avec des œufs; il n'avait pas trouvé de poule, et nous offrait en échange ce que l'on trouve partout au Caucase : d'excellent mouton.

J'acceptai; — c'était une occasion pour moi d'essayer du *schislik*.

Dans une visite que, pendant notre séjour à Astrakan, nous avions faite à une pauvre famille arménienne, elle nous avait, si pauvre qu'elle fût, offert un verre

de vin de Kislar et un morceau de schislik excellent.

Or, comme je voyage pour m'instruire et que, quand je rencontre un bon plat quelque part que ce soit, j'en demande à l'instant même la recette pour en enrichir le livre de cuisine que je compte publier un jour, — j'avais demandé la recette du schislik.

Un égoïste garderait la recette pour lui ; mais, comme, en général, ce que j'ai appartient à peu près à tout le monde, et que je sais un gré infini à ceux qui, au milieu des gens qui me prennent, attendent que je leur donne, je vais vous donner, chers lecteurs, la recette du schislik ; essayez-en, et vous me saurez gré du cadeau.

Vous prenez un morceau de mouton, du filet si vous pouvez vous en procurer ; vous le coupez par morceaux de la grosseur d'une noix ; vous le mettez mariner un quart d'heure dans un vase où vous avez haché des oignons, versé du vinaigre, et secoué avec libéralité du sel et du poivre.

Au bout d'un quart d'heure, vous étendez un lit de braise sur le fourneau.

Vous enfilez vos petits morceaux de mouton à une brochette de fer ou de bois, et vous tournez votre brochette au-dessus de la braise, jusqu'à ce que vos petits morceaux de mouton soient cuits.

C'est tout simplement la meilleure chose que j'aie mangée dans tout mon voyage.

Si les petits morceaux de mouton peuvent passer une nuit dans la marinade ; si vous pouvez, en les tirant de la broche, les saupoudrer de sumac, le schislik n'en vaudra que mieux.

Mais, quand on est pressé, quand on n'a pas de sumac,

on peut considérer ces deux améliorations comme des superfluités.

A propos, si l'on n'a pas de broche, et si l'on voyage dans un pays où la broche et même la brochette sont inconnues, on remplace à merveille cet ustensile par une baguette de fusil.

La baguette de ma carabine m'a constamment tenu lieu de broche pendant mon voyage, et je ne me suis pas aperçu que cet emploi inférieur ait nui au chargement de l'arme dont elle était un appendice.

J'étais en train de faire rôtir mon schislik tandis que Moynet et Kalino, chargés des soins inférieurs de la cuisine, mettaient le couvert, lorsqu'on nous apporta, de la part du gouverneur, qui venait d'apprendre notre arrivée, du beurre, deux jeunes poulets et quatre bouteilles de vin vieux.

Je fis remercier le gouverneur en lui annonçant ma visite aussitôt après le dîner.

Le beurre et les poulets furent gardés pour le déjeuner du lendemain.

Mais une bouteille de vin vieux trépassa au dîner. — Je n'ai rien à lui souhaiter : la bénédiction du Seigneur était avec elle.

Le dîner fini, selon la promesse faite, je pris Kalino avec moi pour me servir d'interprète; je laissai Moynet faisant un croquis du bonhomme de sept ans avec son kandjar, ou plutôt du kandjar avec son bonhomme de sep ans, et je me hasardai dans une espèce de marais où j'avais de la boue jusqu'à mi-jambes.

C'était la principale rue de Kislar.

Je n'avais pas fait dix pas, que je me sentis tirer par

le pan de ma redingote; j'appelle ainsi le vêtement que j'avais adopté, faute de lui trouver un nom convenable. — Je me retournai.

C'était notre jeune hôte, qui, devenu plein de prévenances, me faisait observer, en mauvais russe mêlé de tatar, que je sortais sans être armé.

Kalino me traduisit l'observation.

En effet, je sortais sans être armé; — il était quatre heures de l'après-midi, et il faisait grand jour : je croyais donc ne pas commettre d'imprudence.

Je voulais continuer ma route sans tenir compte des avis du jeune Tatar; mais il insista avec tant d'obstination, que, ne voyant aucun motif à ce petit bonhomme de se moquer de nous, je cédai à son insistance.

Je rentrai, je mis à ma ceinture un poignard du Khorassan, long de quinze pouces, que j'avais acheté à Astrakan, et que je portais en voyage, mais que je croyais inutile de porter en ville. Kalino prit un grand sabre français, qui lui venait de son père, lequel l'avait récolté sur le champ de bataille de Montmirail, et, sans écouter, cette fois, les observations de notre jeune hôte, qui voulait que nous ajoutassions à cet accoutrement déjà passablement formidable, chacun un fusil à deux coups, nous quittâmes la maison, en faisant à Moynet signe qu'il y avait du danger, et en l'invitant à veiller, non-seulement sur les effets, mais encore sur lui-même.

II

UNE SOIRÉE CHEZ LE GOUVERNEUR DE KISLAR

Le gouverneur demeurait à l'autre extrémité de la ville, de sorte que nous traversâmes tout Kislar pour arriver chez lui.

C'était jour de marché; aussi nous eûmes à nous ouvrir un passage entre les charrettes, les chevaux, les chameaux et les marchands.

Cela allait assez bien d'abord : nous avions commencé par traverser la place du Château, grande esplanade dominée par la forteresse, et où l'on eût pu faire manœuvrer vingt-cinq mille hommes; mais, lorsque nous passâmes de cette place sur celle du marché, la lutte commença.

Je n'avais pas fait cinquante pas au milieu de cette foule armée jusqu'aux dents, que je compris le peu de cas que cette foule, soit comme masse, soit comme individu, devait faire d'un homme sans armes.

L'arme, en Orient, sert non-seulement à vous défendre, mais encore à empêcher que vous ne soyez attaqué.

L'homme armé dit, même dans son silence : « Respectez ma vie, ou prenez garde à la vôtre! » Et cette menace n'ést point inutile dans un pays où, comme l'a dit Pouschkine, l'homicide n'est qu'un geste.

Nous traversâmes la place du Marché, et nous nous trouvâmes dans les vraies rues de la ville.

Rien de plus pittoresque que ces rues avec leurs arbres sans symétrie, leurs flaques de boue où barbotent

des oies et des canards, et où les chameaux font provision d'eau pour leur voyage.

Presque dans toutes les rues, une chaussée de terre, élevée de trois ou quatre pieds au-dessus du niveau de la rue, fait un trottoir de trente ou quarante centimètres, pour les piétons.

Ceux qui se rencontrent sur ce trottoir, s'ils sont amis, peuvent, en se faisant de mutuelles concessions et en s'accrochant l'un à l'autre, continuer leur chemin chacun de son côté.

Mais, s'ils sont ennemis, c'est autre chose : il faut que l'un des deux se décide à passer dans la boue.

Le soir, ces rues doivent être et sont, du reste, de charmants coupe-gorge, qui rappellent, non pas le Paris de Boileau, — le Paris de Boileau est un lieu de sécurité auprès de Kislar, — mais le Paris de Henri III.

Nous arrivâmes chez le gouverneur, et nous nous fîmes annoncer à lui ; il vint au-devant de nous.

Il ne savait pas un mot de français ; mais, grâce à Kalino, l'obstacle était levé ; d'ailleurs, il m'annonça, dans la première phrase qu'il me fit l'honneur de m'adresser, que sa femme, que nous allions trouver dans le troisième salon, parlait notre langue.

J'ai remarqué que, sous ce rapport, en Russie et dans le Caucase, les femmes ont, en général, une grande supériorité sur leurs maris. Leurs maris ont presque toujours su le français peu ou prou dans leur jeunesse ; mais les travaux militaires ou administratifs auxquels ils se sont livrés le leur ont fait oublier.

Les femmes, auxquelles il reste un temps dont le plus souvent, en Russie surtout, elles ne savent que faire,

occupent leurs loisirs à lire nos romans, et s'entretiennent ainsi dans l'exercice et même dans les progrès de la langue française.

En effet, madame Polnobokof parlait admirablement le français.

Je commençai par m'excuser de me présenter devant elle dans cet attirail guerrier, et voulus plaisanter sur les appréhensions de notre jeune hôte; mais, à mon grand étonnement, mon hilarité ne fut rien moins que communicative. Madame Polnobokof resta sérieuse, et me dit que notre jeune hôte avait eu parfaitement raison.

Et, comme je paraissais douter encore, elle en appela à son mari, lequel confirma ce qu'elle venait de dire.

Du moment que le gouverneur partageait sur ce point l'opinion générale, la chose devenait grave.

Je demandai alors quelques détails.

Les détails ne manquaient pas.

La veille encore, un meurtre avait été commis à neuf heures du soir dans une des rues de Kislar.

Il est vrai que c'était une erreur.

Celui qui avait été tué n'était point celui à qui l'on en voulait.

Quatre Tatars, — on appelle Tatars, en général, sur la ligne septentrionale du Caucase, comme on appelle Lesghiens sur la rive méridionale, tout bandit, à quelque famille montagnarde qu'il appartienne, — quatre Tatars, cachés sous un pont, attendaient au passage un riche Arménien qui devait passer sur ce pont; un pauvre diable passa, qu'ils prirent pour leur riche mar-

chand; ils le tuèrent, et s'aperçurent seulement alors de la méprise; ce qui ne les empêcha pas de lui prendre les quelques kopeks qu'il avait dans sa poche; après quoi, ils jetèrent son corps dans le canal dont l'eau sert à arroser les jardins.

Les jardins des Arméniens de Kislar — consignons la chose en passant — fournissent, sous différents noms français, du vin à toute la Russie.

Quelques mois auparavant, au moment où ils revenaient de la foire de Derbend, les trois frères arméniens Kaskolth avaient été pris avec un de leurs amis nommé Bonjar; comme on les savait riches, les brigands ne les tuèrent pas : ils les emmenèrent dans la montagne pour leur faire payer rançon; mais, comme, après les avoir dépouillés de leurs habits et les avoir forcés de faire une quinzaine de verstes attachés à la queue des chevaux, on leur avait fait passer à la nage les eaux glacées du Terek, deux moururent d'une fluxion de poitrine et le troisième d'une phthisie pulmonaire, après s'être rachetés dix mille roubles.

Le quatrième, moins riche que les autres, et qui s'était déjà tiré d'affaire sous promesse aux Tatars de leur servir d'espion, s'engageant à leur annoncer qu'il y avait un bon coup à faire lorsque quelque riche Arménien se mettrait en route, ayant, une fois de retour à Kislar, manqué tout naturellement à sa parole, n'ose plus sortir de sa maison, et s'attend, même dans sa maison, à être tué d'un moment à l'autre.

Un an auparavant, le colonel Menden avait été tué, lui et ses trois Cosaques d'escorte, sur la route de Kasaflourte à Kislar; il est vrai que colonel et Cosaques

s'étaient défendus comme des lions, et avaient, de leur côté, tué cinq ou six Tatars.

Les femmes sont, sous ce rapport, moins exposées que les hommes. Comme les Tatars, pour rentrer dans la montagne, sont obligés de faire traverser deux fois le Terek à leurs prisonniers, les femmes, en général, ne peuvent pas supporter cette immersion dans l'eau glacée; une est morte pendant le trajet, deux autres sont mortes de fluxion de poitrine avant que l'argent de leur rançon fût arrivé, et leur famille, apprenant leur mort, n'a pas jugé utile de continuer les négociations à propos de leurs cadavres.

La spéculation a donc paru mauvaise aux Tatars, et l'enlèvement des femmes, qui continue de se pratiquer avec succès du côté méridional du Caucase, est à peu près abandonné du côté septentrional.

L'anecdote suivante prouvera, au reste, qu'il se pratique encore d'une autre façon.

Le prince tatar B***, amoureux de madame M***, — il va sans dire que j'ai les deux noms écrits en toutes lettres sur mon album, que je ne les consigne pas ici par pure discrétion, mais que je me déciderais à le faire cependant si le fait était contesté, — le prince tatar B***, amoureux de madame M***, qui, de son côté, le payait de retour, s'entendit avec elle pour l'enlever.

Elle était à Kislar; en l'absence de son mari, elle fit demander à M. Polnobokof des chevaux à une heure où il parut dangereux à celui-ci de lui accorder sa demande.

En conséquence, il refusa tout net.

Madame M*** insista en prétextant la maladie d'un

de ses enfants; touché de cette preuve de dévouement maternel, le gouverneur délivre un padarojné, et madame M*** part.

Le prince B*** l'attendait sur la route; il l'enlève, la conduit à son aoul, espèce de nid d'aigle situé sur un rocher, à quelques verstes de Petigorsk, et la garde trois mois sans que son mari sache ce qu'elle est devenue. Au bout de trois mois, le beau prince tatar, moins amoureux, — le prince B*** est très-beau, à ce que l'on dit, — le beau prince tatar, moins amoureux, disons-nous, fit prévenir M. M*** qu'il savait où était sa femme, et offrit d'être l'intermédiaire pour son rachat; M. M*** accepta. Le prince, au bout d'un mois, écrivit qu'il avait arrangé l'affaire pour trois mille roubles; M. M*** envoya les trois mille roubles, et, huit jours après, reçut sa femme, enchanté d'avoir pu la racheter à si bon marché.

C'était encore meilleur marché que ne croyait le pauvre mari; car, non-seulement il avait racheté sa femme, mais encore l'enfant dont elle accoucha au bout de six mois.

C'est, au reste, une habitude parmi les princes tatars d'enlever les femmes des autres, et même celles qui deviennent leurs propres femmes : plus le fait s'accomplit violemment, plus il fait honneur à leur passion; ensuite, on traite de la dot avec le père, qui d'ordinaire passe par les conditions que lui fait son gendre, lequel, tenant la femme, a une supériorité sur le père, qui ne tient plus rien.

Parfois cependant le père s'obstine; voici un exemple de cette obstination :

L'événement se passe aux eaux de Kislovsky.

Un de ces enlèvements eut lieu au moment où le comte Voronzof, lieutenant de l'empereur au Caucase, venait, dans l'espérance de diminuer les meurtres, de faire défense aux princes tatars de porter des armes.

Le père de la jeune fille enlevée, ne pouvant pas s'entendre avec son gendre sur le prix de la dot, vint chez le comte pour se plaindre du rapt et demander justice contre le ravisseur.

Par malheur, comme le baron de Nangis, de *Marion Delorme*, il était à la tête d'une garde de quatre hommes, et ses quatre hommes et lui étaient armés jusqu'aux dents.

Le comte Voronzof, au lieu d'écouter sa plainte, donna l'ordre de l'arrêter, lui et ses quatre hommes, comme contrevenant à ses décisions.

Le Tatar entendit l'ordre, tira son kandjar et se jeta sur le comte Voronzof pour l'assassiner.

Le comte se défendit, et, tout en se défendant, appela à l'aide; la garde accourut; le prince tatar fut arrêté et un de ses hommes tué sur la place.

Mais les trois autres se sauvent sur la montagne Bastof, où il y avait une grotte, et se réfugient dans cette grotte.

On les y attaque, ils tuent vingt Cosaques.

Près d'être forcés, ils font une sortie.

L'un d'eux est tué dans la sortie, le second se sauve dans une écurie, où un cocher, qui se trouve là par hasard, lui crève la poitrine d'un coup de fourche; le troisième monte comme un chat sur le balcon d'un restaurateur, et, de cette galerie, soutient un véritable

siége, tue douze hommes, et finit par tomber, criblé des balles qu'on lui envoie des fenêtres voisines.

Les traces des balles de ses adversaires et les taches de son sang sont encore visibles; l'aubergiste s'en fait une espèce de réclame et les montre aux voyageurs qui logent chez lui.

Bien entendu qu'il refuse de les montrer à ceux qui logent chez ses voisins.

Je pourrais raconter une vingtaine d'histoires pareilles à celles-ci, et, morts ou vivants, en nommer les héros; mais il faut en laisser pour le reste de la route, et, Dieu merci, nous n'en manquerons pas!

Nous restâmes une heure à causer avec madame Polnobokof, qui avait, par parenthèse, sous ses pieds un des plus beaux tapis de Perse que j'aie jamais vus. Elle nous invita à venir prendre, le soir, le thé chez elle, et son mari nous prévint que, de crainte d'accident, il nous enverrait deux Cosaques.

Nous voulûmes refuser cet honneur.

— En ce cas, nous dit-il, je retire l'invitation de ma femme; je n'ai pas envie qu'il vous arrive malheur en venant chez moi.

Nous nous empressâmes, sur cette menace, d'accepter les deux Cosaques.

A la porte, nous trouvâmes le drojky du gouverneur, qui nous attendait tout attelé. Il n'y a qu'en Russie que l'on a de ces attentions-là. Le voyageur les rencontre à chaque pas, et, lorsqu'il ne croit pas, comme M. de Custine, qu'elles sont dues à son mérite, il doit en être véritablement reconnaissant.

Pour mon compte, j'aurai à les consigner à chaque

instant, et, comme c'est la seule façon qui me soit offerte de prouver ma reconnaissance à ceux qui les ont eues pour moi, je demande la permission de ne pas m'en faire faute.

Le drojky nous ramena à la maison. — Je voulais changer de bottes pour aller chez le maître de police.

Je trouvai le maître de police qui m'attendait.

Je lui fis, tout confus, mes excuses de m'être laissé prévenir par lui, et lui montrai mes bottes crottées jusqu'au mollet.

Au reste, j'avais de la marge : sur l'avis des chemins que nous devions rencontrer, j'avais acheté, à Kasan, des bottes qui me montaient jusqu'au haut de la cuisse.

C'est bien certainement en Russie qu'ont dû être fabriquées les bottes de sept lieues du petit Poucet.

Le maître de police venait se mettre à notre disposition.

Nous avions déjà abusé de lui; nous n'avions plus rien à lui demander : nous voulions seulement lui faire nos remercîments.

Quatre ou cinq bouteilles de vin que je ne connaissais pas, et que je trouvai rangées sur le bord de la fenêtre, constataient une nouvelle attention de sa part.

Il nous promit de nous retrouver, le soir, chez le gouverneur.

Je signalai à Moynet la rue dont j'ai essayé de donner une idée à mes lecteurs; il prit son album sous un bras, Kalino sous l'autre, passa, sur mes instances, un poignard à sa ceinture, et se hasarda à son tour hors de la maison.

Kislar est, au reste, pour un artiste, une ville d'un

pittoresque merveilleux. C'était la première fois que le mélange des costumes frappait nos regards. Arméniens, Tatars, Kalmouks, Nogaïs, juifs, se pressent dans les rues, chacun portant sans altération l'habit national. La population stationnaire est de neuf à dix mille âmes; elle double les jours de marché, et, on se le rappelle, nous étions tombés à Kislar un jour de marché. Le commerce, outre celui que font les Tatars, en enlevant des hommes, des femmes et des enfants, et en les revendant à leurs familles, se compose, d'abord, de ce fameux vin que récoltent les Arméniens, de l'eau-de-vie qu'ils distillent, de soieries que tissent les habitants du pays, du riz, de la garance, du sésame et du safran que l'on récolte dans les environs.

Moynet rentra au bout d'une heure; il avait de la boue jusqu'aux oreilles, ce qui ne l'empêchait point d'être enchanté de Kislar.

Ma rue l'avait émerveillé, il en avait fait un croquis charmant.

A sept heures et demie, le drojky du gouverneur était à la porte.

Deux porteurs de lanternes le précédaient; à la lueur des fanaux, on voyait reluire à leur ceinture la crosse de leurs pistolets, et la poignée de leur kandjar.

Deux Cosaques, la schaska au flanc, le fusil sur le genou, se tenaient prêts à galoper de chaque côté.

Nous prîmes place; et drojky, éclaireurs et Cosaques partirent au galop, faisant voler l'eau et la boue autour d'eux.

Pendant la route, il me sembla entendre quelques coups de fusil.

Nous arrivions des premiers. Madame Polnobokof nous avait reçus, le matin, sans savoir qui nous étions; à mon costume, elle m'avait pris, comme les autres, pour un général français, et, par pure hospitalité, avait été si gracieuse, qu'il me semblait qu'elle ne pouvait l'être davantage.

Je me trompais. Maintenant qu'elle savait que j'étais l'homme auquel elle prétendait devoir ses meilleures distractions, elle ne savait comment me remercier à son tour des bons moments que, disait-elle, je lui avais fait passer.

Cinq ou six personnes arrivèrent, parlant toutes, particulièrement les femmes, parfaitement français.

Je cherchais des yeux le gouverneur. Madame Polnobokof alla au-devant de ma question.

— Est-ce que vous n'avez pas entendu des coups de fusil en venant ici? me demanda-t-elle.

— Si fait, répondis-je : trois coups.

— C'est cela; il ont été tirés du côté du Terek, et, de ce côté-là, ils ont toujours une sérieuse signification. Mon mari est avec le maître de police. Je crois qu'on a envoyé les Cosaques en reconnaissance.

— Alors, nous aurons des nouvelles?

— C'est probable; dans un instant.

Les autres personnes ne paraissaient pas s'occuper le moins du monde des coups de fusil. On causait, on riait; on se fût cru dans un salon de Paris.

Le gouverneur et le maître de police entrèrent et se mêlèrent à la conversation sans que leur visage indiquât la moindre préoccupation.

On servit le thé avec une foule de confitures armé-

niennes, plus bizarres les unes que les autres. Il y en avait de faites avec des mûres de bois, d'autres avec de l'angélique; les bonbons qui les accompagnaient avaient aussi leur caractère oriental : ils étaient plus remarquables par le parfum que par le goût.

Un domestique, vêtu d'un costume tcherkesse, vint dire deux mots à l'oreille du gouverneur, qui fit un signe au maître de police et qui sortit.

Le maître de police le suivit.

— Voilà la réponse? demandai-je à madame Polnobokof.

— Probablement, me répondit-elle. Prenez-vous encore une tasse de thé?

— Volontiers.

Je sucrai ma tasse de thé, j'y étendis un nuage de crème et je l'avalai à petits coups, ne voulant point paraître plus curieux que les autres.

Cependant mon œil ne quittait point la porte.

Le gouverneur rentra seul.

Il ne parlait pas français. Je fus donc obligé d'attendre que madame Polnobokof voulût bien satisfaire mon impatience.

Elle comprit cette impatience, quoiqu'elle lui semblât probablement exagérée.

— Eh bien? lui demandai-je.

— On a trouvé le cadavre d'un homme percé de deux balles, me dit-elle, à deux cents pas de notre maison justement; mais, comme il était déjà complétement dépouillé, on ne peut pas savoir à qui il appartient. C'est sans doute celui d'un marchand qui est venu aujourd'hui vendre ses denrées à la ville et qui se sera attardé. A

propos, ce soir, si vous gardez de la lumière chez vous, n'oubliez pas de fermer vos contrevents : on pourrait très-bien vous envoyer un coup de fusil à travers la fenêtre.

— A quoi cela servirait-il à celui qui me l'enverrait si la porte est fermée ?

— Par caprice... Ce sont de si singulières gens que ces Tatars!

— Vous entendez? dis-je à Moynet, qui faisait un croquis sur l'album de madame Polnobokof.

— Vous entendez? dit Moynet à Kalino.

— J'entends, répondit Kalino avec sa gravité habituelle.

Je mis des vers sur la page de l'album de madame Polnobokof qui suivait celle où Moynet avait fait son croquis, et je ne m'occupai pas plus du mort que les autres ne paraissaient s'en occuper.

Au bout de quinze jours que j'étais au Caucase, je comprenais cette indifférence, qui, d'abord, m'avait si fort étonné.

A onze heures, chacun se retira. La soirée avait dépassé toutes les limites habituelles. Depuis un an, peut-être, pas une soirée n'avait fini à pareille heure.

L'antichambre avait l'air d'un corps de garde. Chacune des personnes composant la soirée était venue avec un et même deux domestiques armés jusqu'aux dents.

Mon drojky m'attendait à la porte avec mes deux porteurs de lanternes et mes deux Cosaques.

Il m'en coûta trois roubles : un pour le cocher, un pour les deux porteurs de lanternes et un pour les deux

Cosaques; mais, vu l'étrangeté des sensations que je venais d'éprouver, je ne les regrettai pas.

Je n'eus pas besoin de fermer mes contrevents. Notre jeune hôte, qui décidément était plein d'attentions pour nous, y avait pourvu.

Je couchai sur mon banc, enveloppé dans ma pelisse, avec ma *karsinka* (1) pour oreiller. C'était ce qui m'arrivait à peu près chaque nuit depuis que j'avais quitté Jelpativo (2).

III

LES GAVRIELOVITCH

Quand on s'est couché, le soir, sur une planche avec une pelisse pour tout matelas et pour toute couverture, on n'a pas grand'peine à quitter son lit le lendemain matin.

Je sautai à bas du mien au point du jour. Je me trempai la tête et les mains dans la cuvette de cuivre que j'avais achetée à Kasan pour être sûr d'en trouver une, la cuvette étant un des meubles les plus rares de la Russie; et je réveillai mes compagnons.

La nuit s'était passée sans alerte.

Il s'agissait de déjeuner lestement et de partir le plus

(1) Espèce de portemanteau à deux poches, qui a encore plus de la besace que du portemanteau.

(2) Campagne de M. Dmitri Narischkine, où j'ai passé huit ou dix des bons jours de ma vie.

vite possible ; nous ne devions arriver qu'assez tard à Schoukovaïa, notre prochaine halte de nuit, et, pour y arriver, nous avions à traverser un endroit extrêmement dangereux.

C'est un bois taillis qui serre la route comme un défilé et qui, de la route, s'étend à la montagne.

Huit ou dix jours auparavant, un officier très-pressé d'arriver à Schoukovaïa, n'ayant pas trouvé de Cosaques à la station de Novo-Outchergdennaïa, avait voulu continuer son chemin malgré les observations qui lui avaient été faites ; il était en *kibik*, espèce de télègue recouverte d'une capote de cabriolet.

Au milieu du petit bois dont nous venons de parler, il vit tout à coup un Tchetchen à cheval bondir hors du fourré et venir à lui.

Il arma son pistolet, et, au moment où le Tchetchen n'était plus qu'à quatre pas de lui, il pressa la détente.

Le pistolet rata.

Le Tchetchen, lui aussi, avait un pistolet à la main. Mais, au lieu de le décharger sur l'officier, il le déchargea sur un des chevaux du kibik.

Le cheval tomba la tête brisée ; force fut à la voiture de s'arrêter.

Au coup de pistolet, une dizaine de Tchetchens à pied sortirent, à leur tour, du fourré et s'élancèrent sur l'officier, qui en blessa un ou deux avec sa schaska, mais qui, en un instant, fut renversé, dépouillé, garrotté et attaché par le cou à la queue du cheval.

Les montagnards sont d'une adresse admirable pour cette opération ; ils ont toujours une corde toute prête

avec son nœud coulant entre-bâillé. Le prisonnier est attaché au cheval, et le cheval est mis au galop avant que la victime ait eu le temps de crier au secours.

Par bonheur pour l'officier, les Cosaques qui n'étaient pas à la station qu'il avait laissée derrière lui, revenaient de la station qu'il avait devant lui. Ils virent de loin la lutte, comprirent que quelque chose d'extraordinaire se passait ; ils mirent leurs chevaux au galop, arrivèrent au kibik, apprirent de l'hiemchik ce qui venait de se passer, et s'élancèrent à fond de train à la poursuite des Tchetchens.

Ceux des bandits qui étaient à pied se jetèrent à plat ventre et laissèrent passer les Cosaques ; celui qui était à cheval pressa son cheval du genou et son prisonnier du fouet. Mais le prisonnier se roidit à la corde et retarda la marche du cheval. Le Tchetchen, entendant derrière lui le galop des chevaux cosaques, tira son kandjar; l'officier crut que c'était fait de lui. Heureusement, le montagnard se contenta de couper la corde qui retenait le prisonnier à la queue de son cheval.

L'officier roula sur l'herbe à moitié étranglé.

Le montagnard se précipita dans le Terek, avec sa monture.

Les Cosaques firent une décharge sur lui, mais ne l'atteignirent pas.

Le montagnard poussa un cri de triomphe, gagna l'autre bord en brandissant son fusil, et, de l'autre bord, envoya à ses adversaires une balle qui cassa le bras à l'un d'eux.

Deux Cosaques portèrent secours à leur camarade, et les trois autres à l'officier : le Tchetchen l'avait forcé

de passer nu à travers un fourré composé de *derji-derevo* (1), de sorte que tout son corps n'était qu'une plaie.

Un des Cosaques lui donna son cheval et sa bourka ; et il arriva à Schoukovaïa à moitié mort.

Madame Polnobokof nous avait signalé l'endroit et raconté l'histoire, et nous lui avions promis de traverser ce *malo sitio*, comme on dit en Espagne, en plein jour autant que possible.

Cependant on ne pouvait point partir sans déjeuner.

Au moment où j'ordonnais de plumer un des deux poulets, et où je m'apprêtais à le faire sauter dans la poêle, le maître de police entra.

Il venait nous inviter à déjeuner chez lui ; le déjeuner était prêt et nous n'avions que la rue à traverser.

Je voulais m'excuser ; mais il m'avoua que sa femme, qui comptait aller, la veille, passer la soirée chez sa sœur madame Polnobokof, n'ayant point osé y aller faute d'escorte, — on se rappelle que les Cosaques avaient été occupés à courir aux coups de fusil, — désirait me connaître et que c'était tout particulièrement en son nom qu'il venait m'inviter.

Il n'y avait plus qu'à obéir.

Kalino resta en arrière pour présider à l'emballement de nos provisions de bouche : nous étions à la tête de neuf bouteilles d'excellent vin, et il fallait, si nous voulions les boire, ce qui était bien notre intention, les traiter avec le plus de ménagements possible.

(1) Mot à mot, *l'arbre qui tient*.

Il viendrait nous rejoindre chez le maître de police, avec la tarantasse et la télègue tout attelées.

Moynet et moi suivîmes le maître de police.

Nous trouvâmes deux dames au lieu d'une. Il y avait une belle-sœur qui n'avait pas voulu perdre cette occasion de voir l'auteur de *Monte-Cristo* et des *Mousquetaires*, et qui était arrivée au point du jour, à cette intention.

Ces deux dames parlaient français.

Une des deux, la femme du maître de police, était excellente musicienne ; elle se mit au piano et nous chanta plusieurs mélodies russes charmantes, et, entre autres, le *Gornaïa-Verchini*, de Lermontof.

Kalino arriva avec la tarantasse et la télègue, et, comme on n'attendait plus que lui pour déjeuner, lui arrivé, on se mit à table.

La conversation tomba naturellement sur les Tatars.

La maîtresse de la maison nous confirma ce que nous avait déjà dit son mari : c'est que, quelque envie qu'elle eût de me voir, son mari étant sorti à la suite des coups de feu, elle n'avait point osé aller chez sa sœur sans escorte.

Les recommandations que nous avait faites, la veille, madame Polnobokof, nous furent renouvelées avec surcroît d'insistance ; ce qui amena ces dames à nous dire que, comme elles ne voulaient point nous retarder, elles nous donnaient congé.

Il s'agissait surtout de traverser de jour le bois de Schoukovaïa.

Ce malheureux bois de Schoukovaïa était la préoccupation de tout le monde.

Nous commençâmes à nous en préoccuper comme les autres, et primes congé de nos charmantes hôtesses, qui voulurent nous mettre en voiture.

En conséquence, elles nous accompagnèrent jusqu'au perron.

Nous montâmes dans notre tarantasse. La maîtresse de police regardait avec inquiétude : notre escorte de six Cosaques ne paraissait pas la rassurer.

— Quelque chose vous préoccupe, madame ? lui demandai-je.

— Oui, me répondit-elle ; est-ce que vous n'avez pas d'autres armes que vos kandjars ?

Je relevai une couverture jetée sur la banquette de devant et mis à jour trois fusils à deux coups, deux carabines, dont une à balle explosible, et un revolver.

— Oh ! bien, dit-elle ; seulement, sortez de la ville avec vos fusils à la main, afin que l'on voie que vous êtes armés ; parmi ces gens qui vous regardent (il s'était, en effet, formé un cercle autour de nous), il y a peut-être deux ou trois espions des Tatars.

Nous suivîmes le conseil qui nous était si fraternellement donné ; nous appuyâmes chacun la crosse d'un fusil à deux coups sur notre genou. Nous primes congé de ces dames et sortîmes de Kislar dans cette formidable attitude, au milieu du silence profond des quatre-vingts ou cent spectateurs qui nous regardaient partir.

Une fois hors de la ville, nous replaçâmes nos fusils dans une position plus commode.

La chose à laquelle on a le plus de peine à croire quand on est habitué à la vie de Paris, à la sécurité des

routes de France, c'est un danger pareil à celui dont chacun nous disait que nous étions menacés ; notre rencontre de la surveille, les quelques coups de fusil qui en avaient été la suite (1) nous indiquaient cependant que nous étions en pays, sinon tout à fait ennemi, du moins déjà douteux.

C'était, en effet, le lendemain seulement que nous devions entrer en pays véritablement ennemi.

Il en est de la distance comme du danger ; il me fallait une grande force de volonté pour me persuader que j'étais au milieu de ces pays presque fabuleux, où j'avais voyagé tant de fois sur la carte ; pour me convaincre que j'avais, à quelques verstes à ma gauche, la mer Caspienne ; que je traversais les steppes de la Kalmoukie et de la Tatarie, et que ce fleuve sur les bords duquel nous étions forcés de nous arrêter, était bien ce Terek chanté par Lermontof, ce Terek qui prend sa source au pied du rocher de Prométhée et qui dévaste le sol sur lequel a régné la mythologique reine Daria.

Nous étions, en effet, arrêtés au bord du Terek et nous attendions le bac qui devait venir nous prendre après avoir passé une caravane de chevaux, de buffles et de chameaux.

Tous les bacs des rivières en Russie, du moins dans la partie de la Russie que nous avons parcourue, sont l'œuvre du gouvernement. On les passe gratis ; sous ce

(1) Dans nos *Impressions de voyage en Russie*, nous avons raconté ce petit engagement, qui fut plutôt un avis de nous tenir sur nos gardes qu'un combat sérieux.

rapport, la Russie est le pays le moins fiscal qu'il y ait au monde.

A l'endroit où nous allions le traverser, le Terek est large deux fois comme la Seine.

Nous descendîmes de notre tarantasse à cause de l'escarpement des rives du fleuve, et nous prîmes place sur le bac avec une seule de nos voitures, la seconde ne pouvant être passée en même temps.

Nous sondâmes le Terek avec une perche : il avait sept ou huit pieds de profondeur. Les Tchetchens, malgré cette profondeur, le passent à la nage avec leurs prisonniers attachés à la queue de leurs chevaux, quitte aux pauvres diables à tenir comme ils peuvent leur tête hors de l'eau.

C'est là, comme nous le disait la femme du gouverneur de Kislar, que les femmes *s'enrhument.*

En attendant notre télègue, et pour montrer à notre chef d'escorte la supériorité de nos armes sur les armes asiatiques, j'envoyai, avec ma carabine — qui est, il est vrai, une des meilleures armes de Devismes — une balle à deux mouettes qui perchaient à six cents pas de nous; la balle frappa, juste entre elles deux, l'endroit que j'avais indiqué d'avance. En ce moment, Moynet tuait un pluvier au vol; ce qui n'étonna pas moins notre Cosaque que la portée et la justesse de ma balle. Les peuples caucasiens, comme les Arabes, ne tirent bien qu'à coup posé; les montagnards ont une fourchette attachée à leur fusil; aussi leur première balle est-elle la seule qui soit réellement dangereuse : les autres vont au hasard.

Notre télègue passa pendant ce temps et nous rejoi-

gnit. Nous marchions alors dans une contrée marécageuse enfermée dans un contour du Terek, que nous rencontrâmes de nouveau, mais que nous traversâmes cette fois à gué en même temps que les chevaux, les buffles et les chameaux qui nous avaient précédés sur le bac à l'autre passage, et qui, pendant notre passage à nous, avaient gagné du chemin.

Un passage à gué est toujours un tableau des plus pittoresques; celui qui s'effectuait sous nos yeux, et dans lequel notre escorte se mêlait à la caravane étrangère mais qui passait en même temps que nous, était une des choses les plus intéressantes qui se pussent voir. Tout ce qui était cheval et buffle passait assez volontiers; mais les chameaux, qui ont horreur de l'eau, faisaient mille difficultés pour se mettre au fleuve. C'étaient des cris ou plutôt des hurlements qui semblaient appartenir bien plus à une bête féroce qu'au pacifique animal que les poëtes ont nommé *le navire du désert*, sans doute parce que son trot, comme le tangage d'un vaisseau, donne le mal de mer.

Si pressés que nous fussions d'arriver, à cause du mauvais pas que nous avions à traverser, nous ne pûmes nous empêcher d'attendre que tout le passage fût effectué.

Enfin, chevaux profitant du passage pour boire, buffles nageant la tête seule hors de l'eau, chameaux montés par les conducteurs et trempant à peine leur ventre dans le fleuve, grâce à leurs longues jambes, arrivèrent à l'autre bord et se remirent en route.

Nous les imitâmes en les précédant, et rien ne nous arrêta plus jusqu'à la station suivante.

Là, on ne put nous donner que quatre Cosaques d'escorte; il n'y en avait que six au poste, et c'était bien le moins qu'il en restât deux pour le garder.

D'ailleurs, nous n'étions pas encore à l'endroit dangereux, et, à partir de ce moment, les postes de Cosaques, avec l'espèce de pigeonnier qui leur sert de guérite et au haut duquel un homme reste jour et nuit en faction, étaient placés de cinq verstes en cinq verstes et dominaient toute la route.

Ces sentinelles ont à la portée de la main une botte de paille goudronnée, à laquelle, la nuit, en cas d'alarme, ils mettent le feu. Ce signal, qui est vu de vingt verstes à la ronde, réunit en un instant tous les postes circonvoisins sur le point qui demande du secours.

Nous partîmes avec nos quatre Cosaques.

Tout le long de la route, nous trouvions occasion de chasser, sans descendre de la tarentasse : des quantités de pluviers pâturaient à droite et à gauche de la route; seulement, les cahots de la tarantasse sur un chemin pierreux rendaient le tir extrêmement difficile. Quand, par hasard, l'animal sur lequel nous avions tiré restait sur la place, un de nos Cosaques l'allait chercher, et quelquefois, sans descendre de cheval, — on comprend que c'étaient les habiles qui faisaient cela — le ramassait en passant au galop.

Puis on l'apportait au garde-manger; — nous avions baptisé ainsi les deux poches extérieures de notre tarantasse.

Mais bientôt nous fûmes privés de cette distraction : le temps, qui, depuis le matin était brumeux, se couvrit de plus en plus, et un brouillard épais se répandit dans

la plaine, nous permettant à peine de voir à cinq pas autour de nous.

C'était un véritable temps de Tchetchens. Aussi nos Cosaques resserrèrent-ils leur cercle autour de nos voitures, nous invitant à glisser des balles dans nos fusils de chasse, chargés de plomb à perdreau.

Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois; en cinq minutes, la substitution fut faite, et nous nous trouvâmes en état de faire face à vingt hommes.

Nous avions dix coups à tirer sans avoir besoin de recharger.

A chaque station, du reste, l'ordre était donné aux Cosaques et aux hiemchiks, et le grade que ceux-ci me supposaient eût servi, dans ce cas, à me faire obéir ponctuellement.

Au moment où l'on apercevrait les Tchetchens, les deux voitures s'arrêteraient, se placeraient sur la même ligne à quatre pas l'une de l'autre; les chevaux de tête combleraient les intervalles, et, à l'abri de la barricade inanimée et vivante, nous ferions feu, tandis que les Cosaques, de leur côté, prendraient part à l'action en troupe volante.

Comme, à chaque changement d'escorte, j'avais le soin de faire voir aux Cosaques la justesse et la portée de nos armes, cela leur donnait en nous une confiance que nous n'avions pas toujours en eux, surtout quand nous avions pour défenseurs des *gavrielowitch*.

Ce dernier mot demande une explication.

On l'applique aux Cosaques du Don, qu'il ne faut pas confondre avec les Cosaques de la ligne.

Le Cosaque de la ligne, né sur les lieux, en face de

l'ennemi qu'il a à combattre, familiarisé dès l'enfance avec le danger, soldat à douze ans, passant trois mois par an seulement à sa stanitza, c'est-à-dire à son village, restant à cheval et sous les armes jusqu'à cinquante ans, est un admirable soldat, qui fait la guerre en artiste, et qui trouve du plaisir au péril.

De ces Cosaques de la ligne, fondés, comme nous l'avons dit, par Catherine, mêlés aux Tchetchens et aux Lesghiens, dont ils ont enlevé les filles, comme les Romains étaient mêlés aux Sabins, est résultée une race croisée, ardente, guerrière, gaie, adroite, toujours riant, chantant, se battant. On cite d'eux des traits de bravoure incroyables; d'ailleurs, nous les verrons à l'œuvre.

Le Cosaque du Don, au contraire, pris à ses plaines pacifiques, transporté des rives de son fleuve majestueux et tranquille, aux bords tumultueux du Terek ou aux rives décharnées de la Kouma, enlevé à sa famille d'agriculteurs, attaché à sa longue lance, qui lui est plutôt un embarras qu'une défense, attristé par ce bâton qu'il s'obstine à ne pas quitter, inhabile à manier le fusil et à conduire le cheval, le Cosaque du Don, qui fait encore un assez bon soldat en campagne, fait un exécrable soldat d'embuscade, de ravins, de buissons et de montagnes.

Aussi, les Cosaques de la ligne et la milice tatare, excellente troupe d'escarmouche, se moquent-ils éternellement des gavrielovitch, nom qui exaspère les Cosaques du Don.

Pourquoi ?

Voici :

Un jour, des Cosaques du Don étaient d'escorte; l'es-

corte fut attaquée par les Tchetchens, l'escorte se sauva.

Un jeune Cosaque, mieux monté que les autres, après avoir jeté lance, pistolets, schaska, sans papak, l'œil effaré, éperdu de terreur, entra dans la cour du poste, au grand galop de son cheval, en criant de tout ce qui lui restait de force :

— *Zastoupi za nass, Gavrielovitch!*

Ce qui voulait dire : « Sauve-nous, fils de Gabriel! »

Puis, après cet effort suprême, il tomba évanoui à bas de son cheval.

Depuis ce temps, les autres Cosaques et les Tatars appellent les Cosaques du Don, des *gavrielovitch*.

Les montagnards, qui rachètent à tout prix leurs compagnons tombés aux mains des Russes, donnent quatre Cosaques du Don ou deux miliciens tatars pour un Tchetchen, un Tcherkesse ou un Lesghien; mais ils échangent homme pour homme, le Cosaque de la ligne contre le montagnard.

Jamais les montagnards ne rachètent un des leurs qui a été blessé d'un coup de lance : s'il a été blessé d'un coup de lance, il a été blessé par un Cosaque du Don, et, à leur avis, il n'y a qu'un lâche qui puisse être blessé par un Cosaque du Don.

Ils ne rachètent pas non plus l'homme blessé par derrière; cette mesure s'explique d'elle-même : l'homme blessé par derrière a été blessé en fuyant.

Or, pour le moment, notre escorte se composait de gavrielovitch; ce qui n'était pas rassurant, vu le brouillard qu'il faisait.

Nous fîmes, ainsi, au milieu du brouillard, et le fusil armé et sur le genou, les dix ou douze verstes qui nous

séparaient encore de la station, traversant les deux villages fortifiés et palissadés de Kargatenkaïa et de Scherbakoskaïa.

La première défense de chacun de ces villages, qui s'attendent à chaque instant à être attaqués par les Tchetchens, est un large fossé qui l'enceint complétement.

Une haie de derjiderevo remplace la muraille des villes de guerre et est au moins aussi difficile à escalader.

Puis, en outre, chaque maison, qui peut devenir une citadelle, est entourée d'un treillis de six pieds de haut; quelques-uns y joignent un petit mur avec des meurtrières. A chaque porte du village, gardée par une sentinelle, est un de ces postes élevés, d'où le regard embrasse tout le voisinage.

Un factionnaire, que l'on relève toutes les deux heures, veille jour et nuit dans ce poste.

Tous les fusils sont toujours chargés; la moitié des chevaux est toujours sellée.

De douze à soixante ans, chaque homme de ces sortes de villages est soldat.

Chacun a sa légende, sanglante, meurtrière, terrible, qui pourrait rivaliser avec celles que nous raconte si poétiquement Cooper.

Nous arrivâmes à la station de Soukoïpost.

Là, un magnifique spectacle nous attendait.

Le soleil, qui, depuis quelque temps, luttait contre le brouillard, parvint à le transpercer de ses rayons; la vapeur alors se déchira par larges bandes, de plus en plus transparentes et à travers lesquelles on commença d'apercevoir des silhouettes fermes et arrêtées.

Seulement, était-ce la montagne? étaient-ce des nuages?

Le doute persista encore quelques instants; enfin, le soleil fit un dernier effort, le reste du brouillard se dissipa en flocons vaporeux, et toute la majestueuse ligne du Caucase s'étendit devant nous depuis le Chat-Elbrouz jusqu'à l'Elbrouz.

Le Kasbek, poétique échafaud de Prométhée, s'élevait avec son sommet couvert de neige.

Nous restâmes un instant muets en face de ce splendide panorama; ce n'étaient ni les Alpes ni les Pyrénées; ce n'était rien de ce que nous avions vu, rien de ce que notre mémoire nous rappelait, rien de ce que notre imagination avait rêvé.

C'était le Caucase, c'est-à-dire le théâtre où le premier poëte dramatique de l'antiquité fait passer son premier drame, drame dont le héros est un titan et dont les acteurs sont des dieux!...

Combien je regrettai mon Eschyle! Je me serais arrêté là, j'y aurais couché et j'y aurais relu *Prométhée* depuis le premier jusqu'au dernier vers.

On comprend que les Grecs aient fait descendre le monde de ces magnifiques sommets.

C'est l'avantage des pays historiques sur les pays inconnus. Le Caucase est l'histoire des dieux et des hommes.

L'Himalaya et le Chimboraço sont tout simplement deux montagnes, l'une de vingt-sept mille pieds de haut, l'autre de vingt-six mille.

Le plus haut sommet du Caucase n'en a que seize mille, mais il sert de piédestal à Eschyle!

Je ne pouvais déterminer Moynet à faire un dessin de ce qu'il voyait. Comment rendre une des plus colossales œuvres du Seigneur avec un bout de crayon et une feuille de papier ?

Il l'essaya cependant.

Tenter est une des premières preuves que le génie humain donne de son essence divine; réussir est la dernière.

IV

LES OFFICIERS RUSSES AU CAUCASE.

Les chevaux attelés, le dessin de Moynet fini, nous nous remîmes en chemin.

Nous ne nous étions plus occupés ni des Tchetchens ni des Tcherkesses. On ne nous eût pas donné d'escorte, que nous ne nous en fussions probablement pas aperçus, tant nous étions absorbés par ce sublime aspect du Caucase.

Le soleil, comme s'il eût été fier de sa victoire sur le brouillard, brillait de tout son éclat. Ce n'était plus l'automne, comme à Kislar; c'était déjà l'été avec toute sa lumière et toute sa chaleur.

De grands aigles faisaient des cercles immenses dans le ciel, et les accomplissaient sans battre une seule fois des ailes; deux s'enlevèrent des steppes et allèrent à une verste se poser sur un arbre où, au dernier printemps, ils avaient eu leur nid.

Nous nous étions engagés sur un chemin étroit et boueux, avec d'immenses marais de chaque côté de nous; ces marais étaient peuplés d'oiseaux aquatiques de toute espèce : pélican, outarde, canepetière, cormoran, canard sauvage; chaque espèce avait là ses représentants. Le danger de l'homme fait la sécurité des animaux dans ces lieux presque déserts, peuplés seulement par les larrons de chair humaine; le chasseur risque trop de devenir gibier lui-même pour donner la chasse aux autres animaux.

Tout ce que nous rencontrions de voyageurs sur la route étaient armés jusqu'aux dents. Un riche Tatar qui venait de visiter ses troupeaux avec son fils, enfant de quinze ans, et quatre noukers, avait l'air d'un prince du moyen âge avec sa suite.

Les piétons étaient rares; ils portaient tous le kandjar, le pistolet passé dans la ceinture, le fusil en bandoulière sur l'épaule.

Chacun nous regardait passer avec cet air de fierté que donne à l'homme la conscience de son courage.

Qu'il y avait loin de ces âpres Tatars, aux humbles paysans que nous avions rencontrés de Tver à Astrakan!

A une station précédente, Kalino avait levé le fouet sur un hiemchik en retard.

— Prends garde! avait dit celui-ci en portant la main à son kandjar, tu n'es plus ici en Russie.

Un paysan russe eût reçu le coup de fouet, et n'eût pas même osé pousser un soupir.

Nous-mêmes, cette confiance, disons mieux, cet orgueil de l'homme indépendant nous gagnait; il nous semblait qu'ayant à lutter contre un danger inconnu, nos sens

prenaient plus d'acuité pour le prévoir, notre cœur plus d'énergie pour y faire face.

Le danger est une chose étrange : on commence par le craindre, puis on le brave, puis on le désire; et, quand, après l'avoir affronté longtemps, vous le voyez s'éloigner de vous, il vous manque, comme un sévère ami qui vous disait de vous tenir sur vos gardes.

J'ai bien peur que le courage ne soit qu'une affaire d'habitude.

A la station de Novo-Outchergdennaïa, c'est-à-dire à celle qui précédait l'endroit dangereux, on ne put nous donner que cinq Cosaques; le chef du poste nous avoua lui-même que c'était bien peu, et nous offrit d'attendre le retour de ses hommes.

Je lui demandai si, dans le cas où nous attendrions le retour de ses hommes, nous marcherions de nuit.

Il nous répondit que non; que nous coucherions au poste et repartirions le lendemain matin, avec quinze ou vingt hommes.

— Vos cinq hommes se battront-ils si nous sommes attaqués? demandai-je au chef du poste.

— Je vous réponds d'eux : ce sont des hommes qui font trois fois par semaine le coup de feu avec les montagnards; pas un ne lâchera pied.

— Alors, nous serons huit; c'est tout ce qu'il faut. Partons.

Je renouvelai la recommandation aux voitures en cas d'attaque; je communiquai le plan de défense à nos hommes, et nous partîmes au grand trot.

Le soleil descendait rapidement vers l'horizon; le Caucase était merveilleusement éclairé : Salvator Rosa,

avec tout son génie, n'eût pas atteint à cette magie de tons que les rayons mourants du soleil imprimaient à la gigantesque chaîne.

La base des monts était d'un bleu sombre, les cimes étaient roses, les espaces intermédiaires passaient graduellement par toutes les nuances du violet au lilas.

Le ciel était d'or fondu.

Il est aussi impossible à la plume qu'au pinceau de suivre la lumière dans ses rapides dégradations : pendant le temps où le regard se reporterait de l'objet que l'on voudrait peindre au papier, l'objet aurait déjà changé de couleur et, par conséquent, d'aspect.

A trois ou quatre verstes de nous, nous voyions, comme une ligne sombre, le bois que nous avions à traverser. Au delà du bois, la route bifurque.

Un des deux chemins, allant à Mosdok et à Vladikavkas, coupe le Caucase par la moitié, et, en suivant le défilé du Darial, conduit à Tiflis.

Celui-là est desservi par des chevaux de poste, et, quoique dangereux, ne l'est pas au point que le danger interrompe les communications.

L'autre, qui empiète sur le Daghèstan, passe à vingt verstes de la résidence de Schamyl, et coudoie à chaque pas les peuplades ennemies; aussi la poste est-elle interrompue pendant soixante ou quatre-vingts verstes.

C'était ce dernier que j'avais résolu de prendre; de Tiflis, je reviendrais visiter la gorge du Darial, les défilés du Terek. Celui-là me conduisait à la capitale de la Géorgie, par Temirkhan-Choura, Derbend, Bakou et Schoumaka, c'est-à-dire par une route que personne ne suit d'habitude à cause des difficultés qu'elle pré-

sente, et surtout à cause des dangers qu'on y court.

Sur ce chemin-là, en effet, tout est danger; on ne peut pas dire : « L'ennemi est ici, ou l'ennemi est là; » l'ennemi est partout. Un massif d'arbres, c'est l'ennemi; un ravin, c'est l'ennemi; un rocher, c'est l'ennemi. L'ennemi n'est pas à tel ou tel endroit : c'est l'endroit même qui est l'ennemi.

Aussi chaque objet a son nom caractéristique : c'est le bois du Sang, c'est le ravin des Voleurs, c'est le rocher du Meurtre.

Il est vrai de dire que ces dangers diminuaient considérablement pour nous, grâce au blanc seing du prince Bariatinsky, lequel nous permettait de prendre autant d'hommes d'escorte que les circonstances le nécessiteraient.

— Malheureusement, comme on l'a vu, cette permission était souvent illusoire. Ce n'eût pas été trop que de vingt hommes; mais comment prendre vingt hommes d'escorte lorsqu'il n'y en a que sept au corps de garde?

Nous approchions rapidement du bois; nos Cosaques tirèrent leurs fusils du fourreau, visitèrent les amorces et celles des pistolets, et nous dirent de prendre les mêmes précautions.

Le crépuscule commençait à tomber.

A peine fûmes-nous engagés dans le maquis, qu'un vol de perdrix se leva, et alla se reposer à vingt-cinq pas dans le fourré.

L'instinct du chasseur prit alors le dessus; je tirai les balles de mon fusil Lefaucheux, j'y glissai deux cartouches à plomb, je fis arrêter la voiture et je sautai à terre.

Moynet et Kalino, avec leurs fusils chargés à balle, se

levèrent dans la tarantasse et se préparèrent à protéger ma retraite si besoin était.

Deux Cosaques, le fusil à la main, marchèrent, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche.

A peine eus-je fait dix pas dans le fourré, que les perdrix se levèrent; une d'elles quitta la bande et me donna plus de facilité pour la tirer; elle tomba à mon second coup, et alla rejoindre les pluviers dans la poche de la tarantasse.

Puis je remontai lestement en voiture, et nous repartîmes au grand trot.

— Au moins, dit un des Cosaques, si les Tatars veulent nous attaquer maintenant, les voilà avertis.

Les Tatars étaient ailleurs; nous traversâmes dans toute sa longueur le passage périlleux, et, quoique le crépuscule eût succédé au jour et que la nuit succédât bientôt au crépuscule, nous arrivâmes sains et saufs à Schoukovaïa.

Un Cosaque nous précéda de dix minutes, pour demander au commandant de la station de nous désigner un logement. Schoukovaïa étant un poste militaire, ce n'était plus, comme à Kislar, au maître de police qu'il fallait nous adresser, c'était au colonel.

Des avant-postes veillaient sur le village, et, quoiqu'il y eût tout un bataillon, c'est-à-dire un millier d'hommes, on voyait que les précautions prises étaient les mêmes que pour les simples stanitzas cosaques.

On nous donna deux chambres, déjà occupées par deux jeunes officiers russes. L'un revenait de Moscou, où il avait été en congé chez ses parents; il allait à Derbend, où était son régiment. L'autre, lieutenant

aux dragons de Nijny-Novgorod, venu de Cheriourth pour une remonte, attendait les soldats qui étaient allés dans le voisinage acheter de l'avoine pour le régiment.

Le jeune officier en congé avait grande hâte de retourner à Derbend; mais, comme il n'avait aucun droit à une escorte, et qu'en voyageant seul il n'eût pas fait vingt verstes sans être assassiné, il attendait ce que l'on appelle *l'occasion*.

L'occasion est la réunion d'un assez grand nombre de personnes se dirigeant vers le même point pour qu'un chef de corps prenne sur lui de donner à la caravane une escorte suffisante pour la protéger; cette escorte se compose ordinairement d'une cinquantaine de fantassins et de vingt ou vingt-cinq cavaliers. Comme, parmi les voyageurs, il y a presque toujours un certain nombre de piétons, l'occasion marche au pas ordinaire et fait ses grandes étapes de cinq ou six lieues.

C'était quinze jours, à peu près, que notre jeune officier devait mettre pour aller de Schoukovaïa à Bakou.

Il était désespéré, étant un peu en retard déjà pour sa rentrée au corps.

Notre arrivée fut donc pour lui une véritable aubaine. Il profiterait de notre escorte, et, comme il avait un kibik, il le ferait marcher entre notre tarantasse et notre télègue.

Quant à l'autre officier, il nous fit d'autant plus fête, qu'il avait largement dégusté le vin de Kislar, et que le vin de Kislar est, dit-on, un des vins qui développent au plus haut degré les sentiments philanthropiques.

Si l'on pouvait faire boire du vin de Kislar au monde entier, tous les hommes seraient bientôt frères.

Le Caucase produit sur les officiers russes ce que l'Atlas produit sur nos officiers d'Afrique : l'isolement amène l'oisiveté; l'oisiveté, l'ennui; l'ennui, l'ivresse.

Que voulez-vous que fasse un malheureux officier, sans société, sans femme, sans livres, dans un poste avec cinq hommes?

Il boit.

Seulement, ceux qui ont de l'imagination accompagnent cette action, toujours la même, qui consiste à faire passer le vin ou le vodka de la bouteille dans le verre et du verre dans le gosier, de détails plus ou moins pittoresques.

Nous avons, dans notre voyage, fait connaissance avec un capitaine et un chirurgien-major, qui nous ont donné, sous ce rapport, le programme le plus étendu de ces sortes de fantaisies.

Chaque officier a un soldat attaché à sa personne; ce soldat s'appelle *demchik*. Notre capitaine, après son service du matin, rentrait, se couchait sur son lit de camp, et, s'adressant à son demchik :

— Brisgallof, lui disait-il (Brisgallof était le nom du soldat), tu sais que nous allons partir.

Brisgallof, ferré sur son rôle, répondait :

— Oui, capitaine, je sais cela.

— Eh bien, alors, comme on ne part pas sans prendre quelque chose, mangeons un croûton, mon ami; buvons un coup, et tu iras chercher les chevaux pour les atteler à la télègue.

— C'est bien, capitaine, répondait Brisgallof.

Et Brisgallof apportait un morceau de pain et de fromage, et une bouteille de vodka; le capitaine, trop bon prince pour absorber à lui seul les biens du bon Dieu, faisait manger un croûton et boire un verre de vodka à Brisgallof, et en faisait autant de son côté; seulement, lui, buvait plutôt deux verres qu'un, et, les deux verres vidés :

— La ! disait-il, je crois qu'il est temps d'aller chercher les chevaux... Une longue route à faire, mon ami; ne l'oublions pas.

— Si longue qu'elle soit, la route me sera agréable si je la fais avec vous, capitaine, répondait l'aimable demchik.

— Nous la ferons ensemble, mon ami, nous la ferons ensemble. Les hommes ne sont-ils pas frères? Laisse-moi le vodka et les verres, afin que je ne m'ennuie pas trop en t'attendant, et va chercher les chevaux... Va, Brisgallof, va !

Brisgallof sortait, laissant à son capitaine le temps de boire un ou deux verres de vodka; puis il rentrait, tenant à la main une sonnette, comme on en attache aux *dougas* (1).

— Voilà les chevaux, capitaine, disait-il.

— C'est bien; fais atteler et presse les hiemchiks.

— Pour ne pas vous ennuyer pendant qu'ils attelleront, buvez un coup, capitaine.

— Tu as raison, Brisgallof; seulement, je n'aime pas à boire seul, c'est bon pour les ivrognes. Prends un

(1) Nom du cercle de bois que porte au-dessus du garrot le cheval du milieu d'une troïka.

vérre et bois, mon garçon. Attelez, vous autres, attelez.

Les deux verres vidés :

— Nous sommes prêts, capitaine, disait Brisgallof.

— Eh bien, alors, partons!

Et le capitaine se couchait, et Brisgallof s'asseyait au pied de son lit, secouant la sonnette qui imitait le bruit de la troïka en marche.

Le capitaine s'assoupissait.

Au bout d'une demi-heure :

— Capitaine, disait Brisgallof, nous sommes à la station.

— Hum!... tu dis?... faisait le capitaine en se réveillant.

— Je dis que nous sommes arrivés à la station, capitaine.

— Alors, il faut boire un coup, Brisgallof.

— Buvons un coup, capitaine.

Et les deux compagnons de voyage trinquaient fraternellement et vidaient chacun son verre de vodka.

— Partons, partons, disait le capitaine, je suis pressé.

— Partons, répétait Brisgallof.

On arrivait à une seconde station, où l'on buvait un coup comme à la première. A la quatrième station, la bouteille était vide.

Brisgallof en allait chercher une autre.

A la dixième station, capitaine et demchik roulaient à côté l'un de l'autre, ivres-morts.

Le voyage était fini pour ce jour-là.

Le chirurgien-major procédait d'une autre façon.

Il habitait une maison à l'orientale, avec des niches creusées dans la muraille. Il sortait à sept heures du

matin pour faire sa visite à l'hôpital; selon qu'il avait plus ou moins de malades, sa visite durait plus ou moins longtemps, puis il rentrait.

En son absence, son demchik avait coutume de mettre deux verres de punch dans chaque niche.

Aussitôt rentré, le docteur commençait sa tournée intérieure.

— Hum! faisait-il en s'arrêtant devant la première niche, quelle bise il fait ce matin!

— Une bise de tous les diables! répondait-il.

— Cela ne vaut rien pour la santé, de sortir à jeun par un pareil vent.

— Vous avez raison; prendriez-vous quelque chose?

— Je prendrais volontiers un verre de punch.

— Ma foi, moi aussi. — Kaschenko! deux verres de punch, mon ami.

— Voilà, monsieur.

Et le docteur, qui faisait les demandes et les réponses en se contentant de changer les intonations de sa voix, prenait un verre de punch de chaque main, se souhaitait toute sorte de prospérités, et buvait les deux verres de punch.

A la seconde niche, la formule changeait, mais le dénoûment était toujours le même.

A la dernière niche, il avait bu vingt verres de punch; par bonheur, cette dernière niche aboutissait à son lit.

Le docteur se couchait enchanté de lui; il avait visité toute sa clientèle.

Nous avons fait, à Temirkhan-Choura, connaissance avec un chef de bataillon qui, dans la campagne de 1856, avait eu particulièrement affaire aux Turcs, et qui leur

avait gardé une énorme rancune pour une balle qu'ils lui avaient logée dans les côtes et un coup de sabre dont ils lui avaient balafré le visage.

C'était un excellent homme, brave jusqu'à la témérité, mais sauvage et solitaire, ne frayant avec aucun de ses camarades.

Il avait trouvé moyen de se loger dans une petite maison séparée des autres et presque hors de la ville.

Il vivait là, dans la compagnie d'un chien et d'un chat.

Le chien s'appelait Ruski et le chat Turki.

Le chien était un méchant roquet blanc et noir, courant sur trois pattes, tenant la quatrième en l'air, avec une oreille couchée et l'autre en paratonnerre.

Le chat était un simple chat gris, pur chat de gouttière.

Jusqu'au moment du dîner, Turki et Ruski étaient les meilleurs amis du monde; l'un mangeait à la droite, l'autre à la gauche du chef de bataillon.

Mais, après le dîner, le chef de bataillon allumait sa pipe, prenait Turki et Ruski chacun par la peau du cou, et allait s'asseoir sur une chaise que son demchik lui avait préparée à la porte.

Là, il disait au chat :

— Tu sais que tu es Turc.

Au chien :

— Tu sais que tu es Russe.

Et à tous deux :

— Vous savez que vous êtes ennemis, et qu'il s'agit de se donner un coup de peigne.

Prévenus ainsi, Ruski et Turki étaient frottés museau à museau; si bien que, tout bons amis qu'ils

étaient, ils finissaient par se fâcher l'un contre l'autre.

Alors commençait le *coup de peigne* dont leur avait parlé le chef de bataillon; le combat durait jusqu'à ce que l'un des deux y renonçât. C'était presque toujours Ruski, c'est-à-dire le roquet, qui recevait la danse.

Lorsque nous eûmes l'honneur de faire connaissance avec notre chef de bataillon et avec son chat et son chien, Turki avait le nez mangé et Ruski était borgne.

Je me figure avec tristesse ce que sera la vie de ce brave officier, s'il a le malheur, qui ne peut manquer de lui arriver, de perdre un jour Ruski ou Turki.

Il se brûlera la cervelle, à moins qu'il ne se mette à faire des visites comme le docteur ou à voyager comme le capitaine.

Quant aux simples Cosaques, leurs animaux de prédilection sont le coq et le bouc.

Chaque escadron de cavalerie a son bouc; chaque poste de Cosaques a son coq.

Le bouc a une double utilité : son odeur chasse de l'écurie tous les animaux nuisibles : scorpions, phalanges, mille-pieds.

Voilà pour la chose positive et matérielle.

Maintenant, voici pour la poésie : il éloigne tous ces lutins qui, la nuit, entrent dans les écuries, mêlent les crins des chevaux, leur arrachent les poils de la queue, grimpent sur leur dos et les font courir, en rêve et sans qu'ils bougent de place, depuis minuit jusqu'au jour.

Le bouc est le maître de l'escadron; le drôle connaît son importance : si un cheval veut boire ou manger avant lui, il tombe sur l'impertinent à coup de cornes,

et le cheval, qui sait être dans son tort, n'essaye pas même de se défendre.

Quant au coq, il a, comme le bouc, sa mission matérielle et sa mission poétique.

La mission matérielle est de sonner l'heure ; le Cosaque du Don et même de la ligne a rarement une montre, plus rarement encore une horloge.

La mission poétique est de parler du village absent.

Nous assistâmes à la joie de tout un poste de Cosaques, dont le coq avait cessé complétement de chanter, lorsque ce coq retrouva sa voix.

Ils s'assemblèrent en conseil et s'interrogèrent sur les causes qui avaient pu priver le pauvre chante-clair de sa gaieté.

Un d'eux, plus avisé que les autres, hasarda cette opinion :

— Peut-être ne chante-t-il plus de chagrin de n'avoir pas de poule !

Le lendemain, au point du jour, le poste était en quête ; les maraudeurs rapportèrent trois poules.

Les poules n'étaient pas posées à terre, que le coq avait retrouvé sa voix.

Ce qui prouve que les coqs et les ténors n'ont aucun rapport entre eux.

V

LES ABRECKS

Mon premier soin, en arrivant à Schoukovaïa, fut d'aller mettre mon nom chez le colonel commandant les postes.

Schoukovaïa est, pour la boue, la digne rivale de Kislar.

Puis je revins pour m'occuper du dîner.

Le plus fort était fait. Un de nos officiers, celui qui retournait à Derbend, avait un domestique arménien de première force sur le schislik. Il nous faisait non-seulement un schislik de mouton, mais encore un schislik de pluviers et de perdrix. Quant au vin, nous n'avions pas à nous en occuper : nous en apportions neuf bouteilles, et l'état de béatitude dans lequel était notre jeune lieutenant nous prouvait que le vin ne manquait point à Schoukovaïa.

Comme nous achevions de dîner, le colonel entra. Il venait me rendre ma visite.

Notre première question fut pour l'interroger sur la manière de continuer notre route. On se rappelle que, pendant cent cinquante verstes, la poste est interrompue, nul maître de poste ne s'étant soucié d'exposer ses chevaux à être enlevés chaque nuit par les Tchetchens.

Le colonel nous assura que, pour dix-huit ou vingt roubles, nous ferions affaire avec les hiemchiks du pays, et il promit de nous envoyer, le même soir, des loueurs de chevaux avec lesquels nous nous arrangerions.

Notre officier de Derbend nous confirma dans la même espérance. Il avait déjà entamé des pourparlers pour les trois chevaux de son kibik, et avait arrêté prix à douze roubles.

Effectivement, un quart d'heure après la sortie du colonel, apparurent deux hiemchiks, avec lesquels nous fîmes prix à dix-huit roubles (soixante et douze francs).

C'était fort raisonnable pour trente lieues, d'autant plus que, grâce à notre escorte, avec laquelle nos hiemchiks pouvaient revenir, leurs chevaux ne couraient aucun risque.

Pleins de confiance dans la parole de nos deux Schoukovaïotes, nous nous étendîmes sur nos bancs, et nous nous endormîmes comme si nous étions couchés sur les matelas les plus moelleux du monde.

En nous réveillant, nous fîmes dire à nos hommes d'envoyer les chevaux.

Mais, au lieu des chevaux, ce furent les hiemchiks qui vinrent eux-mêmes.

Ils s'étaient ravisés, les honnêtes gens. Ce n'était plus dix-huit roubles qu'ils voulaient, c'est-à-dire soixante et douze francs; c'était vingt-cinq roubles, c'est-à-dire cent francs.

Ils appuyaient cette prétention sur ce qu'il avait gelé pendant la nuit.

Rien ne me révolte comme le vol maladroit. Celui-là

l'était dans toute la force du terme. Sans savoir comment nous partirions, je commençai par mettre mes gaillards à la porte, en accompagnant cette action d'un juron russe que j'avais appris pour les grandes occasions, et qu'à force de travail, j'étais parvenu, j'ose le dire, à prononcer avec une certaine pureté.

— Eh bien, maintenant, qu'allons nous faire ? me dit Moynet quand ils furent partis.

— Nous allons voir une chose charmante que nous n'aurions pas vue, si nous n'avions pas eu affaire à deux coquins.

— Qu'allons-nous voir ?

— Vous rappelez-vous, cher ami, *la Permission de dix heures* de notre ami Giraud ?

— Parfaitement.

— Eh bien, il y a au Caucase un charmant village cosaque qui a une telle réputation pour la constance des hommes, la complaisance des parents et la beauté des femmes, qu'il n'y a pas un jeune officier au Caucase qui n'ait demandé, au moins une fois dans sa vie, à son colonel une permission de soixante heures pour le visiter.

— N'est-ce pas le village dont nous a parlé Dandré et qu'il nous a recommandé de voir en passant ?

— Justement... Eh bien, nous allions passer sans le voir.

— Comment l'appelait-il donc ?

— Tchervelone.

— Et à combien est-ce d'ici ?

— Porte à porte.

— Mais enfin ?

— A trente-cinq verstes.

— Eh ! eh ! près de neuf lieues ?

— Neuf lieues pour aller, neuf lieues pour revenir, dix-huit lieues.

— Et comment ferons-nous le chemin ?

— A cheval donc !

— Bon ! puisque nous n'avons pas de chevaux.

— Des chevaux d'attelage, non ; mais des chevaux de selle tant que nous voudrons. Kalino, exposez à notre officier remonteur le désir que nous avons d'aller à cheval à Tchervelone, et vous verrez qu'il va mettre toute sa remonte à notre disposition.

Kalino exposa la demande à notre lieutenant.

— *Mogeno*, n'est-ce pas ? lui demandai-je quand la demande fut faite.

— *Mogeno* (1), répondit Kalino ; mais il y met une condition.

— Laquelle ?

— C'est qu'il sera des nôtres.

— J'allais le lui offrir.

— Mais des chevaux pour demain ? fit Moynet, l'homme prévoyant de la société.

— D'ici à demain, nos hommes réfléchiront.

— Demain, ils nous demanderont trente roubles.

— C'est probable.

— Eh bien ?

(1) *Mogeno*, en russe, est à la fois une demande et une réponse, selon l'intonation que l'on donne au mot ; comme demande, il signifie : « Peut-on ? » comme réponse : « On peut. »

— Eh bien, alors, que voulez-vous ! nous aurons des chevaux pour rien.

— Ce sera bien joué !

— Vous pouvez d'avance parier pour moi.

— Allons donc à Tchervelone.

— Prenez votre boîte d'aquarelle.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous aurez un portrait à faire.

— Lequel ?

— Celui de la belle Eudoxia Dogadiska.

— D'où la connaissez-vous ?

— De Paris, où j'ai fort entendu parler d'elle.

— Prenons la boîte d'aquarelle, alors.

— Ce qui n'empêchera pas que nous ne prenions chacun notre fusil à deux coups et onze Cosaques d'escorte. Kalino, mon ami, allez réclamer les onze Cosaques.

Au bout d'une demi-heure, les cinq chevaux étaient sellés, les onze Cosaques prêts.

— Maintenant, demandai-je à notre lieutenant, outre le colonel commandant le poste, il y a ici le colonel commandant le régiment, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Le colonel Chatinof.

— Où demeure-t-il ?

— A dix pas d'ici.

— Mon cher Kalino, soyez assez bon pour porter ma carte au colonel Chatinof, et pour dire à son hiemchik qu'à mon retour de Tchervelone, ce soir ou demain matin, si ce soir je reviens trop tard, j'aurai l'honneur de lui faire une visite.

Kalino revint.

— Avez-vous trouvé le colonel, cher ami ?

— Non, il était encore au lit ; il a conduit hier sa femme à un bal de noces, et ils sont rentrés à trois heures du matin ; mais son petit garçon, qui n'a pas été au bal était levé, lui, et, quand il a entendu votre nom, il a dit : « Je le connais, moi, M. Dumas : c'est lui qui a fait *Monte-Cristo.* »

— Charmant enfant ! il a dit là douze paroles qui nous vaudront six chevaux demain ; entendez-vous, Moynet ?

— Dieu le veuille ! fit Moynet.

— Dieu le voudra, soyez tranquille ; vous connaissez ma devise : ***Deus dedit, Deus dabit.*** A cheval !

Nous montâmes à cheval. Je dois dire que je me trouvai fort mal à mon aise sur une selle cosaque, qui est de huit pouces plus haute que le dos du cheval. Il est vrai qu'en échange, les étriers étaient de six pouces trop courts.

En une heure et demie, nous arrivâmes à la forteresse de Schedrinskaïa ; nous y fîmes halte, pour faire souffler les chevaux et changer d'escorte.

Puis nous reprîmes notre route, en suivant le bord du Terek, que nous retrouvions encore une fois.

Nous avions une douzaine d'hommes en tout ; comme je crois l'avoir dit, deux marchaient en avant, deux en arrière, huit m'entouraient.

Une espèce de taillis de trois pieds de hauteur, au milieu duquel, de place en place, s'élevait un massif d'arbres d'une autre essence, s'étendait aux deux côtés du chemin : à ma droite, à perte de vue ; à ma gauche, jusqu'au Terek.

Mon cheval, en appuyant capricieusement à gauche, fit lever, à quinze pas du chemin, une compagnie de perdrix.

Instinctivement, j'arrachai mon fusil de mon épaule et mis en joue ; mais je me rappelai que je l'avais chargé à balle, et qu'il était inutile de tirer.

Les perdrix allèrent se poser à une cinquantaine de pas au milieu des derjiderevo.

La tentation était trop forte : je substituai à mes cartouches à balle deux cartouches de plomb n° 9 et mis pied à terre.

— Attendez-moi, me dit Moynet en descendant de cheval à son tour.

— Êtes-vous donc chargé à plomb ?

— Oui.

— Alors, marchons à cinquante pas l'un de l'autre ; nous prendrons la volée entre nous deux.

— Dites donc ! fit Kalino.

— Quoi ? demandai-je en me retournant.

— Le chef de notre escorte dit que c'est imprudent, ce que vous faites.

— Bon ! les perdreaux sont à cinquante pas à peine ; n'étant pas farouches, ils ne gagneront pas au pied. D'ailleurs, que cinq ou six Cosaques nous suivent.

Quatre Cosaques se détachèrent, tandis que l'on faisait signe à l'avant-garde de s'arrêter et à l'arrière-garde de presser le pas pour nous rejoindre.

Nous marchâmes dans la direction des perdrix, et en même temps dans la direction du Terek.

Les perdrix partirent à vingt pas de moi.

J'en blessai une de mon premier coup ; mais, voyant

qu'elle n'avait que la cuisse cassée, je doublai sur elle et la tuai.

Elle tomba.

— Avez-vous vu où elle est tombée ? criai-je à Moynet. J'ai tiré en plein soleil; je sais qu'elle est tombée, voilà tout.

— Attendez, j'y vais, me dit Moynet.

Il n'avait pas achevé, qu'à cent pas devant nous un coup de fusil partit, et, en même temps que je vis la fumée, j'entendis la balle qui passait à trois pas de moi, faisant son chemin tout en brisant les cimes des buissons où nous étions noyés jusqu'à la ceinture.

Nous étrennions enfin !

Les Cosaques qui nous accompagnaient firent cinq ou six pas en avant pour nous couvrir.

Un seul resta à sa place, ou plutôt accompagna dans sa chute son cheval qui se couchait.

La balle que j'avais entendue siffler avait atteint la pauvre bête au haut du fémur et lui avait brisé une jambe de devant.

Pendant ce temps, tout en regagnant le chemin, j'avais glissé deux balles dans mon fusil rechargé.

Un Cosaque tenait mon cheval en bride : je remontai dessus et me dressai sur les étriers afin de voir plus loin.

Ce qui m'étonnait, avec ce que je savais déjà des mœurs des Tchetchens, c'était la lenteur de l'agression : d'habitude, une charge à fond suit le coup de feu.

En ce moment, nous vîmes filer sept ou huit hommes du côté du Terek.

— Hourra ! s'écrièrent nos Cosaques en s'élançant à leur poursuite.

Mais, tandis que ces sept ou huit hommes fuyaient, un homme, un seul, au lieu de fuir, sortait du buisson d'où il avait tiré le coup de feu, et, brandissant son fusil au-dessus de sa tête, criait :

— *Abreck ! abreck !*

— *Abreck !* répétèrent les Cosaques.

Et ils s'arrêtèrent.

— Que signifie *abreck ?* demandai-je à Kalino.

— Cela signifie : un homme qui a fait serment de chercher tous les dangers et de ne fuir devant aucun.

— Et que veut celui-ci ? Il ne prétend pas nous attaquer tous les quinze à lui seul ?

— Non ; mais il propose le combat singulier, probablement.

Et, en effet, le Tchetchen avait ajouté quelques mots à ces deux cris : *Abreck ! abreck !*

— Entendez-vous ? me dit Kalino.

— J'entends, mais je ne comprends pas.

— Il défie un de nos Cosaques au combat corps à corps.

— Dites-leur qu'il y a vingt roubles pour celui qui acceptera.

Kalino fit part de mon offre à nos hommes.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel ils se regardèrent entre eux comme pour choisir le plus brave.

Pendant ce temps, à deux cents pas de nous, le Tchetchen faisait faire toute sorte d'évolutions à son cheval, en continuant de crier : *Abreck ! abreck !*

— Sacrebleu ! passez-moi donc ma carabine, Kalino, criai-je à mon tour ; je meurs d'envie de descendre ce gaillard-là.

— N'en faites rien ! vous nous priveriez d'un spectacle curieux. Nos Cosaques se consultent pour savoir qui ils lui enverront. Ils l'ont reconnu, c'est un abreck très-renommé. Tenez, voilà un de nos hommes qui se présente.

En effet, le Cosaque dont le cheval avait eu la cuisse cassée, après s'être assuré qu'il ne pouvait remettre sa bête sur ses jambes, venait réclamer son droit, comme on demandait, à la Chambre, la parole pour un fait personnel.

Les Cosaques se fournissent leurs chevaux et leurs armes de leurs deniers ; seulement, quand un Cosaque a son cheval tué, son colonel, au nom du gouvernement, lui paye vingt-deux roubles.

C'est huit ou dix roubles qu'il perd, un cheval passable coûtant rarement moins de trente roubles.

Vingt roubles que j'offrais à celui qui accepterait le combat donnaient donc à notre Cosaque démonté dix roubles de bénéfice net.

Sa demande de combattre l'homme qui avait blessé son cheval me parut tellement juste, que je l'appuyai.

Pendant ce temps, le montagnard continuait ses évolutions ; il tournait en cercle, rétrécissant le cercle à chaque fois, de sorte qu'à chaque fois il se rapprochait de nous.

Les yeux de nos Cosaques lancaient du feu : ils se regardaient comme défiés tous, et, cependant, pas un n'eût tiré un coup de fusil sur l'ennemi après le défi porté ; celui qui eût fait une pareille chose eût été déshonoré.

— Eh bien, dit le chef de l'escorte à notre Cosaque, va !

— Je n'ai pas de cheval, dit le Cosaque ; qui m'en prête un ?

Pas un Cosaque ne répondit. Aucun ne se souciait de faire tuer peut-être son cheval entre les jambes d'un autre, le gouvernement eût-il, en pareille circonstance, payé les vingt-deux roubles promis.

Je sautai à bas du mien, excellent cheval de remonte, et le donnai au Cosaque, qui s'élança en selle.

Un autre homme de notre escorte qui m'avait paru très-intelligent, et auquel trois ou quatre fois j'avais fait, par l'intermédiaire de Kalino, des questions pendant la route, s'approcha de moi et m'adressa quelques mots.

— Que dit-il ? demandai-je à Kalino.

— Il demande, s'il arrive malheur à son camarade, la permission de le remplacer.

— Il se presse un peu, ce me semble ; mais, en tout cas, dites-lui que c'est accordé.

Le Cosaque rentra dans les rangs et se mit à examiner ses armes, comme si son tour de s'en servir était déjà arrivé.

Cependant, son compagnon avait répondu par un cri au défi du montagnard et était parti à fond de train dans sa direction.

Tout en courant, le Cosaque fit feu.

L'abreck fit cabrer son cheval : le cheval reçut la balle dans les chairs de l'épaule. Presque en même temps, le montagnard fit feu à son tour, et enleva le papak de son adversaire.

Tous deux jetèrent le fusil sur leur épaule. Le Cosaque tira sa schaska, le montagnard son kandjar.

Le montagnard manœuvrait son cheval, tout blessé qu'était celui-ci, avec une adresse admirable, et, quoique le sang ruisselât sur son poitrail, l'animal ne paraissait pas le moins du monde affaibli, tant son maître le soutenait des genoux, de la bride et de la voix.

En même temps, un torrent d'injures ruisselait de ses lèvres et inondait son adversaire.

Les deux combattants se joignirent.

Je crus un instant que notre Cosaque avait transpercé son adversaire avec sa schaska. Je vis la lame briller derrière son dos.

Mais il avait seulement percé sa tcherkesse blanche.

A partir de ce moment, nous ne vîmes plus rien qu'un groupe de deux hommes luttant corps à corps. Au bout d'une minute, un des deux hommes glissa de son cheval; — c'est-à-dire le tronc d'un homme seulement : la tête était restée à la main de l'adversaire.

L'adversaire, c'était le montagnard. Il poussa avec une sauvage et effrayante énergie un cri de triomphe; secoua la tête dégouttante de sang et l'accrocha à l'arçon de sa selle.

Le cheval sans cavalier s'enfuit, et, par un instinct naturel, après avoir fait un détour, revint se joindre à nous.

Le cadavre décapité resta immobile.

Puis au cri de triomphe du montagnard succéda un second cri de défi.

Je me tournai vers le Cosaque qui avait demandé à combattre le second. Il fumait tranquillement sa pipe.

Il me fit un signe de la tête.

— J'y vais, dit-il.

Puis, à son tour, il poussa un cri en signe qu'il acceptait le combat.

Le montagnard, qui faisait de la fantasia, s'arrêta pour voir quel nouveau champion venait à lui.

— Allons, dis-je à mon Cosaque, j'augmente la prime de dix roubles.

Cette fois, il me répondit par un simple clignement des yeux. Il semblait faire provision de fumée, l'aspirant et ne la rendant pas.

Puis il partit au galop avant que l'abreck eût eu le temps de recharger son fusil, arrêta son cheval à quarante pas de lui, épaula et lâcha la détente.

Une légère fumée qui enveloppa son visage nous fit croire à tous que l'amorce seule avait brûlé.

Le croyant désarmé de son fusil, l'abreck fondit sur lui le pistolet à la main et tira son coup à dix pas.

Le Cosaque, par un mouvement imprimé à son cheval, évita la balle; puis, portant rapidement son fusil à son épaule, à notre grand étonnement à nous tous qui ne lui avions pas vu mettre une nouvelle amorce, il fit feu.

Un mouvement violent que fit le montagnard prouva qu'il était atteint.

Il lâcha la bride de son cheval et jeta, pour ne pas tomber, ses deux bras au cou de sa monture.

L'animal, ne se sentant plus dirigé, furieux lui-même de sa blessure, emporta le cavalier à travers les buissons dans la direction du Terek.

Le Cosaque se mit à sa poursuite.

Nous allions lancer nos chevaux dans la même direction que lui, lorsque nous vîmes peu à peu le corps du montagnard perdre son équilibre et rouler à terre.

Le cheval s'arrêta près du cavalier.

Le Cosaque, ignorant si ce n'était pas une ruse et si le montagnard ne simulait point la mort, fit un grand cercle avant de s'approcher de lui.

Il cherchait évidemment à voir le visage de son ennemi; mais son ennemi, par hasard ou à dessein, était tombé la face contre terre.

Le Cosaque se rapprocha de lui peu à peu : le montagnard ne bougeait pas. Notre Cosaque tenait à la main son pistolet, dont il ne s'était pas servi, prêt à faire feu.

A dix pas du Tchetchen, il s'arrêta, visa et lâcha le coup.

Le Tchetchen ne bougea pas. C'était une balle perdue inutilement. Le Cosaque avait tiré sur un cadavre.

Il sauta à bas de son cheval, s'avança, tirant son kandjar, s'inclina sur le mort, et, une seconde après, se releva, sa tête à la main.

Toute l'escorte cria : « Hourra ! » Il avait gagné les trente roubles et, par-dessus le marché, sauvé l'honneur du corps et vengé son camarade.

En un instant, le montagnard fut nu comme la main. Le Cosaque plia toute sa défroque sur son bras; puis, il saisit par la bride le cheval blessé, qui n'essaya point de fuir, lui mit son butin sur le dos, remonta sur son cheval, et revint à nous.

Il n'y eut qu'une question :

— Comment ton fusil, après avoir brûlé l'amorce, a-t-il pu partir ?

Le Cosaque se mit à rire.

— Mon fusil n'a pas brûlé l'amorce, dit-il.

— Bon ! nous avons vu la fumée ! crièrent ses camarades.

— Vous avez vu la fumée de ma pipe, que j'avais gardée dans ma bouche, dit le Cosaque, et non celle de mon fusil.

— Voilà les trente roubles, lui dis-je, quoiqu'il me semble que tu aies un peu triché.

VI

LE RENÉGAT

On laissa, selon l'habitude, le mort tout nu, à la merci des animaux carnassiers et des oiseaux de proie; mais on recueillit avec soin le cadavre du Cosaque, que l'on placa en travers sur le cheval du montagnard, à l'arçon duquel pendait déjà sa tête : un Cosaque prit le cheval par la bride et le ramena à la forteresse d'où il était parti il y avait une heure à peine.

Quant au cheval du Cosaque qui avait eu la cuisse cassée par la balle qui m'était destinée, il s'était relevé, et, sur trois jambes, il avait regagné notre troupe.

Comme il n'y avait pas moyen de le sauver, un Cosaque le conduisit près d'un fossé, et, d'un coup de kandjar, lui ouvrit la carotide. Le sang jaillit comme d'une fontaine.

L'animal se sentit sans doute frappé à mort, car il se cabra sur les pieds de derrière, tourna sur lui-même en faisant jaillir tout autour de lui un cercle de sang, tomba sur le genou de sa jambe intacte, puis lentement se coucha sur le flanc, soulevant encore sa tête pour nous regarder avec des regards d'une expression humaine.

Je détournai les yeux, et, m'approchant de notre chef d'escorte, je lui fis quelques observations sur la cruauté qu'il y avait, à mon avis, d'abandonner ainsi aux aigles et aux chacals le corps de ce brave abreck qui avait succombé bien plutôt à la ruse qu'à la force, et j'insistai pour qu'on l'enterrât.

Mais le chef me répondit que le soin de sa sépulture regardait ses compagnons, et que, s'ils voulaient rendre ce suprême devoir à ce pauvre cadavre où avait battu un si vaillant cœur, c'était à eux de le venir enlever pendant la nuit.

C'est probablement ce qu'ils avaient l'intention de faire, car on les voyait, de l'autre côté du Terek, réunis sur une petite éminence, et nous menaçant à la fois de gestes que nous pouvions voir et de paroles dont le bruit, sinon le sens, arrivait jusqu'à nous.

C'était une grande honte pour eux d'avoir laîssé leur compagnon seul, une plus grande honte encore d'avoir abandonné son cadavre; c'était à ne pas oser rentrer dans le village.

S'ils avaient eu au moins un cadavre ennemi à présenter en place de celui qui leur manquait!

La coutume des montagnards, en effet, est celle-ci : lorsqu'ils vont en expédition et qu'ils ont un ou plusieurs hommes tués, ils rapportent ces hommes jusqu'aux frontières du village; là, ils tirent des coups de fusil pour prévenir les femmes de leur retour; puis, quand ils les voient paraître à l'extrémité de l'aoul, ils déposent les corps à terre et s'en vont pour ne revenir que quand ils rapportent autant de têtes ennemies qu'ils ont perdu de compagnons.

Lorsque l'engagement a eu lieu à cinq ou six journées du village, ils coupent les corps par quartiers, les salent pour les sauver de la putréfaction et en rapportent chacun un morceau.

Les trois tribus montagnardes chrétiennes qui sont au service de la Russie, Pchaves, Touschines et Chevsours, pratiquent les mêmes habitudes.

C'est surtout pour leur *pristaf* qu'ils ont ces sortes d'attentions, de ne laisser, sous aucun prétexte, son corps entre les mains de l'ennemi.

Cela les entraîne quelquefois à des propositions qui ne manquent pas d'originalité.

Les Touschines avaient pour pristaf un prince Tchélokaëf.

Ce prince mourut.

On leur envoya un autre pristaf; mais celui-là n'avait pas l'honneur de s'appeler Tchélokaëf, et c'était un Tchélokaëf qu'ils voulaient.

Leurs instances furent si pressantes, que le gouvernement se mit en quête, et découvrit à grand'peine un prince Tchélokaëf, dernier du nom.

Quoiqu'il fût souffrant et d'une santé faible, on le nomma pristaf, à la grande joie des Touschines, qui possédaient enfin l'homme de leur choix.

Une expédition fut résolue; les Touschines en faisaient partie; leur pristaf naturellement marchait à leur tête; mais, la fatigue de la marche influant sur sa santé déjà chancelante, il fut facile de s'apercevoir que ce grand courage seul, si naturel aux Géorgiens, qu'il semble n'être plus chez eux un mérite, le soutenait.

Les Touschines jugèrent que c'était un homme perdu,

et qu'évidemment, un peu plus tôt ou un peu plus tard, il ne pouvait manquer de succomber.

Ils se réunirent en conseil et délibérèrent.

Le résultat de la délibération fut qu'on enverrait une députation au pristaf.

La députation se présenta devant sa tente et fut admise à l'instant même.

Elle salua son chef avec tout le respect qui lui était dû, et l'orateur prit la parole.

— L'avis général, dit-il au prince Tchélokaëf, est que Dieu t'a marqué pour une mort prochaine, et que tu ne peux aller loin ainsi.

Le prince dressa l'oreille; l'orateur continua :

— Si tu meurs dans deux ou trois jours, c'est-à-dire quand nous serons engagés tout à fait dans les montagnes, tu seras un grand embarras pour nous, qui tiendrons, tu le comprends bien, à rapporter ton corps à ta famille; en cas de retraite précipitée même, nous ne pourrions pas répondre, comme nous serons obligés de te couper par quartiers, qu'il ne se perdra pas quelque morceau de ta respectable personne.

— Eh bien, après? demanda le prince Tchélokaëf en ouvrant des yeux de plus en plus grands.

— Eh bien, nous venons te proposer, pour que ton corps ne coure pas tous ces risques qui doivent te préoccuper, de te tuer tout de suite, et, comme nous ne sommes qu'à cinq ou six journées de ta maison, ton corps arrivera sain et sauf à ta famille.

Si caressante que fût la proposition, le prince refusa ; il y a plus, la proposition fit ce que n'avait pu faire la quinine : elle lui coupa subitement la fièvre.

A partir de ce moment, la santé du prince alla s'améliorant. Il fit bravement la campagne, sans attraper une égratignure, et se chargea de rapporter lui-même à sa famille un corps parfaitement intact.

Seulement, la proposition de ses hommes l'avait tellement touché, qu'il ne pouvait la raconter sans attendrissement.

Maintenant, comment, étant en nombre inférieur, les Tchetchens nous avaient-ils attaqués ? S'ils eussent été seuls, ils se fussent bien certainement tenus cois et couverts.

C'était l'abreck qui se trouvait avec eux, et qui, en vertu du serment qu'il avait fait, se fût regardé comme déshonoré s'il eût laissé passer le danger si près de lui sans le provoquer.

Les abrecks, nous l'avons dit, font serment, non-seulement de ne reculer devant aucun danger, mais encore d'aller au-devant du danger.

Voilà pourquoi, quand ses compagnons évitaient une lutte trop dangereuse, lui, provoquait témérairement cette lutte.

Je ne pus me décider à m'éloigner sans aller voir de près le cadavre.

Il était couché la poitrine contre terre. La balle l'avait frappé au-dessous de l'omoplate gauche et était sortie au-dessous du teton droit. A la manière dont il était atteint, on eût pu croire qu'il avait été atteint en fuyant. Cela me faisait une certaine peine ; j'eusse voulu que ce brave abreck ne fût point calomnié après sa mort.

Quant à la balle du pistolet, elle lui avait cassé le bras.

Le Cosaque fit alors la revue de son butin.

Le montagnard avait un assez beau fusil, une schaska à poignée de cuivre prise certainement à un Cosaque, un mauvais pistolet et un assez bon poignard. Quant à l'argent, sans doute un des vœux de l'abreck était-il le vœu de pauvreté : il n'avait pas un kopek sur lui.

Il portait, en outre, en signe d'honneur, une plaque d'argent ronde, de la largeur d'un écu de six francs, donnée par Schamyl. Elle était niellée de noir et portait pour inscription : ***Schamyl, effendy.***

Les deux mots étaient séparés par un sabre et une hache.

J'achetai au Cosaque ces différents objets pour trente roubles. Par malheur, j'ai perdu dans les boues de la Mingrélie le fusil et le pistolet; mais il me reste le kandjar et la décoration.

J'ai déjà dit que les Cosaques de la ligne étaient d'admirables soldats. Ce sont eux qui, avec les Tatars soumis, font la police de tous les chemins du Caucase.

Ils se divisent en neuf brigades complétant les dix-huit régiments déjà formés.

Au moment de mon passage, deux autres étaient en formation.

Ces brigades sont ainsi divisées :

Sur le Kouban et la Macta, c'est-à-dire sur le flanc droit, six brigades;

Sur le Terek et la Songia, c'est-à-dire sur le flanc gauche, trois brigades.

Quand on veut faire un nouveau régiment, on commence par former six stanitzas.

Chaque stanitza fournit son contingent.

Quoique le contingent soit de cent quarante-trois

hommes, sans les officiers, de cent quarante-six avec les officiers, on appelle le contingent une *centaine*.

Ces stanitzas nouvelles se forment avec des Cosaques tirés des anciennes; on les déplace du Terek ou du Kouban qu'ils habitaient, et on les transporte à leur nouvelle destination, jusqu'à concurrence de cent cinquante familles.

On y adjoint cent familles des Cosaques du Don, et de cinquante à cent de l'intérieur de la Russie, et surtout de la Petite Russie.

Chaque Cosaque doit faire vingt-deux ans de service; mais il peut être remplacé, pendant deux ans sur quatre, par un de ses frères.

A vingt ans, le Cosaque commence son service, qu'il quitte à quarante-deux; à cet âge, il passe du service actif au service de la stanitza, c'est-à-dire qu'il devient garde national, ou à peu près.

A cinquante-cinq, il quitte tout à fait le service, et a droit à devenir garde de l'église ou juge de la stanitza.

Dans chaque stanitza, il y a un chef élu par la stanitza et deux juges.

Les élections appartiennent aux habitants.

Chaque Cosaque est propriétaire : le chef a mille arpents de terre; chaque officier, deux cents; chaque Cosaque, soixante.

Ainsi, les colonies sont agricoles et militaires en même temps.

Chaque Cosaque reçoit quarante-cinq roubles argent de solde annuelle; il se fournit de tout; nous avons dit que, pour un cheval tué ou blessé, le Cosaque recevait vingt-deux roubles.

En cas d'attaque, les cent quarante-trois hommes de la garnison sortent, et le reste de la stanitza soutient le siége, rangé contre les haies comme contre un rempart.

Dans ce cas et de crainte d'incendie, chaque femme doit avoir à portée de sa main un seau plein d'eau. En cinq minutes, chacun est à son poste, un coup de canon et le son des cloches donnent l'alarme.

D'après la façon dont nous avons parlé dans le chapitre précédent de Tchervelone et des pèlerinages que font les jeunes officiers à cette stanitza, on pourrait croire que les femmes de ce charmant aoul n'ont dans leur histoire que des pages dignes, comme eussent dit le poëte Parny ou le chevalier de Bertin, d'être tournées par la main des Amours.

Détrompez-vous; l'occasion s'en présentant, nos Cosaques sont de véritables amazones.

Un jour que toute la partie masculine de la stanitza était en expédition, les Tchetchens, sachant le village habité par les femmes seulement, firent une pointe sur Tchervelone.

Les femmes s'assemblèrent en conseil de guerre, et l'on résolut de défendre la stanitza jusqu'à la mort.

On réunit toutes les armes, on réunit toute la poudre, on réunit tout le plomb.

Le village renfermait, en farine et en animaux domestiques, tout ce qu'il fallait de vivres pour que l'on ne craignît point d'être pris par la famine.

Le siége dura cinq jours; une trentaine de montagnards restèrent, non pas au pied des remparts, mais au pied des haies.

Trois femmes furent blessées, deux tuées.

Les Tchetchens furent obligés de lever le siége et de rentrer dans leurs montagnes, ayant fait, comme disent les chasseurs, buisson creux.

Tchervelone est la plus ancienne stanitza de la ligne des Cosaques Grebenskoï, c'est-à-dire de la crête; ils proviennent d'une colonie russe dont l'origine n'est pas historiquement déterminée; une légende dit que, lorsque Yermak partit pour la conquête de la Sibérie, un de ses lieutenants se détacha avec quelques hommes et fonda le village d'Andref, du nom d'André qu'il portait. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quand Pierre Ier voulut établir la première ligne de stanitzas, le comte Apraxine, chargé par lui de cette mission, trouva dans le pays un certain nombre de compatriotes qu'il établit à Tchervelonaïa, nom dont, en le francisant, nous avons fait Tchervelone.

Il résulte de ces antécédents que la stanitza de Tchervelone conserve des actes et des drapeaux curieux.

Quant aux hommes, ce sont presque tous des roskolnickis fanatiques, qui ont gardé le type des anciens Russes.

Revenons aux femmes.

Les Tchervelonaises forment une spécialité qui tient à la fois de la race russe et de la race montagnarde. Leur beauté fait de la stanitza qu'elles habitent une espèce de Capoue caucasienne; elles ont le type du visage moscovite, mais la structure élégante des femmes des hautes terres, comme on dit en Ecosse. Quand les Cosaques leurs pères, leurs maris, leurs frères ou leurs amoureux partent pour une expédition, elles s'élancent debout sur un étrier que le cavalier laisse libre, et, prenant le cavalier par le cou ou par la taille, tenant à la main des bouteilles de vin du pays, dont elles leur versent à boire

tout en courant, elles font ainsi trois ou quatre verstes hors du village dans une fantasia échevelée.

L'expédition terminée, elles vont au-devant des expéditionnaires et rentrent de la même manière dans la stanitza.

Cette légèreté de mœurs des Tchervelonaises forme un étrange contraste avec la sévérité des mœurs russes et la rigidité des mœurs orientales; plusieurs d'entre elles ont inspiré à des officiers des passions qui ont fini par le mariage; d'autres ont fourni matière à des anecdotes qui ne manquent pas d'une certaine originalité.

Exemple :

Une femme de Tchervelone donna une fois à son mari, qui l'adorait, de si grands sujets de jalousie, que celui-ci, n'ayant pas le courage d'assister au bonheur de rivaux si nombreux qu'il n'en savait plus le chiffre, déserta de désespoir et s'enfuit dans les montagnes, où il prit du service contre les Russes.

Fait prisonnier dans un engagement, il fut reconnu, jugé, condamné et fusillé.

Nous avons été présenté à la veuve, qui nous a raconté elle-même sa lamentable histoire, avec des détails qui lui ôtaient quelque peu du dramatique dont elle eût pu l'entourer.

— Ce qu'il y a d'affreux, nous disait-elle, c'est qu'il n'a pas eu honte de me nommer dans la procédure. Pour le reste, ajouta-t-elle, il s'est conduit en *maladietz* (1). J'ai été voir le supplice; le pauvre cher homme m'aimait tant, qu'il avait désiré que je fusse là, et que

(1) Vaillant gaillard.

je ne crus pas devoir attrister ses derniers moments par mon refus. Il est très-bien mort; quant à cela, il n'y avait rien à dire. Il a demandé qu'on ne lui bandât point les yeux, et il a sollicité et obtenu la faveur de commander le feu; lorsqu'il donna lui-même l'ordre de tirer sur lui et qu'il tomba, je ne sais pourquoi cela me fit tant d'effet, que je tombai de mon côté. Seulement, moi, je me relevai; mais il paraît que j'étais restée quelque temps sans connaissance; car, lorsque je revins à moi, il était déjà enterré presque en entier; si bien, que l'on ne voyait plus que les pieds qui sortaient de terre. Ils étaient chaussés de bottes de maroquin rouge toutes neuves; j'étais si émue, que j'ai oublié de les lui ôter, de sorte qu'elles ont été perdues.

Ces bottes oubliées étaient pour la pauvre veuve plus qu'un regret, c'était un remords.

Au moment où nous arrivâmes à la stanitza, on eût pu croire qu'elle était déserte. Toute la population s'était portée vers la partie opposée à celle par laquelle nous entrions.

Il se passait, en effet, un événement de la plus haute gravité, lequel n'était pas sans analogie avec celui que nous venons de raconter; seulement, dans l'ordre chronologique, au lieu de précéder le récit que l'on va lire, le premier eût dû le suivre.

Cet événement n'était rien de moins qu'une exécution à mort.

Un Cosaque de Tchervelone, marié et ayant une femme et deux enfants, avait, deux ans auparavant, été fait prisonnier par les Tchetchens. Il avait dû la vie aux supplications d'une belle fille des montagnes qui s'était

intéressée à son sort. Libre sur parole et sur la caution du frère de la montagnarde, il était devenu amoureux de sa libératrice, qui, de son côté, l'avait complétement payé de retour. Un jour, à son grand regret, le Cosaque apprit qu'à la suite de négociations entamées entre les montagnards et les Russes, il allait, ainsi que ses compagnons, être échangé; cette nouvelle, qui combla de joie les autres prisonniers, le désola. Il n'en revint pas moins à la stanitza et rentra dans la maison conjugale. Mais, poursuivi par le souvenir de la belle maîtresse qu'il avait laissée dans les montagnes, il ne put se refaire à la vie de la plaine.

Un jour, il quitta Tchervelone, regagna la montagne, se fit musulman, épousa sa belle Tchetchène, et bientôt devint célèbre par la hardiesse de ses expéditions et la férocité de ses brigandages.

Un jour, il s'engagea, vis-à-vis de ses nouveaux compagnons, à leur livrer Tchervelone, la stanitza vierge qui, comme Péronne, n'avait jamais été prise.

En conséquence, il pénétra à travers les haies, après avoir fait la promesse à ses compagnons de leur livrer une des portes de la stanitza.

Une fois dans la stanitza, il eut la curiosité de savoir ce qui se passait chez lui; il s'achemina vers sa maison, sauta par-dessus un mur et se trouva dans sa cour.

Là, il se hissa jusqu'à la fenêtre de la chambre à coucher de sa femme, qu'il vit à genoux et priant Dieu.

Ce spectacle l'impressionna tellement, qu'il tomba à genoux lui-même et se mit à prier.

Sa prière faite, il se sentit pris d'un tel remords, qu'il rentra dans la maison.

Sa femme, qui demandait son retour à Dieu, jeta, en le voyant, un cri de joie et de reconnaissance et s'élança dans ses bras.

Lui, la prit contre son cœur, la serra tendrement sur sa poitrine et demanda à voir ses enfants.

Les enfants étaient dans une chambre à côté ; la mère les éveilla et les amena à leur père.

— Maintenant, dit celui-ci, laisse-moi avec eux et va chercher le *sotzky*.

Le sotzky est le chef de la centaine.

La femme obéit et revint avec le centurion, qui était un ami particulier de son mari.

L'étonnement du centurion fut grand : le Cosaque lui annonça que la stanitza devait être attaquée dans la nuit, et le prévint de se mettre en défense.

Après quoi, déclarant que Dieu lui avait inspiré le repentir de son crime, il se constitua prisonnier.

Le procès ne fut pas long, le prévenu avouait tout et demandait la mort.

Le conseil de guerre le condamna à être fusillé. Nous étions arrivés justement le jour de l'exécution. Voilà pourquoi la stanitza semblait déserte ; voilà pourquoi tous ses habitants étaient réunis à l'extrémité opposée à celle par laquelle nous entrions.

C'était là que devait avoir lieu le supplice.

Une sentinelle placée à la porte et qui enrageait de ne pouvoir quitter son poste, nous donna tous ces détails, en nous disant de nous presser si nous voulions arriver à temps.

L'exécution devait avoir lieu à midi, et il était midi un quart.

Cependant elle n'avait pas eu lieu, puisque l'on n'avait point encore entendu les coups de fusil.

Nous mîmes nos chevaux au trot et traversâmes la stanitza, défendue par les fortifications ordinaires de haies, de treillis et de palissades, mais rehaussée cependant d'une certaine élégance que je n'avais pas remarquée dans les autres villages cosaques, et que je crus remarquer dans celui-ci. Nous arrivâmes enfin au lieu de l'exécution : c'était dans une espèce de plaine extérieure attenante au cimetière qu'elle devait avoir lieu.

Le patient, homme de trente à quarante ans, était à genoux près d'une fosse tout ouverte et nouvellement creusée.

Il avait les mains libres, les yeux sans bandeau; de tout son costume militaire, il n'avait conservé que son pantalon.

La poitrine était nue, des épaules à la ceinture.

Un prêtre était près de lui et écoutait sa confession.

Au moment où nous arrivâmes, la confession s'achevait et le prêtre s'apprêtait à donner l'absolution au condamné.

Un peloton de neuf hommes se tenait prêt à quatre pas de là, les fusils chargés.

Nous nous rangeâmes en dehors du cercle; seulement, montés sur nos chevaux, nous dominions toute la scène, et, quoique plus éloignés que les autres, nous n'en perdions pas un détail.

L'absolution donnée, le chef de la stanitza s'approcha du condamné et lui dit :

— Gregor-Gregorovitch, tu as vécu comme un renégat et un brigand; meurs en chrétien et en homme cou-

rageux, et Dieu te pardonnera ton apostasie, et tes frères ta trahison.

Le Cosaque écouta l'allocution avec humilité; puis, relevant la tête :

— Mes frères, dit-il en saluant ses camarades, j'ai déjà demandé pardon à Dieu, et Dieu m'a pardonné; je vous demande pardon à vous, et à votre tour pardonnez-moi.

Et, de même qu'il s'était mis à genoux pour recevoir le pardon de Dieu, il se remit à genoux pour recevoir le pardon des hommes.

Alors commença une scène tout à la fois d'une grandeur et d'une simplicité suprêmes.

Tous ceux qui avaient eu à se plaindre du condamné s'approchèrent de lui à tour de rôle.

Un vieillard s'approcha le premier et lui dit :

— Gregor-Gregorovitch, tu as tué mon fils unique, le soutien de ma vieillesse; mais Dieu t'a pardonné, et je te pardonne. Meurs donc en paix !

Et il alla à lui et l'embrassa.

Une jeune femme vint après lui et dit :

— Tu as tué mon mari, Gregor-Gregorovitch; tu m'as faite veuve et tu as rendu mes enfants orphelins; mais, puisque Dieu t'a pardonné, je dois te pardonner aussi. Meurs donc en paix !

Et elle le salua et se retira.

Un Cosaque s'approcha et lui dit :

— Tu as tué mon frère, tu as tué mon cheval et tu as brûlé ma maison; mais Dieu t'a pardonné, et je te pardonne. Meurs donc en paix, Gregor-Gregorovitch !

Et ainsi firent, les uns après les autres, tous ceux qui avaient un crime ou une douleur à lui reprocher.

Puis sa femme et ses deux enfants s'approchèrent à leur tour et lui firent leurs adieux. L'un des enfants, âgé de deux ans à peine, jouait avec les cailloux mêlés à la terre de la fosse.

Enfin, le juge s'approcha et lui dit :

— Gregor-Gregorovitch, il est temps.

J'avoue que ce fut tout ce que je vis de la terrible scène. Je suis de ces chasseurs impitoyables pour le gibier, et qui ne peuvent pas voir couper le cou à un poulet.

Je fis tourner bride à mon cheval et rentrai dans la stanitza.

Dix minutes après, j'entendis une détonation : Gregor-Gregorovitch avait cessé d'exister, et la population rentrait silencieuse dans la stanitza.

Un groupe s'avançait plus lent et plus compacte que les autres : c'était le groupe qui accompagnait ceux que la justice des hommes venait de faire veuve et orphelins.

Quoique peu disposé à la gaieté, je n'en demandai pas moins la maison de la belle Eudoxia Dogadiska.

On me regarda comme un homme qui arrive de la Chine. Il y avait quatre ou cinq ans qu'elle était morte. Mais, de même qu'on lit sur certaine tombe du Père-Lachaise : « Sa veuve inconsolable continue son commerce, » de même on ajouta :

— Sa jeune sœur la remplace; et avantageusement.

— Et leur respectable père ? demandai-je.

— Il vit toujours, et la bénédiction du Seigneur est avec lui.

Et nous allâmes demander à Ivan-Ivahovitch Dogadisky, respectable père d'Eudoxia et de Gruscha, une

hospitalité qui nous fut accordée dans des conditions rappelant celle qu'Anténor reçut chez le philosophe grec Antiphon.

Notre retour eut lieu sans accident. Pendant la nuit, comme l'avait prévu notre chef d'escorte, le corps de l'abreck avait été enlevé.

VII

RUSSES ET MONTAGNARDS

Le lendemain, à notre retour de Tchervelone, avant de me présenter chez le colonel Chatinof, j'envoyai chercher nos hiemchiks.

Moynet était dans le vrai : ils dirent que, la gelée ayant augmenté, c'était maintenant trente roubles.

Je pris mon papak ; je bouclai mon poignard, ce compagnon obligé de toute sortie, et je me présentai chez le colonel Chatinof.

Il m'attendait depuis le moment où on lui avait remis ma carte. — Il s'était couché la veille à près de minuit, comptant toujours que j'allais venir, et s'était levé au jour.

Il parlait à peine français; mais, prévenue de mon arrivée, sa femme entra et nous servit d'interprète.

C'est une fois de plus constater, sous ce rapport, la supériorité de l'éducation des femmes sur celle des hommes, en Russie.

Le colonel se doutait bien que j'avais quelque de-

mande à lui faire et se mit de lui-même à ma disposition.

Je lui expliquai le besoin que j'avais de six chevaux, pour gagner Kasaflourte. Une fois à Kasaflourte, le prince Mirsky, auquel j'étais recommandé, se chargerait de mes moyens de locomotion jusqu'à Tchiriourth, où je retrouverais la poste.

J'avais deviné juste. Le colonel mit toute son écurie à ma disposition. Seulement, il prétendit que les chevaux ne seraient prêts à partir que lorsque j'aurais déjeuné avec lui.

J'acceptai, mais à la condition que l'invitation me serait renouvelée par ce charmant bambin de dix ans, qui connaissait M. Dumas et avait lu *Monte-Cristo*.

On ouvrit la porte qui conduisait à ses appartements. Il avait l'œil collé à la serrure; on n'eut qu'à le faire entrer.

Ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est qu'il ne parlait pas français et avait lu *Monte-Cristo* en russe.

En déjeunant, la conversation tomba sur les armes. Le colonel vit que j'étais grand amateur; il se leva et alla me chercher un pistolet tchetchen, monté en argent et qui, outre sa valeur matérielle, avait une valeur historique.

C'était le pistolet du naïb lesghien Meelkoum, rajah tué par le prince Chamisof sur la ligne lesghienne.

Pendant le déjeuner, le colonel avait envoyé les six chevaux prendre notre tarantasse et notre télègue, et commandé une escorte de quinze hommes, dont cinq Cosaques du Don et dix de la ligne.

Les voitures et l'escorte vinrent nous attendre à sa porte.

Je pris congé de lui, de sa femme et de l'enfant, avec une véritable reconnaissance. — L'hospitalité russe, au lieu de se démentir, semblait devenir plus large et plus prévenante, au fur et à mesure que je m'approchais du Caucase.

Le colonel s'informa si nous étions armés, si nos armes étaient en bon état, fit de sa bouche un petit discours à notre escorte, et nous partîmes, nos cinq Cosaques du Don faisant avant-garde, et nos dix Cosaques de la ligne galopant aux côtés de nos voitures.

Nos deux hiemchiks nous regardaient partir d'un air consterné. — Ils étaient revenus proposer de nous conduire pour dix-huit roubles et même pour seize; mais Kalino leur avait répété en excellent russe ce que je leur avais déjà dit en mauvais, et il se l'étaient, cette fois, tenu pour dit et bien dit.

Ils s'étaient alors rabattus sur notre jeune officier de Derbend, avec lequel ils avaient d'abord fait prix à douze roubles, puis qu'ils n'avaient plus voulu conduire que pour dix-huit; enfin, craignant qu'il ne leur échappât, comme nous, ils en étaient revenus à la somme primitive.

Il en résulta que notre jeune officier, après avoir fait prendre à sa kibitka la place intermédiaire qui lui était destinée entre la tarantasse et la télègue, — était monté avec Kalino sur la banquette de devant de notre tarantasse, et que notre escorte s'était augmentée, non-seulement d'un brave officier, mais aussi d'un bon compagnon.

Sans compter le cuisinier arménien qui faisait si bien le schislik.

A cinq cents pas des dernières maisons de Schoukovaïa, nous retrouvâmes notre éternel Terek, qui nous barrait la route pour la dernière fois, et qui traçait la limite des États russes entièrement soumis.

De l'autre côté, nous étions en pays ennemi.

Au delà du pont que nous avions devant les yeux, tout homme que nous rencontrerions sur la route pouvait avoir, sans remords, dans son fusil, une balle à notre disposition.

Aussi, au bas du pont, bâti par le comte Voronzof et qui se dresse par une pente extrêmement rapide, existe-t-il une barrière près de laquelle s'élève un corps de garde, et veille une sentinelle.

Aucun voyageur ne passe plus seul. Si c'est un personnage considérable, il doit avoir une escorte; s'il est du commun des martyrs, il doit attendre l'occasion.

Au delà du pont, enfin, *la ligne* est franchie.

La ligne est tracée par le Kouban et le Terek, c'est-à-dire par les deux grands fleuves qui descendent du versant septentrional du Caucase et qui, partis presque de la même base, bifurquent dès leur naissance et vont se jeter, le Terek dans la mer Caspienne, le Kouban dans la mer Noire.

Figurez-vous une immense accolade s'allongeant à la base d'une chaîne de montagnes, prenant sa source au pied du mont Kouban, et allant aboutir, à l'est à Kislar, à l'Ouest à Taman.

Sur cette double ligne, de quatre lieues en quatre lieues, des forteresses.

Au milieu, c'est-à-dire à la base de la double accolade formée par les deux fleuves, le passage du Darial.

Puis, au fur et à mesure que la conquête fait des progrès, des fortins se détachent pour ainsi dire des forteresses et marchent en avant, des postes se détachent des fortins et marchent en avant encore; enfin, des sentinelles se détachent des fortins et marquent alors cette limite douteuse de la puissance russe, limite qu'à chaque instant quelque excursion montagnarde recouvre comme une sanglante marée.

Aussi, depuis Schoumaka, où les Lesghiens enlevèrent trois cents négociants en 1812, jusqu'à Kislar, où Kasi-Moullah coupa sept mille têtes en 1831, il n'existe pas une sagène de cette immense ceinture qui n'ait sa tache de sang.

Si ce sont des Tatars qui sont tombés là où vous passez vous-même et où vous risquez de tomber à votre tour, des pierres se dressent, plates, allongées, surmontées d'un turban et surchargées de caractères arabes qui sont à la fois la louange du mort et l'appel de vengeance fait à la famille.

Si ce sont des chrétiens, c'est la croix, symbole, au contraire, de pardon et d'oubli.

Mais croix chrétiennes et pierres tatares sont si fréquentes sur la route, que, de Kislar à Derbend, on croirait marcher dans un vaste cimetière.

Il y a des endroits où elles manquent, comme par exemple de Kasafiourte à Tchiriourth. C'est que le danger était tel, que nul n'a osé aller creuser une fosse aux morts et dresser, soit une pierre, soit une croix sur leur tombe.

Là, les corps ont été abandonnés aux chacals, aux aigles et aux vautours; là, les os humains blanchissent,

au milieu des squelettes des chevaux et des chameaux, et, comme la tête, ce signe caractéristique de la race animale pensante, a été emportée par le meurtrier, ce n'est qu'après un examen qu'il est toujours dangereux de prolonger, que l'on reconnaît à quels débris on a affaire.

Non que les montagnards ne fassent pas de prisonniers ; au contraire, c'est là leur grande spéculation, leur principal commerce : les schaskas kabardiennes, les bourkas tcherkesses, les kandjars tchetchens et les draps lesghiens ne sont que des industries tout à fait secondaires.

On garde les prisonniers jusqu'à ce que leurs familles aient payé rançon. S'ils se lassent, s'ils essayent de se sauver, alors les montagnards ont un moyen à peu près sûr pour empêcher que la tentative ne se renouvelle.

Ils fendent la plante des pieds du prisonnier avec un rasoir, et dans chaque blessure introduisent du crin haché.

Lorsque la famille du prisonnier refuse de payer rançon ou n'est pas assez riche pour satisfaire aux exigences des montagnards, les prisonniers sont envoyés au marché de Trébisonde et vendus comme esclaves.

Aussi, de part et d'autre, des actions d'un héroïsme merveilleux ressortent-elles de cette guerre à mort.

Dans toutes les stations de poste, on trouve une gravure représentant un fait d'armes devenu aussi populaire en Russie que notre défense de Mazagran l'est en France.

Cette gravure représente un colonel se défendant, avec une centaine d'hommes, derrière un rempart de chevaux tués, contre quinze cents montagnards.

Le général Schouslof, alors lieutenant-colonel, se trouvait au village de Tchervelone.

Le 24 mai 1846, il fut averti qu'un corps de quinze cents Tchetchens était descendu des montagnes et s'était emparé d'Acboulakiourth, mot à mot : *village aux lames de fer*.

Le général commandant le flanc gauche — le général Freytay — était à Grosnaïa, construction du général Yermolof.

D'habitude, lorsque les montagnards opèrent en nombre trop considérable pour que les petits postes cosaques s'opposent aux opérations, on avise le général et l'on attend ses ordres.

L'ordre arriva de Grosnaïa au lieutenant-colonel Schouslof, de se porter à la rencontre des Tchetchens, avec promesse d'être soutenu par deux bataillons d'infanterie et deux pièces de canon.

Lorsque cet ordre arriva, déjà soixante et dix chevaux étaient réunis et les Cosaques prêts.

Le lieutenant-colonel partit avec ses soixante et dix Cosaques. Mais, après trente et une verstes de course enragée, en arrivant au bac d'Amir-Adjourk, les trente mieux montés restaient seuls; les autres n'avaient pu suivre.

Là, on trouva sept Cosaques du Don et quarante de la ligne.

Ces quarante-sept hommes joignirent les trente arrivants et passèrent le bac avec eux.

L'ennemi avait déjà quitté le village d'Acboulakiourth, emmenant les prisonniers. Il avait passé à une verste du bac, et cinq pièces de gros calibre avaient fait feu sur lui par dessus le Terek.

Le lieutenant-colonel passa le bac, avec quatre-vingt-quatorze hommes, dont sept officiers, parmi lesquels son aide-de-camp Fidiouskine et le major Kampkof, son frère d'armes.

Ce qui avait surtout déterminé le lieutenant-colonel à opérer son passage, c'est qu'il avait entendu des coups de canon tirés de Kourinsky, et qu'il avait pensé que les coups de canon étaient tirés par les deux bataillons d'infanterie et les deux pièces d'artillerie annoncées.

Le lieutenant-colonel Schouslof, quoique la canonnade eût cessé, s'était donc mis à la poursuite de quinze cents Tchetchens avec ses quatre-vingt-quatorze Cosaques.

Cependant, comme on n'entendait plus le canon, qu'on ne distinguait plus la fumée, il envoya vingt-cinq hommes sur un mamelon dominant la plaine, pour tâcher de découvrir ce qui se passait à l'horizon.

Les Tchetchens, en voyant les vingt-cinq éclaireurs dominer la petite éminence, envoient quatre-vingts hommes qui les culbutent et les ramènent, avec l'officier qui les commandait, au corps principal.

Ce fut alors que les Tchetchens qui poursuivaient les vingt-cinq Cosaques virent à quel petit nombre d'ennemis ils avaient affaire, et rapportèrent cette nouvelle à leurs compagnons.

On résolut d'avaler cette bouchée d'hommes, et le commandant des Tchetchens ordonna de faire volte-face, et de débarrasser la plaine de ces imprudents ou de ces curieux.

Le lieutenant-colonel Schouslof vit venir à lui tout ce gros d'ennemis.

Il rassembla à l'instant même son petit conseil de

guerre. Pas un instant, il ne fut question de fuir. — Mais quatre-vingt-quatorze hommes, attendant l'attaque de quinze cents, pouvaient bien se demander de quelle façon ils devaient mourir.

Le résultat du conseil, tenu par l'aide de camp et le major, fut qu'on ferait faire aux chevaux un grand cercle, que les hommes se placeraient derrière les animaux et appuieraient, pour assurer la direction de leur feu; les fusils sur la selle.

La manœuvre fut exécutée; puis, à haute voix, le général cria à ses hommes :

— Ne tirez qu'à cinquante pas.

Les Tchetchens arrivaient comme une trombe. Lorsqu'ils furent à cinquante pas à peu près, le lieutenant-colonel cria :

— Feu !

L'ordre fut exécuté. La petite troupe se trouva enveloppée d'un nuage de fumée qui s'enleva lentement.

On ne pourrait juger de l'effet que lorsqu'on y verrait clair.

Dès qu'on put percer le mur de vapeur, on se vit complétement entouré, excepté par un côté. C'est l'habitude des Tchetchens, de laisser toujours une issue à la fuite de l'ennemi pour ne pas le désespérer; d'ailleurs, avec leurs excellents chevaux, ils sont bien sûrs de rejoindre les fuyards, et, les prenant à la débandade, d'en avoir bon marché.

Personne ne bougea. Cette issue ouverte était un piége connu. On avait affaire à des hommes qui, y trouvassent-ils leur salut, ne voulaient pas fuir.

La fusillade alors s'engagea, également vive des deux

côtés. Mais, de la part des Tchetchens, elle était peu meurtrière, les chevaux des assiégés formant rempart.

Au bout d'une heure et demie, vingt chevaux seulement restaient debout.

Le cercle s'était resserré, et les hommes enfermés dans le cercle continuaient à tirer.

Les Tchetchens alors se glissèrent en rampant jusqu'à vingt ou vingt-cinq pas des Cosaques, et visèrent aux jambes des hommes, entre les jambes des chevaux.

Ce fut alors que l'aide de camp Fidiouskine reçut une balle qui lui cassa la cuisse.

Schouslof vit, au mouvement que lui fit faire la douleur, qu'il était touché.

— Tu es blessé ? lui dit-il.

— Oui, j'ai la cuisse cassée, répond celui-ci.

— N'importe, réplique le colonel, accroche-toi à moi, accroche-toi à ton cheval, accroche-toi à qui ou à quoi tu pourras, mais ne tombe pas : on te sait un des plus braves de nous tous; en te voyant tomber, on te croirait tué, et cela démoraliserait nos hommes.

— Soyez tranquille, repartit le blessé, je ne tomberai pas.

Et, en effet, il resta debout. Seulement, ce fut en lui-même qu'il trouva son point d'appui : le courage.

Dès le commencement du combat, le colonel Schouslof avait reçu une balle dans son fusil. L'arme, brisée entre ses mains, lui était devenue inutile.

Au bout de deux heures de combat, il ne restait plus en moyenne que deux cartouches à chaque survivant, et quarante que le colonel avait forcément économisées.

On prit les cartouches des morts et des blessé

hors de combat et l'on fit une nouvelle distribution.

Par un miracle, le colonel Schouslof et le major Kampkof n'avaient ni l'un ni l'autre aucune blessure.

Les Tchetchens en étaient arrivés à la rage, de ne pouvoir entamer, fusiller, exterminer cette poignée d'hommes.

Ils s'avançaient jusque sur ce rempart de chair, et, saisissant les chevaux par la bride, essayaient de briser un anneau de la chaîne vivante et invincible qu'ils formaient.

Un ouradnik, nommé Vioulkof, coupa le bras d'un Tchetchen avec sa schaska.

Le colonel Schouslof, réduit à la sienne pour toute arme, défendait, non pas lui, — lui s'était complétement oublié, — mais son cheval, qu'il aimait beaucoup. L'animal avait reçu sept balles. Le colonel lui soutenait la tête dans sa main gauche, et frappait de la droite avec sa terrible schaska tout ce qui approchait de lui.

Il est vrai que c'était une lame merveilleuse, — une de ces lames apportées au XVIe siècle, par les Vénitiens, au Caucase (1).

Le colonel, sur ses quatre-vingt-quatorze Cosaques, avait cinq hommes tués et soixante-quatre blessés, qui se pansaient eux-mêmes avec leurs chemises déchirées, et qui, tant qu'ils pouvaient continuer le feu, restaient debout.

(1) Le général Schouslof m'a donné cette schaska historique, je dirai où, comment, à quelle occasion; sans connaître l'immense valeur qu'elle avait pour moi, un amateur d'armes, en la voyant entre mes mains, l'estimait deux cents roubles.

Après deux heures huit minutes de cette lutte sans exemple, que suivait le colonel, la montre à la main, afin de savoir pour combien de temps et de balles il avait encore d'hommes et de chevaux, — on entendit le canon dans la direction de Kourinsky.

En même temps, les Cosaques fatigués, restés en arrière au bac d'Amir-Adjourk — une quarantaine d'hommes environ — entendant cette fusillade, et devinant cette résistance, vinrent se joindre aux combattants, et se jetèrent dans le cercle de fer ou plutôt dans la fournaise de flammes.

Ce canon que l'on entendait, c'était celui du détachement du général Mudell, qui s'était trompé de direction.

— Courage, enfants ! voilà du secours qui nous arrive de deux côtés.

En effet, le secours arrivait. Il était temps : sur quatre-vingt-quatorze hommes, soixante-neuf étaient hors de combat.

Les Tchetchens, voyant poindre les colonnes du général Mudell et entendant les coups de canon d'encouragement qui allaient se rapprochant, firent une dernière décharge et s'envolèrent vers leurs montagnes comme une bande de vautours.

Le général Mudell trouva les braves Cosaques du général Schouslof à bout de poudre et de balles, presque à bout de sang.

Alors seulement, ils respirèrent ; alors seulement, l'aide de camp Fidiouskine, qui était resté debout trois quarts d'heure avec sa cuisse cassée, finit, non pas par tomber, mais par se coucher.

Avec les lances des Cosaques, on fit des brancards

pour les hommes qui, à cause de la gravité de leurs blessures, ne pouvaient supporter le pas du cheval, et l'on se mit en marche pour Tchervelone.

Le cheval du général, son pauvre cheval blanc qu'il aimait tant et qui avait reçu treize balles, fut ramené à petites jonrnées.

Cinq blessés moururent le lendemain.

Le cheval mourut seulement trois semaines après.

Le colonel Schouslof reçut, pour cette magnifique affaire, la croix de Saint-Georges.

Mais ce n'était point assez, quoique, en Russie, la croix de Saint-Georges soit beaucoup. Le comte Voronzof, gouverneur du Caucase, lui écrivit cette lettre :

« Mon cher Alexandre-Alexiovitch,

» Permettez-moi de vous féliciter de la réception de la croix de Saint-Georges, et de vous prier d'accepter la mienne jusqu'à ce que vous receviez la vôtre de Pétersbourg. Au rapport du général Freytay, sur votre héroïque affaire avec les Cosaques Grebenskoï, qui sont sous votre commandement, la joie et l'admiration ont éclaté dans Tiflis. Si bien que les chevaliers de Saint-Georges ont demandé, à l'unanimité, que vous receviez cet ordre, si estimé dans les annales russes. Je tâcherai de faire récompenser tous ceux qui sont avec vous, en ayant surtout en vue le respectable major Kampkof.

» Adieu, mon cher Alexandre-Alexiovitch ; ma femme vient d'entrer dans ma chambre, et, apprenant que je vous écris, me prie de vous saluer de sa part, avec l'estime la plus profonde. »

J'avais pris et écrit ces détails sur les lieux mêmes; j'avais gravi le petit monticule, le seul qui, à trente verstes à la ronde, domine la plaine; mes Cosaques, enfin, qui gardaient un religieux souvenir de cette brillante affaire, m'avaient montré l'emplacement de cet autre Mazagran, et, après avoir visité toute la ligne gauche, j'étais arrivé à Tiflis en coupant le cap de l'Apchéron, passant par Bakou, Schoumaka et Tcherské-Kalotzy, lorsque, au détour d'une rue, le baron Finot, consul de France, auquel je donnais le bras, après avoir salué un officier qui nous croisait, me dit :

— Vous savez qui je viens de saluer?

— Non; je suis ici depuis avant-hier : comment voulez-vous que je connaisse quelqu'un?

— Oh! vous connaissez celui-là, j'en suis sûr, de nom au moins. C'est le fameux général Schouslof.

— Comment! le héros de Schoukovaïa?

— Vous voyez bien que vous le connaissez.

— Je crois bien que je le connais! j'ai écrit toute son histoire avec les Tchetchens. Dites-moi!

— Quoi?

— Pouvons-nous lui faire une visite? puis-je lui lire ce que j'ai écrit sur lui, et le prier de rectifier mon récit, si je me suis écarté de la vérité?

— Parfaitement. Je vais lui écrire en rentrant, pour lui demander son heure et son jour.

Le jour même, le baron avait sa réponse. Le général Schouslof nous recevrait le lendemain, à midi.

Le général est un homme de quarante-cinq ans, petit de taille, mais trapu, mais vigoureux, très-simple de manières, et qui s'étonna beaucoup de mon admiration

pour une chose *aussi ordinaire* que celle qu'il avait faite.

Tout était exact, et le général n'ajouta aux détails que je possédais déjà, que la lettre du comte Voronzof.

Au moment de le quitter, je m'approchai, selon ma mauvaise habitude, d'un trophée d'armes qui attirait mes yeux. Ce trophée était particulièrement composé de cinq schaskas.

Le général les détacha pour me les montrer.

— Laquelle aviez-vous à Schoukovaïa, général? lui demandai-je.

Le général me présenta la plus simple de toutes. Je la tirai du fourreau; la lame me frappa par son caractère d'antiquité. Elle portait gravée cette double devise, à peu près effacée par le temps et par l'émoulage de la lame : *Fide sed cui vide ;* et, de l'autre côté : *Pro fide et patria.* Ma qualité d'archéologue me permit de déchiffer ces huit mots latins. J'en donnai l'explication au général.

— Eh bien, me dit-il, puisque vous avez déchiffré ce que je n'ai jamais pu lire, la schaska est à vous.

Je voulus refuser, en disant que je n'étais en aucune façon digne d'un pareil cadeau.

— Vous la croiserez avec le sabre de votre père, me dit le général, c'est tout ce que je demande.

Force me fut d'accepter.

De leur côté, les montagnards ont aussi leurs éphémérides, non moins glorieuses que celles des Russes. L'une d'elles est cette même prise d'Akoulgo, où Schamyl fut séparé de son fils Djemmal-Eddin.

Schamyl avait compris, avec sa vive et profonde intelligence, la supériorité des fortifications européennes, cachées au ras de terre, sur les fortifications asiatiques

qui ne semblent élevées que pour servir de but au canon. Il avait choisi pour sa résidence l'aoul d'Akoulgo, situé sur un pic isolé, entouré d'abîmes à donner le vertige, et dominé seulement par des rochers dont on regardait l'ascension comme impossible.

Sur ce pic isolé, des ingénieurs polonais, qui étaient allés poursuivre au Caucase la guerre de Varsovie, avaient établi un système de fortifications que ni Vauban ni Haxo n'eussent désavoué.

Akoulgo contenait, en outre, une grande quantité de vivres et de munitions.

Le général Grabbé résolut, en 1839, d'aller attaquer Schamyl jusque dans cette aire d'aigle.

On regardait la chose comme impossible. Il fit alors ce que font les médecins aventureux dans les cas désespérés.

Il prit la *responsabilité*.

Il jura par son nom — et Grabbé veut dire *tombeau* — qu'il prendrait Schamyl mort ou vif.

Puis il partit.

Schamyl fut instruit par ses espions de la marche de l'armée russe. Il ordonna aux Tchetchens de la harceler tout le long du chemin; au commandant d'Arguani, de la retenir le plus longtemps possible devant ses murailles, et aux chefs des Avares, sur lesquels il croyait pouvoir compter le plus sûrement, de disputer pied à pied le passage du Koassou.

Lui attendrait, dans sa forteresse d'Akoulgo, l'ennemi, qui ne viendrait probablement point jusque-là.

Schamyl se trompait. Les Tchetchens retardèrent à peine l'armée d'une marche. Arguani lui fit perdre deux

jours seulement, et le passage du Koassou, que l'on croyait inexpugnable, fut forcé à la première attaque.

Du haut de son rocher, Schamyl vit donc venir les Russes.

Le général Grabbé fit le blocus de la place. Il espérait affamer Schamyl et le forcer de se rendre.

Le blocus dura deux mois, et le général Grabbé apprit que Schamyl avait des vivres pour six mois encore.

Il fallait risquer l'assaut.

Pendant le blocus, le général Grabbé n'avait pas perdu son temps : il avait fait creuser des chemins dans le granit, élever des bastions sur des saillies de rocher que l'on croyait inaccessibles, jeter des ponts sur les précipices.

Cependant, aucun des points sur lesquels on était parvenu ne dominait encore la citadelle.

Le général avisa une espèce de saillie sur laquelle on ne pouvait arriver qu'en escaladant la montagne du côté opposé et en y descendant, à l'aide de cordes, canons, caissons et artilleurs.

Un matin, la plate-forme était occupée par les Russes, qui y signalaient leur présence en foudroyant la citadelle.

Alors, l'assaut fut ordonné, et les sapeurs russes franchirent les remparts de l'ancienne Akoulgo.

Les Russes avaient laissé quatre mille hommes au pied de ces remparts qu'ils venaient enfin d'emporter.

Mais restait la nouvelle Akoulgo, c'est-à-dire la forteresse.

Le général Grabbé ordonna l'assaut.

Schamyl, avec son costume blanc, était sur le rem-

part: chacun payait de sa personne : le général en chef d'un côté, l'imam de l'autre.

Ce jour-là fut un jour de carnage comme n'en avaient jamais vu les aigles et les vautours qui planaient sur les cimes du Caucase.

On nageait dans le sang; les échelons à l'aide desquels on escaladait la ville étaient formés chacun d'un cadavre.

Plus de musique guerrière pour encourager les combattants : elle était éteinte; le râle des mourants lui avait succédé.

Un bataillon tout entier gravissait un sentier escarpé; un énorme rocher, roulé à force de bras au sommet du sentier, sembla tout à coup se détacher de sa base de granit comme si la montagne, de son côté, se mettait à combattre pour les montagnards, descendit la pente, mugissant et terrible comme le tonnerre, et emporta un tiers du bataillon.

Ceux qui restaient, accrochés aux saillies du roc, aux racines des arbres, levèrent alors la tête et virent le sommet de la montagne, d'où venait de se précipiter l'avalanche de granit, couronné de femmes échevelées et à demi-nues, brandissant des sabres et des pistolets.

L'une d'elles, ne trouvant plus de pierres à faire rouler sur les Russes, et voyant qu'ils continuaient de monter, leur jeta son enfant après lui avoir brisé la tête contre le rocher; puis, avec une imprécation, se précipita elle-même, et tomba, respirant encore, au milieu d'eux.

Les Russes montaient toujours; ils atteignirent le haut du rempart, et la nouvelle Akoulgo fut prise comme l'ancienne.

Sur trois bataillons du régiment du général Paské-

vitch, que l'on appelait le régiment des *petits comtes*, il resta de quoi en reformer un, encore lui manquait-il une centaine d'hommes.

Le drapeau russe flottait sur Akoulgo, mais Schamyl n'était pas pris.

On chercha parmi les cadavres, Schamyl n'était pas mort.

Des espions assurèrent qu'il s'était réfugié dans une caverne qu'ils indiquèrent; on fouilla la caverne, Schamyl n'y était pas.

Par où avait-il fui? comment avait-il disparu? quel aigle l'avait enlevé dans les nuages? quel gnome lui avait ouvert un chemin à travers les entrailles de la terre? Nul ne le sut jamais; mais, comme par miracle, il se retrouva à la tête des Avares, à la tête de ses plus fidèles naïbs, et plus que jamais les Russes entendirent répéter autour d'eux :

— Allah n'a que deux prophètes : le premier se nomme Mahomet; le second, Schamyl.

Inutile de dire que les peuplades du Caucase poussent à peu près toutes la bravoure jusqu'à la témérité. Aussi, dans cette vie de luttes éternelles, la seule dépense du montagnard est-elle pour ses armes.

Tel Tchetchen, Lesghien ou Tcherkesse qui a ses vêtements en lambeaux, a un fusil, une schaska, un kandjar et un pistolet qui valent deux ou trois cents roubles.

Aussi, canons de fusil, lames de poignard et de schaska portent-ils soigneusement le nom ou le chiffre de leur fabricant.

On m'a donné des poignards dont la lame de fer valait

vingt roubles et dont la monture en argent n'en valait que quatre ou cinq.

J'ai une schaska, échange que j'ai fait pour des revolvers avec Mohammed-Khan, dont la lame, dans le pays même, était estimée quatre-vingts roubles, c'est-à-dire plus de trois cents francs.

Le prince Tarkanof m'a fait cadeau d'un fusil dont le canon seul, sans sa monture, vaut cent roubles, deux fois plus qu'un canon à deux coups de Bernard.

Quelques montagnards ont des lames d'épée droite, qui viennent des croisés. Les uns portent encore la cotte de mailles, la targe et le casque du XIIIe siècle; d'autres ont encore sur la poitrine la croix rouge, avec laquelle — chose qu'ils ignorent complétement — leurs ancêtres ont pris Jérusalem et Constantinople. Ces lames font feu comme un briquet, coupent la barbe comme un rasoir.

Mais l'objet pour lequel le montagnard ne néglige rien, c'est son cheval. En effet, le cheval du montagnard est son arme offensive et défensive la plus importante.

Si déchiquetée qu'elle soit, la toilette du montagnard est toujours, sinon élégante, du moins pittoresque. Elle se compose du papak noir ou blanc, de la tcherkesse avec la double cartouchière sur la poitrine, du pantalon large, serré, à partir du genou, dans des guêtres étroites et de deux couleurs, de bottes rouges ou jaunes avec des babouches de même couleur, et d'une bourka, espèce de manteau, à l'épreuve non-seulement de la pluie, mais encore de la balle.

Quelques-uns poussent la recherche jusqu'à faire venir de Linchoran des bourkas en plumes de pélican,

qui leur reviennent à soixante, à quatre-vingts, et même à cent roubles.

J'ai une de ces bourkas, merveille de travail, qui m'a été donnée par le prince Bagration.

Lorsque le montagnard part vêtu ainsi, monté sur son infatigable petit cheval que l'on croirait natif du Nedjed ou du Sahara, il est vraiment magnifique à voir.

Plus d'une fois il a été prouvé que des bandes de Tchetchens ont fait, dans une seule nuit, cent vingt, cent trente, et même cent cinquante verstes. Ces chevaux gravissent ou descendent, au galop toujours, des pentes qui semblent impraticables même à un homme à pied. Aussi le montagnard poursuivi ne regarde jamais devant lui : si quelque ravin profond traverse son chemin, et qu'il craigne que la vue de cet abîme n'effraye son cheval, il détache sa bourka, lui en enveloppe la tête, et, en criant : *Allah il Allah!* il s'élance, presque toujours impunément, dans des tranchées de quinze à vingt pieds de profondeur.

Hadji Mourad, dont nous raconterons plus tard l'histoire, fit un de ces sauts périlleux.

Il est vrai qu'il se brisa les deux jambes.

Le montagnard, comme l'Arabe, défend jusqu'à la dernière extrémité le corps de son compagnon. Mais c'est à tort qu'on dit qu'il ne l'abandonne jamais.

Nous avons laissé, un peu en avant de l'aoul d'Helly, le corps d'un chef tchetchen et les cadavres de quatorze des siens dans un fossé.

Je possède le fusil de ce chef. Il m'a été donné par le régiment de montagnards indigènes du prince Bagration.

VIII

LES OREILLES TATARES ET LES GUEULES DE LOUP

Revenons à notre pont.

Grâce à notre escorte, nous le franchîmes sans difficulté, et il ne nous arrêta que le temps nécessaire à Moynet pour en faire un dessin.

Pendant ce temps, nos Cosaques nous attendaient sur son point culminant, et faisaient un excellent effet en se détachant en vigueur sur les cimes neigeuses du Caucase, qui formaient le fond du tableau.

Ce pont est d'une hardiesse merveilleuse. Il s'élève non-seulement au-dessus du fleuve, mais encore au-dessus de ses deux rives, à une hauteur de plus de dix mètres. C'est une précaution contre la crue des eaux. En mai, juin et août, tous les fleuves débordent, et changent les plaines en lacs immenses.

Pendant ces inondations, les montagnards descendent rarement dans la plaine ; quelques-uns, cependant, plus hardis que les autres, n'interrompent pas leurs excursions.

Alors, ils passent, hommes et chevaux, le fleuve débordé sur des outres. L'outre qui soutient le cheval contient les sabres, les pistolets et les poignards.

Le fusil, que le montagnard ne quitte jamais, est porté par lui, en nageant, au-dessus de sa tête.

C'est l'époque la plus dangereuse pour les prisonniers :

attachés par un licou à la queue du cheval, abandonnés par le montagnard, qui est obligé de songer à sa propre sûreté, presque toujours ils se noient en traversant le fleuve, qui, alors, a une verste de large.

Une fois le pont traversé, nous nous trouvâmes dans une vaste plaine inculte, nul n'osant labourer ce terrain, qui n'est plus aux montagnards, et qui n'est pas encore aux Russes.

La plaine était couverte de perdrix et de pluviers.

Comme la journée était de trente-cinq à quarante verstes seulement, nous crûmes pouvoir nous donner le plaisir de la chasse. Nous descendîmes de notre tarantasse, et Moynet d'un côté du chemin, moi de l'autre, suivis chacun de quatre Cosaques de la ligne, nous nous mîmes à gagner notre dîner, à la sueur de notre corps.

Au bout d'une demi-heure, nous avions quatre ou cinq perdrix et cinq ou six pluviers.

A l'autre bout de la plaine, une petite troupe de dix ou douze hommes armés commençait à apparaître; quoiqu'elle vînt à trop petits pas pour être une troupe ennemie, nous n'en remontâmes pas moins en voiture, en substituant des balles à notre plomb. Souvent les montagnards, dont le costume est le même absolument que celui des Tatars de la plaine, ne se donnent point la peine de s'embusquer : ils suivent la route, et restent inoffensifs ou deviennent offensifs selon que l'occasion se présente.

La troupe qui venait à nous se composait d'un prince tatar et de sa suite. Le prince pouvait avoir trente ans. Les deux noukers qui le suivaient portaient chacun un faucon sur le poing.

Un peu plus loin, nous distinguâmes une autre troupe, qui suivait le même chemin que nous. Comme elle se composait de charrettes et de fantassins marchant au pas, nous gagnâmes sur elle, et la rejoignîmes bientôt.

Ceux à qui ces fantassins servaient d'escorte étaient des ingénieurs se rendant à Temirkhan-Choura pour bâtir une forteresse.

On serre de plus en plus la ceinture de Schamyl, qu'on espère finir par étouffer dans quelque étroite vallée.

En arrivant à Kasaflourte, nous allions nous trouver à une demi-lieue de ses avant-postes, à cinq lieues de sa capitale.

Depuis Kislar, le chemin, comme le paysage, changeait complétement d'aspect : au lieu d'être uni et tracé en ligne droite, comme celui qui nous avait conduits d'Astrakan à Kislar, il était plein de détours nécessités par ces mouvements de terrain que l'on rencontre toujours à l'approche des montagnes, et n'était plus que montées et descentes. Seulement, montées et descentes étaient si rapides, si encombrées de pierres, qu'un cocher européen eût jugé la route impraticable, et fût revenu sur ses pas, tandis que notre hiemchik, sans s'inquiéter des essieux de notre tarantasse et des vertèbres de nos corps, lançait, à chaque descente, ses chevaux à un tel galop, que, du même élan, ils se trouvaient remontés de l'autre côté.

Plus la descente était rapide, plus, de la parole et du fouet, notre hiemchik pressait ses chevaux.

Il faut avoir une voiture de fer et un corps d'acier pour résister à de pareilles secousses.

Vers deux heures de l'après-midi, nous aperçûmes Kasafiourte. Notre hiemchik redoubla de vitesse; nous passâmes la rivière Garah-Sou (1) à gué, et nous nous trouvâmes dans la ville.

A quatre ou cinq verstes de Kasafiourte, nous avions dépêché un de nos Cosaques, pour s'enquérir de notre logement. Nous le trouvâmes en entrant dans la ville. Il nous attendait avec deux jeunes officiers du régiment de Kabardah, qui, ayant su que c'était pour moi que l'on cherchait un gîte, n'avaient pas voulu permettre au Cosaque d'aller plus loin, et avaient déclaré que nous n'aurions pas d'autre logement que le leur.

Il n'y avait pas moyen de refuser une offre faite de si bonne grâce. Ils avaient déjà déménagé leurs effets des deux plus belles chambres pour nous les donner.

J'en pris une; Moynet et Kalino s'établirent dans l'autre.

Ils étaient au désespoir que le prince Mirsky ne fût point à Kasafiourte. Mais, en son absence, ils ne doutaient pas que le colonel ne fît pour nous ce qu'eût fait le prince.

La question était de se procurer des chèvaux jusqu'à Tchiriourth. A Tchiriourth, je devais trouver le prince Dondukof-Korsakof, dont le nom et la courtoisie m'étaient connus. J'avais eu, à Florence, un duel avec son frère, mort depuis en Crimée, et c'était, grâce au caractère chevaleresque du prince, une raison de plus d'être sûr de son bon accueil.

Je me brossai la tête, tandis que l'hiemchik d'un de

(1) Eau noire.

nos officiers brossait ma veste et mes bottes; et, accompagné de mon ami Kalino, je me rendis chez le lieutenant-colonel.

Le lieutenant-colonel était sorti. Je lui laissai mon nom.

J'avais remarqué, en face de la maison du lieutenant-colonel, un fort beau jardin, qui, aux cygnes, aux demoiselles de Numidie, aux hérons, aux cigognes et aux canards qui le peuplaient, me parut être une espèce de Jardin des Plantes.

La porte, à claire-voie, n'était point fermée, mais seulement poussée contre les supports. Je l'ouvris et j'entrai dans le jardin.

A peine y étais-je, qu'un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, vint à moi.

— Vous devez être M. Dumas? me demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Je suis le fils du général Grabbé.

— Qui a pris Akoulgo?

— Le même.

— Je vous en fais mon compliment.

— Votre père, autant que je puis me le rappeler, a fait dans le Tyrol ce que le mien a fait dans le Caucase. Cela doit nous dispenser de toute cérémonie.

Je lui tendis la main.

— Je vous cherchais, me dit-il; je viens d'apprendre votre arrivée. Le prince Mirsky sera au désespoir de ne pas s'être trouvé ici. Mais, en son absence, vous permettez que nous vous fassions les honneurs de la ville.

Je lui dis alors ce qui m'arrivait, comment j'étais logé,

et que je venais de faire buisson creux en allant chez le lieutenant-colonel.

— Avez-vous vu votre hôtesse ? me demanda le jeune homme souriant.

— Ai-je donc une hôtesse ?

— Oui. Vous ne l'avez pas vue ? C'est une fort jolie Circassienne de Vladikavkas.

— Entendez-vous, Kalino ?

— Si vous la voyez, continua M. Grabbé, tâchez de lui faire danser la lesghienne. Elle la danse d'une façon charmante.

— Vous aurez probablement, sous ce rapport, plus de puissance que moi, lui dis-je. Est-ce indiscret de vous prier de mettre cette puissance à ma disposition ?

— Je ferai de mon mieux. Où allez-vous de ce pas ?

— Je rentre.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— A merveille !

Nous rentrâmes.

Cinq minutes après, on nous annonça le lieutenant-colonel Cogniard. Le nom me parut de bonne augure : c'était celui de deux de mes amis.

Le présage ne m'avait pas trompé; si quelqu'un pouvait me consoler de l'absence du prince Mirsky, dont on m'avait tant parlé, et d'une si gracieuse façon, c'était celui qui le remplaçait.

Il nous invita à ne nous inquiéter en rien de notre départ du lendemain. Tout le regardait : chevaux et escorte.

Le régiment de Kabardah, commandé en premier par le prince Mirsky, en second par le colonel Cogniard,

occupe le poste le plus avancé qu'aient les Russes sur le territoire ennemi.

Souvent les montagnards, même insoumis, demandent la permission de venir vendre leurs bœufs et leurs moutons à Kasafiourte.

Cette permission leur est toujours accordée; mais celle d'acheter, au contraire, leur est obstinément refusée.

Le jour même de notre arrivée, deux étaient venus, munis d'un sauf-conduit du lieutenant-colonel, et avaient vendu trente bœufs.

C'est du thé surtout qu'ils voudraient bien acheter; mais il y a défense absolue de leur en vendre.

Aussi, dans toutes les rançons, stipulent-ils, outre le prix de rachat, qu'il leur sera donné, à titre de prime, dix, quinze et même vingt livres de thé. Au reste, ils font des excursions jusque dans la ville : peu de nuits se passent sans qu'il enlèvent quelqu'un. Vers la fin de l'été, des soldats et des enfants se baignaient dans le Garah-Sou. Il était trois heures de l'après-midi; le colonel se promenait sur le rempart.

Une quinzaine d'individus descendent dans la rivière, et font boire leurs chevaux au milieu des baigneurs.

Tout à coup, quatre d'entre eux allongent la main, attrapent deux petits garçons et deux petites filles, les jettent sur l'arçon de leur selle et partent au galop.

Aux cris des enfants, le colonel s'aperçoit de ce qui se passe et ordonne aux tirailleurs de poursuivre les Tatars.

Les tirailleurs sautent ou se laissent glisser à bas des remparts, et se mettent aux trousses des ravisseurs. Mais ceux-ci avaient déjà trop d'avance sur eux.

Seulement, un des petits garçons prisonniers mordit si cruellement la main de l'homme qui l'enlevait, que le Tatar le lâcha.

Une fois à terre, l'enfant ramasse des pierres et se défend.

Le Tatar lance son cheval sur lui, mais l'enfant glisse comme un serpent entre ses jambes.

Le Tatar lui tire un coup de pistolet et le manque.

L'enfant, plus adroit, l'atteint d'une pierre au milieu du visage.

Les tirailleurs approchaient. Le Tatar vit qu'il pouvait lui arriver malheur, s'il s'obstinait. Il tourna bride, abandonnant l'enfant, qui fut recueilli par les tirailleurs.

Les trois autres sont encore prisonniers ; les montagnards ont d'abord demandé mille roubles pour eux trois ; c'étaient des enfants de soldats : il n'y avait pas moyen de trouver mille roubles.

Il est défendu de racheter les prisonniers avec l'argent de l'État.

Mais les dames de Kasafiourte quêtèrent. La quête produisit cent cinquante roubles. On offrit les cent cinquante roubles aux montagnards, qui sont déjà descendus à trois cents.

Le lieutenant-colonel a la certitude qu'ils finiront par accepter.

Dans ces sortes de négociations, c'est d'habitude un Tatar de la ville qui sert d'intermédiaire. Celui du colonel Cogniard s'appelle Zalavat.

Chacun a ses espions ; seulement, de part et d'autre, les espions pris et reconnus sont fusillés.

Dernièrement, un des espions du colonel fut pris ; on

le conduisit sur un petit monticule en vue du camp russe, et on lui cassa la tête d'un coup de pistolet.

On retrouva le corps deux jours après, à moitié dévoré par les chacals.

C'est de Kasafiourte qu'a été envoyé à Schamyl le chirurgien-major Piotrovsky; c'est à une demi-lieue de Kasafiourte qu'a eu lieu l'échange des princesses.

Pendant que le lieutenant-colonel Cogniard nous donnait ces détails, on vint lui dire quelques mots à l'oreille.

Il se mit à rire.

— Permettez-vous, me demanda-t-il, que je reçoive chez vous la personne qui a affaire à moi ? Vous serez témoin d'un détail de mœurs qui ne sera pas sans intérêt pour vous.

— Comment donc! répondis-je, faites entrer.

Une femme tatare, vêtue de manière qu'on ne lui vit que les yeux, descendit de cheval à la porte de la rue, et bientôt parut à celle de l'appartement.

Reconnaissant le colonel à son uniforme, elle alla droit à lui.

Le colonel était assis derrière une table.

La femme tatare s'arrêta de l'autre côté de cette table, ouvrit un petit sac qu'elle portait à la ceinture et en tira deux oreilles.

Avec le bout de sa canne, le colonel s'assura que les deux oreilles étaient bien deux oreilles droites. — Il prit une plume, du papier et de l'encre, et donna un bon de vingt roubles.

Puis, en langue tatare :

— Chez le trésorier, dit-il en repoussant les deux oreilles du bout de sa canne.

L'amazone remit les oreilles et le billet dans son sac, remonta à cheval et partit au galop, pour aller toucher les vingt roubles chez le trésorier.

Il y avait une prime de dix roubles par tête de montagnard coupée. Le prince Mirsky, à qui répugnaient sans doute ces sanglants trophées, décida qu'il suffirait d'apporter désormais l'oreille droite.

Mais il ne put obtenir de ses chasseurs de se conformer à cette innovation. Depuis qu'ils ont affaire aux Tatars, ils ont pris l'habitude de couper les têtes, et ils continuent, prétendant qu'ils ne connaissent pas leur droite de leur gauche.

Cette prime de dix roubles, donnée par chaque oreille droite de montagnard, me rappela une histoire que l'on m'avait racontée à Moscou.

La quantité de loups qui désolaient certains districts de Russie avait fait accorder une prime de cinq roubles par chaque loup tué.

La prime était payée sur la présentation de la queue.

Au recensement de l'année 1857, on s'aperçut que l'on avait payé plus de cent vingt-cinq mille roubles en primes.

Cela faisait cinq cent mille francs.

On trouva que c'était beaucoup de loups.

On fit une enquête et l'on reconnut qu'il y avait, à Moscou, une fabrique de fausses queues de loup, imitant si bien les véritables, que les gens chargés du payement s'y étaient trompés.

Aujourd'hui, la prime est abaissée à trois roubles, et l'on exige la tête tout entière.

Peut-être, un jour, s'apercevra-t-on qu'il y a, soit à

Kislar, soit à Derbend, soit à Tiflis, une fabrique de fausses oreilles de Tchetchens.

Le lieutenant-colonel Cogniard nous invita à dîner chez lui à cinq heures, et le capitaine Grabbé à monter en passant dans sa chambre.

Il nous montrerait des dessins de lui, qui, à coup sûr, disait-il, nous intéresseraient.

IX

LES COUPEURS DE TÊTES

Pendant que nous causions avec le lieutenant-colonel Cogniard, Kalino, qui avait sur nous deux grands avantages, celui de la langue et celui de la jeunesse, avait découvert notre hôtesse circassienne et la décidait à faire son entrée dans le salon.

C'était une fort jolie personne de vingt à vingt-deux ans, vêtue à la mode de Vladikavkas, et qui, je crois, avait reconnu qu'il y a plus à faire avec une tête que l'on tourne qu'avec une tête que l'on coupe.

Kalino ignorait que nous eussions accepté une invitation à dîner chez le lieutenant-colonel et il avait déterminé notre belle Circassienne à dîner avec nous.

Notre regret fut grand, mais la parole était engagée. Par bonheur, Kalino et notre jeune officier de Derbend n'avaient rien promis; ils pouvaient rester, et, maîtres du cuisinier, nous remplacer avec avantage.

Nous fîmes agréer nos excuses à la belle Léila. C'était

le nom de notre hôtesse. Nous lui promîmes de revenir aussitôt le dîner fini, si, de son côté, elle voulait bien nous promettre de danser. Et, la chose convenue, nous partîmes avec le capitaine Grabbé.

Il habitait un joli petit appartement donnant sur le jardin botanique, et il nous montra ses cartons.

C'était un fort joli talent d'amateur, surtout pour les portraits.

Parmi ces portraits, il y en avait trois ou quatre auxquels on voyait qu'il s'était adonné tout particulièrement. Ils se composaient seulement de la tête et du haut du corps. Les têtes, grandes comme des pièces de dix sous, étaient merveilleuses d'expression.

Quant à l'uniforme, il était le même.

— Voilà de belles barbes et de magnifiques figures ! lui dis-je : qu'est-ce que c'est que ces gaillards-là ?

— Les meilleurs enfants de la terre, me répondit-il; seulement, ils ont une manie.

— Laquelle ?

— Ils ont fait serment de couper, chaque nuit, au moins une tête de Tchetchen; et, comme les montagnards abrecks, ils tiennent rigoureusement leur serment.

— Ah ! ah ! voilà qui devient intéressant ! A dix roubles la tête, cela fait trois mille six cent cinquante roubles par an.

— Oh ! ce n'est pas pour l'argent : c'est pour le plaisir. Il y a une caisse commune. Et, quand il s'agit de racheter un prisonnier, ils sont toujours les premiers à apporter leurs offrandes.

— Et les montagnards, que disent-ils de cela ?

— Ils leur rendent la pareille, du mieux qu'ils peuvent. Voilà pourquoi mes hommes ont de si belles barbes et de si beaux cheveux. C'est afin, disent-ils eux-mêmes, que, lorsqu'ils ont la tête coupée, les Tchetchens sachent par où les prendre.

— Et vous en avez un régiment comme cela?

— Oh! non! Il faudrait choisir dans toute la Russie russe pour avoir un régiment d'hommes pareils. Ce corps a été fondé par le prince Bariatinsky pendant qu'il était colonel du régiment de Kabardah. C'est lui qui leur a donné leurs carabines. Vous verrez : ce sont d'excellentes armes de Toula, à deux coups, portant la balle de munition ordinaire avec une baïonnette de soixante centimètres de long.

— La baïonnette est bien gênante pour un bon tireur. C'est une ligne que l'œil suit malgré lui et qui le fait dévier.

— Leur baïonnette se replie sous le canon de leur fusil et ne se redresse qu'à leur volonté en pressant un ressort.

— A la bonne heure! Et ces portraits-là?

— Ce sont les portraits de trois d'entre eux : de Bageniok, d'Ignacief, de Michaëlouk.

— Vous avez choisi les plus beaux, je présume?

— Non, je vous jure; j'ai pris au hasard.

— Et nous pourrons les voir?

— Je crois que le lieutenant-colonel veut vous donner une petite fête, ce soir, à notre club, qui est tout bonnement la boutique du marchand épicier. Et, comme il n'y a pas de bonne fête sans nos chasseurs, vous les y verrez.

— Mais, alors, ils ne pourront pas faire leur expédition ce soir ?

— Oh ! ils la feront tout de même... un peu plus tard, voilà tout.

A partir de ce moment, il me passa par l'esprit une idée qui ne me quitta plus.

C'était de faire l'expédition de la nuit prochaine avec les chasseurs.

Je crois que la même idée vint en même temps à l'esprit de Moynet; car nous nous regardâmes et nous nous mîmes à rire.

Seulement, ni lui ni moi n'en soufflâmes le mot.

En ce moment, cinq heures sonnèrent.

— Et le lieutenant-colonel ? dis-je.

— J'aurais pourtant bien voulu faire une copie de ces croquis, dit Moynet.

— A quelle heure partez-vous demain ? demanda le capitaine Grabbé.

— Mais rien ne nous presse, répondis-je vivement. Nous n'avons que trente à trente-cinq verstes à faire d'ici à Tchiriourth.

— Eh bien, dit le capitaine Grabbé, vous verrez nos hommes ce soir; vous désignerez ceux qui vous conviendront, et je vous les enverrai demain matin. Vous n'aurez jamais eu de meilleurs modèles : ce sont des gaillards qui vous posent une heure sans cligner une seule fois de l'œil.

Tranquillisé par cette promesse, Moynet ne fit plus aucune difficulté de se rendre à l'invitation du lieutenant-colonel.

Pendant tout le dîner, on causa mœurs, usages, lé-

gendes. Le lieutenant-colonel Cogniard, d'origine française, comme l'indique son nom, est un homme d'un esprit fort distingué, très-observateur, parlant français comme s'il avait habité toute sa vie à Paris.

Le dîner passa donc aussi rapidement que passaient ces fameux dîners de Scarron où la conversation de sa femme était chargée de faire oublier le rôti.

C'était à huit heures que nous devions nous trouver au club, avec les officiers du régiment de Kabardah. Le dîner avait fini à six heures vingt minutes. Nous demandâmes au lieutenant-colonel la permission d'acquitter la promesse que nous avions faite à notre hôtesse, de venir passer une heure avec elle, — heure qu'elle avait promis, de son côté, d'employer à nous faire faire connaissance avec la danse tcherkesse ou la danse lesghienne.

La permission obtenue, nous fûmes en un instant de retour à notre domicile. Nos trois dîneurs en étaient au dessert.

La belle Léila était en grand costume : elle portait sur la tête une petite calotte brodée d'or, avec un long voile de gaze tombant jusqu'aux hanches; une longue robe de satin noir soutachée d'or; par-dessus cette robe, dont les manches ouvertes dépassaient de beaucoup la main, elle portait une petite tunique de soie blanche et rose serrant les bras, serrant la taille, serrant ou, plutôt, dessinant les formes inférieures et tombant jusqu'aux genoux. La taille était marquée par une ceinture d'argent soutenant un petit poignard recourbé, en ivoire incrusté d'or, dont le fourreau servait en même temps d'étui à un petit couteau fort élégant. Enfin, cette toi-

lette, que je soupçonnai d'être plus géorgienne que circassienne, se terminait par de petites pantoufles pointues en velours cerise, brodé d'or, qui n'apparaissaient que rarement pour montrer un fort joli pied, cachées qu'elles étaient par les longs plis de la robe de satin noir.

On a dit que le Circassien était le plus beau peuple de la création.

Cela est peut-être vrai pour les hommes; cela est contestable pour les femmes.

Cependant, à notre avis, le Géorgien peut disputer au Circassien le prix de la beauté.

Je me rappellerai toujours l'effet que me produisit, à travers les steppes des Tatars Nogaïs, la vue du premier Géorgien que nous aperçûmes.

Depuis trois semaines ou un mois, l'aspect des Kalmouks au milieu desquels nous avions voyagé, et des Mongols au milieu desquels nous voyagions, faisait passer sous nos yeux les deux types les plus incontestés, pour nous autres Occidentaux, de la laideur humaine : teint jaune, peau huileuse, yeux petits et retroussés, nez épaté ou presque absent, barbe à poils isolés, cheveux incultes. malpropreté proverbiale; voilà ce qui, du matin au soir, récréait notre vue.

Tout à coup, en arrivant à une station, nous aperçûmes, debout, gracieusement appuyé au chambranle de la porte, un homme de vingt-cinq à trente ans, coiffé d'un bonnet à la persane, mais plus bas de forme. Sa figure, au teint mat, était encadrée dans de beaux cheveux luisants et doux comme de la soie. Il avait une barbe noire aux reflets rougeâtres. Ses sourcils étaient

tracés comme avec un pinceau. Son œil noir, plein de *vaguité*, était ombragé par une paupière de velours Son nez semblait avoir servi de modèle à celui de l'Apollon Pythien. Ses lèvres, rouges comme du corail à travers sa barbe noire, faisaient valoir des dents de nacre. Et, avec tout cela, cette espèce de dieu grec descendu sur la terre, ce Dioscure qui avait oublié de remonter à l'Olympe, était vêtu d'une tchoka déchirée, d'une bechemette en loques, et ses pieds nus passaient à l'extrémité d'un large pantalon de drap lesghien.

Nous jetâmes, Moynet et moi, un cri involontaire d'admiration, tant la beauté est, chez les peuples civilisés, la beauté! tant il est inutile de la contester! tant il est impossible de ne pas la reconnaître, qu'elle apparaisse sous les traits de l'homme ou de la femme!

Je fis demander à notre jeune homme à quelle race il appartenait. Il nous répondit qu'il était Géorgien.

Eh bien, à notre avis, le seul avantage, comme beauté, que possède le Tcherkesse sur le Géorgien, c'est celui qu'aura toujours le montagnard sur l'homme des villes, c'est-à-dire l'adjonction du pittoresque à la perfection de la forme.

Le Tcherkesse, avec son faucon sur le poing, sa bourka sur l'épaule, son bachlik sur la tête, son kandjar à la ceinture, sa schaska au côté, son fusil à l'épaule, c'est le moyen âge ressuscité, c'est le XVe siècle apparaissant au milieu du XIXe.

Le Géorgien, avec son charmant costume tout de soie et de velours, c'est la civilisation du XVIIe siècle; c'est Venise, c'est la Sicile, c'est la Grèce, c'est ce que l'on a vu.

Le Circassien, c'est ce que l'on rêve.

Quant aux Circassiennes, peut-être leur réputation de beauté, trop vantée, leur nuit-elle, surtout au premier aspect. Il est vrai que nous avons vu les Circassiennes de la plaine, et non les Circassiennes de la montagne. Il est probable que la beauté primitive des femmes s'abâtardit en descendant vers la plaine. Pour juger, d'ailleurs, pour apprécier, pour affirmer, il faudrait avoir pu étudier la beauté des femmes de la Circassie, comme l'ont fait certains voyageurs, et comme paraît l'avoir fait Jean Struis, auquel on peut d'autant plus se fier, ce me semble, qu'il appartient à une nation qui ne s'échauffe pas facilement.

Jean Struis, comme l'indique son nom, est Hollandais.

Nous citerons ce qu'il dit des Circassiennes. Il est moins difficile et surtout moins embarrassant parfois de citer que d'écrire.

« Les femmes du Caucase, dit Jean Struis, ont toutes de l'agrément et je ne sais quoi qui les fait aimer. Elles sont belles et fort blanches, et cette blancheur est mêlée d'un si beau coloris, que ce n'est que lis et roses aux endroits où il faut qu'ils soient pour faire une beauté parfaite. Leur front est grand et uni, et, sans le secours de l'art, elles ont si peu de sourcils, qu'on dirait que ce n'est qu'un fil de soie recourbé. Elles ont les yeux grands, doux et pleins de feu; le nez bien tourné, les lèvres vermeilles, la bouche riante et petite, le menton tel qu'il doit être pour achever un ovale parfait. Le cou et la gorge ont la blancheur et l'embonpoint que demandent les connaisseurs dans une beauté achevée, et sur un dos plein et blanc comme neige tombent de longs cheveux de la couleur du plus beau jais, tantôt

flottants, tantôt tressés, et qui accompagnent toujours agréablement le tour du visage. En parlant du sein, j'ai passé vite; comme on fait des choses communes, et cependant il n'est rien de si rare ni qui mérite plus d'attention : les deux globes y sont bien placés, bien saillis, d'une fermeté incroyable, et je puis dire, sans exagérer, que jamais rien ne fut plus beau ni plus propre, un de leurs grands soins étant de les laver tous les jours, de peur, disent-elles, de se rendre indignes, par leur négligence, des grâces que le ciel leur a faites. Leur taille est belle, grande et aisée, et toute leur personne pourvue d'un air libre et dégagé. Avec de si beaux dons, elles ne sont point cruelles, et ne s'effrayent pas de l'abord d'un homme, de quelque pays qu'il soit; et, soit qu'il les approche ou qu'il les touche, bien loin de le rebuter, elles se feraient scrupule de l'empêcher de cueillir ce qu'il faut de lis et de roses pour un bouquet de juste grosseur. Mais, si les femmes sont faciles, de leur côté les hommes sont si bons, qu'ils voient d'un air froid cajoler leurs femmes, dont ils ne sont ni fous ni jaloux, alléguant pour raison qu'il en est des femmes comme des fleurs, dont la beauté serait inutile s'il n'y avait pas d'yeux pour les regarder ni de mains pour les toucher. »

Voilà ce qu'écrivait à Amsterdam, en 1661, pendant les commencements du règne de Louis XIV, et dans un style qui, comme on le voit, ne serait pas indigne de Benserade, le galant voyageur Jean Struis.

Comme il paraît avoir fait sur les Circassiennes des études plus approfondies que les miennes, je me contenterai de me ranger à son avis et d'inviter mes lecteurs à en faire autant.

Au reste, cette réputation de beauté est si bien établie, que, sur les marchés de Trébisonde et dans les bazars de Constantinople, le prix d'une Circassienne est presque toujours le double, parfois le triple de celui d'une femme dont, au premier coup d'œil, la beauté nous paraîtra égale et même supérieure.

Cette digression, au lieu de nous éloigner de notre hôtesse, n'a fait que nous en rapprocher.

Elle nous avait promis de danser et nous tint parole; seulement, comme nous avions négligé de ramener un musicien quelconque, elle fut obligée de danser en s'accompagnant d'un accordéon dont elle jouait elle-même, ce qui enlevait à sa danse l'élégance des mouvements des bras.

Mais ce que nous voyions de cette danse était si charmant, que nous nous promîmes, après le club, de ramener un musicien quelconque pour que l'habile Léila pût avoir un succès tout à fait digne de son mérite.

A huit heures, le capitaine Grabbé vint nous prendre. La réunion était complète, et nous étions attendus au club.

Comme on nous en avait prévenus, le club était tout simplement la boutique d'un épicier. Sur le comptoir, qui s'étendait dans toute la longueur de la boutique et derrière lequel passaient seuls les privilégiés, étaient rangés des fromages de toutes les espèces, des fruits frais ou confits de tous les pays.

Mais ce qui était formidable à voir, c'était une double rangée de bouteilles de vin de Champagne, s'étendant d'un bout du comptoir à l'autre, avec une régularité qui faisait honneur à la discipline russe.

Pas une, en effet, qui dépassât l'autre d'une ligne, pas une qui ne sentît les coudes de sa voisine.

Je ne les comptai pas ; il devait bien y en avoir soixante ou quatre-vingts.

Cela faisait deux ou trois par convive, en supposant qu'on n'envoyât pas chercher de renfort à la cave.

Nulle part on ne boit comme en Russie, — si ce n'est en Géorgie cependant.

Ce serait une lutte curieuse à voir qu'une lutte entre des buveurs russes et géorgiens ; j'offre de parier que le chiffre des bouteilles bues arriverait à une douzaine par homme ; mais je ne me charge pas de dire d'avance à qui demeurerait la victoire.

J'étais, au reste, déjà aguerri à ces sortes de luttes. Dans la vie habituelle, je ne bois que de l'eau à peine rougie. Quand l'eau est bonne, je la bois pure.

Fort ignorant sur les crus des vins, capable de confondre le vin de Bordeaux avec le vin de Bourgogne, j'ai pour l'eau une extrême finesse de dégustation. A l'époque où j'habitais Saint-Germain, et lorsque, par paresse, mon jardinier allait puiser l'eau à une fontaine plus rapprochée que celle dont l'eau me désaltérait d'habitude, je reconnaissais la substitution à l'instant même.

Mais, de même que tous les hommes qui boivent peu, — ce que je vais dire a l'air d'un paradoxe, — je suis très-difficile à griser.

La facilité à se griser, chez les hommes qui boivent beaucoup, tient à ce qu'il y a toujours un reste d'ivresse de la veille. Je fis donc amplement honneur aux quatre-vingts bouteilles de vin de Champagne réunies pour la fête dont j'étais le héros.

Pendant ce temps, retentissaient dans une pièce voisine le tambourin tatar et la flûte lesghienne; c'étaient nos coupeurs de têtes, les chasseurs du régiment de Kabardah, qui venaient nous donner un échantillon de leur science chorégraphique.

A peine la porte fut-elle ouverte et fûmes-nous introduits comme spectateurs, que je reconnus les originaux des portraits que j'avais vus : Bageniok, Ignacief et Michaëlouk. Ils furent fort étonnés que je les appelasse par leurs noms, et cette prescience de leur individualité ne contribua pas peu à activer la connaissance.

Au bout de dix minutes, nous étions les meilleurs amis du monde, et ils nous faisaient sauter dans leurs bras comme des enfants.

Chacun dansa de son mieux : nos chasseurs de Kabardah, la tcherkesse et la lesghienne; Kalino, un des plus beaux, et surtout un des plus infatigables danseurs que je connaisse, leur répondit par la trépaka. Peu s'en fallut que je ne me rappelasse les jours de ma jeunesse et que je ne leur laissasse à mon tour, dans le cancan, un échantillon de notre danse nationale.

A dix heures, la soirée finit; nous prîmes congé du lieutenant-colonel, qui fixa notre départ au lendemain onze heures du matin, voulant avoir le temps de prévenir un prince tatar que nous dînerions en passant chez lui; puis, de nos jeunes officiers, parmi lesquels nous remarquâmes trois ou quatre capotes de soldat, dont les habitants — j'allais dire, à tort, les propriétaires : le soldat ne possède rien, pas même sa capote — dont les habitants ne nous parurent ni moins gais, ni moins libres avec leurs supérieurs que les autres.

C'étaient de jeunes officiers faits soldats à la suite de condamnations politiques. Aux yeux de leurs camarades, ils ne perdent absolument rien par cette dégradation, et, par une délicatesse de cœur que devrait admirer, mais que se contente de tolérer, je crois, le gouvernement russe, ils jouissent au Caucase de la position sociale dont ils sont privés à Moscou et à Saint-Pétersbourg.

En nous retirant, nous demandâmes au lieutenant-colonel la permission d'emmener chez nous Bageniok, Ignacief et Michaëlouk; ce qui nous fut accordé, à la condition qu'ils seraient libres à minuit.

Il y avait un *secret* d'arrangé pour la nuit.

C'est ainsi que l'on nomme une expédition nocturne contre les voleurs d'hommes, de femmes et d'enfants.

Nous promîmes à nos trois Kabardiens de leur rendre la liberté à l'heure à laquelle ils la réclameraient; ils échangèrent quelques mots tout bas avec leurs camarades et nous regagnâmes notre domicile, où nous savions être attendus par notre hôtesse, qui prenait, comme actrice, à la danse, autant de plaisir qu'elle nous en donnait comme spectateurs.

X

LE SECRET

Au nombre des trois Kabardiens que nous ramenions avec nous, était non-seulement un danseur remarquable, mais encore un musicien distingué.

C'était Ignacief.

Ignacief, gros, court, bâti en Hercule dans sa taille trapue, avec son papak large comme ses épaules et dont les frisons lui descendaient jusqu'au nez, sa barbe rousse, dont les poils lui descendaient jusqu'à la ceinture, était un des types les plus grotesques et, en même temps, les plus terribles que j'ai vus.

De ses bras courts et robustes, il jouait du violon, avec cette singularité qu'il tenait le violon de la main droite et l'archet de la main gauche.

Il mettait à appuyer son archet sur les cordes de son violon, la même énergie qu'il eût mise à faire grincer une scie sur un morceau de bois de fer.

Notre hôtesse pouvait désormais danser, non-seulement avec les jambes, mais encore avec les bras.

Nous avions cru d'abord qu'elle serait un peu effrayée à la vue des trois visages que nous lui ramenions ; mais sans doute qu'elle les connaissait, car elles les accueillit avec un charmant sourire, donna une poignée de main à Bageniok et échangea quelques mots avec Ignacief et Michaëlouk.

Ignacief tira son violon de dessous sa tcherkesse et commença à le râcler.

Sans se faire prier autrement, Léila se mit à danser à l'instant même ; Bageniok lui fit vis-à-vis.

J'ai déjà parlé de la tristesse profonde de la danse russe. Elle ressemble à ces danses de funérailles que les Grecs menaient aux tombeaux des morts. Les danses de l'Orient ne sont guère plus gaies, à moins que, comme celle des almées et des bayadères, elles ne tombent dans les danses expressives.

Et encore sont-elles libertines, cyniques même, mais jamais gaies.

Ce ne sont point des danses, c'est une marche lente en avant et en arrière, où les pieds ne quittent jamais le sol; où les bras, beaucoup plus occupés que les jambes, font le mouvement d'attirer ou de repousser; où la mélodie est toujours la même et se prolonge à l'infini, bien sûr qu'est le musicien que danseurs et danseuses peuvent exécuter ces sortes de mouvements toute une nuit sans être le moins du monde fatigués le matin.

Le bal dura jusqu'à minuit, la même danseuse suffisant à Bageniok, à Michaëlouk et à Kalino, qui, de temps en temps, n'y pouvant tenir, changeait la danse lesghienne ou kabardienne en danse russe.

Quant à Ignacief, qui eût dû être le plus fatigué de tous, attendu que c'était lui qui se donnait le plus de mouvement, il semblait être infatigable.

A minuit, on entendit une certaine rumeur dans la cour, puis dans le corridor. C'étaient les compagnons de nos chasseurs qui les venaient chercher. Ils étaient en costume de campagne, c'est-à-dire qu'au lieu de leurs tcherkesses d'apparat, avec lesquelles ils nous avaient reçus, ils étaient vêtus de tcherkesses en lambeaux.

Celles-là, c'était leur costume de guerre, c'étaient celles que les expéditions nocturnes avaient effilées aux ronces et aux épines.

Pas une qui n'eût sa trace de balle ou de poignard, pas une qui n'eût ses taches de sang.

Si elles avaient pu parler, elles eussent raconté les

luttes mortelles, les combats corps à corps, les cris des blessés, les dernières imprécations des mourants.

Au drapeau, l'histoire belliqueuse du jour ; à elles, les légendes sanglantes de la nuit.

Chaque homme avait sa carabine à deux coups sur l'épaule et son long kandjar à la ceinture. Pas une de ces carabines dont les balles n'eussent donné la mort ; pas un de ces kandjars dont le fil n'eût séparé, non pas une tête, mais dix têtes des épaules.

Pas d'armes intermédiaires.

Les compagnons de Bageniok, de Michaëlouk et d'Ignacief leur avaient apporté leurs tcherkesses de campagne et leurs carabines.

Quant à leurs kandjars, ils ne les quittent jamais ; quant à leurs cartouchières, elles sont toujours bourrées de poudre et de balles.

Nos deux danseurs et le musicien revêtirent leurs habits de guerre. Pendant ce temps, Moynet, Kalino et moi, nous nous armions de notre côté.

Nous fûmes prêts en même temps qu'eux.

— *Païdiome !* dis-je en russe.

Cela voulait dire : « Partons ! »

Les chasseurs nous regardèrent avec étonnement.

— Expliquez-leur, dis-je à Kalino, que nous partons avec eux et que nous voulons être de l'expédition.

Kalino leur traduisit mes paroles et le signe affirmatif que Moynet fit de la tête.

Bageniok, qui était le sergent-major et qui avait d'habitude le commandement de l'expédition, devint sérieux.

— Est-ce bien vrai, demanda-t-il à Kalino, ce que disent le général français et son aide de camp ?

Rien ne leur eût pu ôter de l'idée que j'étais un général français et que Moynet était mon aide de camp.

— C'est parfaitement vrai, répondit Kalino.

— Alors, continua Bageniok, il faut que les deux Français sachent quelles sont nos habitudes. Libre à eux, du reste, de ne pas s'y conformer, puisqu'ils ne sont pas de la compagnie.

— Les habitudes? demandai-je. Voyons cela.

— Jamais deux chasseurs n'attaquent un Tchetchen : un homme vaut un homme. On se bat donc homme contre homme. Si l'on appelle au secours, alors seulement deux hommes peuvent se mettre contre un; mais on n'appelle jamais au secours. Si un chasseur est attaqué par deux, trois, quatre montagnards, autant de chasseurs viennent à son secours qu'il y a de montagnards; pas un de plus, pas un de moins. Si l'on peut tuer de loin, tant mieux; on a une carabine, c'est pour s'en servir. Maintenant, comment les Français comptent-ils faire?

Kalino nous transmit la demande.

— Comme vous faites vous-mêmes, pas autrement.

— Vous embusquerez-vous tous les trois ensemble? ou vous placerez-vous comme nous et avec nous?

— Je désirerais, répondit Kalino, et je crois que c'est le désir de mes compagnons, que chacun de nous pût être près d'un de vous.

— Soit. Je me charge du général; Ignacief se chargera de l'aide de camp; vous qui êtes Russe, vous ferez comme vous l'entendrez.

Kalino voulait absolument être où il y avait le plus de danger. Combattre un Tcherkesse et le tuer — en

amateur, — c'était pour lui la croix de Saint-Georges, c'est-à-dire la plus belle des croix russes.

Minuit sonna. Nous étions prêts; on partit.

D'abord, la nuit semblait sombre à ne pas voir à quatre pas devant soi; mais, au bout de cent pas, nos yeux étaient déjà familiarisés avec l'obscurité. Pas un homme, pas une femme n'était dehors; des chiens seulement se levaient de temps en temps sur le seuil des portes ou traversaient la rue. Mais, sans doute, leur instinct leur disait qu'ils avaient affaire à des amis : aucun d'eux n'aboya.

Nous sortîmes de la ville, et nous nous trouvâmes sur la rive droite de la rivière Kara-Soù. Arrivés là, le bruit des cailloux qu'elle roulait avec son eau absorba le bruit de nos pas.

Nous voyions devant nous la montagne comme une masse noire.

La nuit était superbe; le ciel, tout brodé de diamants. Jamais le beau vers de Corneille :

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,

n'avait eu de plus exacte application.

Nous avions fait un quart de lieue, à peu près, quand Bageniok fit signe de s'arrêter.

Il est impossible d'être obéi avec plus de précision qu'il ne le fut.

Il se coucha, se mit l'oreille contre terre et écouta.

Puis, se relevant :

— Ce sont des Tatars de la plaine, dit-il.

— Comment peut-il savoir cela ? demandai-je à Kalino, qui me traduisit sa phrase.

Kalino reproduisit mon interrogation.

— Leurs chevaux marchent l'amble, dit Bageniok; au milieu de leurs rochers, les chevaux des montagnes sont bien forcés de marcher le pas ordinaire.

En effet, cinq ou six minutes après, nous vîmes passer dans l'obscurité une petite troupe de cavaliers composée de sept ou huit personnes.

Elle ne nous vit pas, Bageniok nous ayant recommandé de nous cacher derrière la saillie formée par la rive droite de l'Yarak-Sou.

Je demandai le motif de cet excès de précaution.

Souvent les montagnards ont des espions parmi les gens de la plaine. Un des hommes que nous venions de voir passer pouvait être un espion, se séparer de la petite troupe et donner avis aux Tatars.

Nous attendîmes donc qu'ils fussent tout à fait éloignés pour nous remettre en route.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous vîmes un bâtiment qui blanchissait à notre gauche.

C'était la forteresse russe de Knezarnaïa, c'est-à-dire le point le plus avancé de toute la ligne.

La pente des montagnes vient mourir au pied de ses murailles. Nous entendions sur ces murailles la voix de la sentinelle qui criait : *Slouchi* (écoute) !

Nous aussi, nous écoutâmes. Mais cette voix, reproduite par une seconde sentinelle pour se perdre encore, puis par une troisième pour s'éteindre tout à fait, n'eut pas un quatrième écho, et s'évanouit dans l'air comme le cri d'un esprit de la nuit.

Nous continuâmes de marcher dix minutes encore, à peu près. Puis, presque à pied sec, nous passâmes l'Yarak-Sou, et suivîmes, à travers des buissons épineux, la pente de la montagne, jusqu'à une seconde rivière aussi desséchée que la première; nous la franchîmes sans difficulté et nous nous engageâmes dans une espèce de chemin frayé par les pâtres, lequel nous conduisit, cette fois, près d'une troisième rivière, plus large et évidemment plus profonde que les deux autres.

C'était l'Axaï, un des affluents du Terek.

L'autre que nous venions de traverser presque à sa source était l'Yaman-Sou.

Avant que je me fusse rendu compte à moi-même de la façon dont nous allions traverser la rivière, Bageniok m'avait fait signe de monter sur ses épaules.

La même invitation était faite à mes deux compagnons par Ignaciel' et Michaëlouk.

Nous nous fîmes prier juste ce qu'il fallait pour ne pas être indiscrets, et nous enfourchâmes nos montures.

Les chasseurs avaient de l'eau jusqu'au-dessus du genou.

Ils nous déposèrent sur l'autre rive.

Puis, en silence, Bageniok reprit sa route en descendant le cours de la rivière, cette fois, et en suivant la rive gauche de l'Axaï.

Je ne devinais pas bien le but de la manœuvre. Mais je me taisais, comprenant la nécessité du silence et me réservant de demander une explication plus tard.

A mesure que nous descendions, l'Axaï devenait plus large, et sans doute aussi plus profond.

Un de nos hommes échangea un signe avec Bageniok et s'arrêta.

Cent pas plus loin, un second s'arrêta à son tour.

Cent pas plus loin, un troisième.

Je compris que l'on se plaçait à l'affût.

Pendant tout son cours dans la montagne, la rivière était guéable. Or, en revenant de leurs expéditions nocturnes, les Tchetchens ne s'amusaient pas à la remonter. Ils se jetaient avec leurs chevaux où ils se trouvaient. Voilà pourquoi, de cent pas en cent pas, les chasseurs se plaçaient le long de la rivière.

Tous s'arrêtèrent, les uns après les autres. Bageniok, qui marchait en tête, s'arrêta naturellement le dernier.

Je m'arrêtai avec lui.

Il se coucha à terre, et me fit signe d'en faire autant. Comme il ne parlait pas français, que je ne parlais pas russe, nous ne pouvions nous entendre que par signes.

Je fis comme il faisait, m'abritant, ainsi que lui, sous un buisson.

On entendait, pareils à des lamentations d'enfant, les cris des chacals qui rôdaient dans la montagne.

Ces cris et le bruit de l'eau de l'Axaï étaient les seuls qui troublassent le silence de la nuit. On était trop loin de Kasafiourte pour entendre la vibration de l'horloge, et de Knezarnaïa pour entendre la voix des factionnaires.

Tous les bruits que nous entendions, à ce point de la montagne où nous étions, étaient des bruits ennemis, qu'ils vinssent des hommes ou des animaux.

Je ne sais ce qui se passait dans l'esprit de mes compagnons, mais ce qui me frappait, c'était le peu de

temps qu'il faut pour amener dans la vie les plus étranges contrastes.

Il y avait deux heures à peine, nous étions au milieu de la ville, dans une chambre bien chaude, bien éclairée, bien amie. Léila dansait, en coquetant de son mieux avec ses yeux et avec ses bras. Ignacief jouait du violon. Bageniok et Michaëlouk lui faisaient vis-à-vis. Nous battions des mains et des pieds; nous n'avions pas une pensée qui ne fût gaie et joyeuse.

Deux heures s'étaient écoulées. Nous étions dans une nuit froide et sombre, au bord d'une rivière inconnue, sur une terre hostile, couchés la carabine à la main, le poignard au côté, non pas, comme cela m'était arrivé vingt fois, à l'affût d'une bête sauvage, mais en embuscade, attendant, pour tuer ou pour être tués, des hommes comme nous, faits à l'image de Dieu comme nous! et nous nous étions jetés en riant dans cette entreprise : comme si ce n'était rien que de perdre son sang ou de verser celui des autres!

Il est vrai que ces hommes que nous attendions étaient des bandits, des hommes de pillage et de meurtre, laissant derrière eux la désolation et les pleurs. Mais ces hommes étaient nés à quinze cents lieues de nous, avec des mœurs autres que nos mœurs. Ce qu'ils faisaient, leurs pères l'avaient fait avant eux, leurs ancêtres avant leurs pères, leurs aïeux avant leurs ancêtres.

Pouvais-je véritablement demander à Dieu de me prêter son aide si je courais un danger que j'étais venu si inutilement, si imprudemment chercher?

Ce qu'il y avait d'incontestable, c'est que j'étais sous un buisson au bord de l'Axaï, que j'y attendais les

Tchetchens, et qu'en cas d'attaque, ma vie dépendait de la justesse de mon coup d'œil, ou de la force de mon bras.

Deux heures s'écoulèrent ainsi.

Soit que la nuit s'éclaircit, soit que mon œil s'habituât aux ténèbres à force de sonder l'obscurité, j'en étais arrivé à distinguer parfaitement l'autre côté du fleuve.

Je ne perdais pas de vue la rive opposée, quand il me sembla entendre à ma droite un faible bruit.

Je jetai les yeux sur mon compagnon : soit qu'il n'entendît pas, soit que ce bruit lui parût sans importance, il n'avait pas l'air d'y faire attention.

Le bruit devenait de plus en plus perceptible. Il me semblait entendre le pas de plusieurs personnes.

Je me rapprochai insensiblement de Bageniok, lui mis une main sur le bras et étendis l'autre main du côté où, cette fois, j'entendais bien distinctement le bruit.

— *Nitchevo*, me dit-il.

Je savais assez de russe pour traduire *nitchevo*.

« Ce n'est rien, » m'avait répondu Bageniok.

Je n'en restai pas moins l'œil fixé du côté d'où venait le bruit.

Alors, je vis, à vingt pas de moi, s'avancer un grand cerf, à la magnifique empaumure. Il était suivi de sa biche et de deux faons.

Il s'approcha sans défiance du cours d'eau et se mit à boire.

Ce n'était rien, avait dit Bageniok. En effet, ce n'était pas le gibier que nous attendions.

Je ne pus m'empêcher de le mettre en joue... Oh! si j'avais pu lâcher le coup, il était bien à moi.

Tout à coup, il releva la tête, tendit le cou vers la rive opposée, aspira l'air, jeta une espèce de cri d'alarme et se rejeta dans la montagne.

Je connaissais trop les habitudes des animaux sauvages pour ne pas comprendre que toute cette pantomime de mon cerf indiquait que, de l'autre côté de la rivière, il se passait quelque chose d'insolite.

Je me retournai vers Bageniok.

— *Smirno,* me dit-il.

Je n'avais pas compris la parole, mais je compris le geste. Il me disait de ne pas bouger, et de m'effacer le plus possible contre terre.

Je lui obéis.

Lui se glissa comme un serpent le long de la rive du fleuve, continuant de le descendre, et, par conséquent, s'éloignant de moi.

Tant que je pus, je le suivis des yeux.

Quand je l'eus perdu de vue, mon regard se reporta naturellement de l'autre côté de l'Axaï.

Alors, en même temps qu'il me semblait entendre le galop d'un cheval, je distinguai dans l'obscurité un groupe plus compacte que ne l'eût été celui d'un simple cavalier.

Le groupe se rapprochait, sans devenir plus explicable.

Ce que je compris, au battement de mon cœur plus encore que par le témoignage de mes yeux, c'est qu'un ennemi était devant nous.

Je regardai du côté d'Ignacief : personne ne bougeait. On eût dit que la rive du fleuve était déserte.

Je regardai du côté de Bageniok : il avait disparu depuis longtemps.

Je reportai ma vue de l'autre côté de la rivière et j'attendis immobile.

Le cavalier était arrivé au bord de l'Axaï. Il se présentait à moi diagonalement et je pouvais voir qu'il traînait une personne à la queue de son cheval.

C'était un prisonnier ou une prisonnière.

Au moment où il poussa son cheval dans l'eau et où celui ou celle qu'il traînait après lui fut obligé de l'y suivre, on entendit un cri lamentable.

C'était un cri de femme.

Tout le groupe était déjà dans le fleuve, à deux cents pas au-dessous de moi.

Que faire ?

Comme je m'adressais cette interrogation, la rive du fleuve s'éclaira subitement; un coup de feu se fit entendre. Le cheval battit l'eau convulsivement de ses pieds, et tout le groupe disparut dans la tempête soulevée au milieu du fleuve.

Un second cri, cri de détresse comme le premier, poussé par la même voix, retentit.

Cette fois, je courus du côté où s'accomplissait le drame.

Au milieu de cette espèce de tourbillon qui continuait d'agiter le fleuve, une flamme brilla, un second coup de feu jaillit.

Puis un troisième coup de feu partit du bord, puis j'entendis le bruit de quelqu'un qui s'élançait à l'eau, je vis comme une ombre se dirigeant vers le milieu de la rivière, j'entendis des cris, des imprécations; puis, tout à coup, bruit et mouvement, tout cessa.

Je regardai autour de moi; mes compagnons les plus

rapprochés m'avaient rejoint et attendaient, immobiles comme moi.

Alors, nous vîmes venir à nous quelque chose d'impossible à reconnaître dans l'obscurité, mais qui, cependant, de seconde en seconde, se dessina plus clairement.

Lorsque le groupe ne fut plus qu'à dix pas de nous, nous distinguâmes et nous comprîmes.

L'agent moteur était Bageniok; il tenait son kandjar entre ses dents, portait, sur son épaule droite, une femme évanouie, mais qui n'avait pas lâché son enfant, qu'elle tenait entre ses bras; et, de sa main gauche, par la seule tresse de cheveux qu'elle eût au milieu du crâne, une tête de Tchetchen trempant à moitié dans l'eau.

Il jeta la tête sur la berge, y déposa la femme et l'enfant, et dit en russe, d'une voix où il était impossible de distinguer la moindre émotion :

— Maintenant, mes amis, lequel de vous a une goutte de vodka ?

Et ne croyez pas que ce fût pour lui qu'il la demandait.

C'était pour la femme et l'enfant.

Deux heures après, nous rentrions à Kasafiourte, ramenant en triomphe l'enfant et la mère, parfaitement revenus à la vie.

Mais j'en suis encore à me demander si l'on a le droit de se mettre à l'affût d'un homme comme on se met à l'affût d'un cerf ou d'un sanglier.

XI

LE PRINCE ALI

Le lendemain, à onze heures, comme la chose avait été arrêtée la veille, le lieutenant-colonel Cogniard vint nous prendre.

Moynet avait employé la matinée à faire un dessin de Bageniok, qui, pendant la première demi-heure, avait posé comme un marbre, mais qui, tout à coup, s'était mis à trembler la fièvre en déclarant que, malgré sa bonne volonté, il lui était impossible de se tenir debout.

Il avait attrapé un refroidissement.

Nous lui avions fait boire un verre de vodka; nous lui avions donné une dernière poignée de main et l'avions envoyé se coucher.

Pendant qu'il posait, je lui avais fait demander par Kalino des détails sur son affaire de la veille.

En effet, j'avais bien saisi l'ensemble, mais les détails m'avaient échappé.

Voici comment les choses s'étaient passées :

Dès qu'il avait aperçu le Tchetchen, Bageniok avait couru ou plutôt s'était glissé à l'endroit où il avait présumé que cet homme passerait la rivière.

Bageniok avait parfaitement vu qu'il trainait derrière lui une femme attachée par un licou à la queue de son cheval.

Il avait calculé alors que, s'il tuait l'homme d'abord, le

cheval, livré à lui-même, s'emporterait et, en s'emportant, étranglerait la femme.

Il avait donc pris le parti de tuer le cheval avant l'homme. Ainsi avait-il fait. Sa première balle avait porté en plein dans le poitrail de l'animal, que nous avions alors entendu battre furieusement l'eau de ses pieds de devant. Au milieu de l'agonie de son cheval, le Tchetchen avait lâché à son tour son coup de fusil, et avait enlevé le papak de Bageniok, mais sans toucher la tête.

Bageniok avait aussitôt lâché son second coup de carabine et avait tué ou blessé à mort le Tchetchen.

Il s'était aussitôt élancé à l'eau. Il s'agissait de sauver la femme avant qu'elle fut étranglée ou noyée.

Arrivé au milieu du fleuve, où le cheval se débattait dans les convulsions de l'agonie, il avait, d'un coup de kandjar, coupé le licou et soulevé la femme hors de l'eau. Alors seulement, il s'était aperçu qu'elle tenait un enfant entre ses bras.

En ce moment, il avait éprouvé une vive douleur au mollet : c'était le montagnard à l'agonie qui le mordait à belles dents.

Pour lui faire lâcher prise, il lui avait coupé la tête.

Voilà comment nous l'avions vu revenir, son kandjar aux dents, la femme et l'enfant sur une épaule, et la tête du montagnard à la main.

Cela s'était passé bien simplement comme vous voyez, ou plutôt Bageniok nous avait raconté cela comme une chose toute simple.

Nous prîmes congé de notre hôtesse, emportant non-seulement le souvenir de son hospitalité, mais encore un portrait d'elle que Moynet avait fait la veille, tandis

qu'elle dansait la lesghienne avec Bageniok, au son du violon d'Ignacief.

Pour aller dîner à l'aoul du prince tatar, il nous fallait passer, à moins de faire un long détour, sur les terres de Schamyl. Le lieutenant-colonel Cogniard ne nous cacha point que nous avions dix chances d'être attaqués contre une de ne l'être pas ; mais c'était une galanterie qu'il nous faisait. Il avait pris cinquante hommes d'escorte et tout cet état-major de jeunes officiers qui, la veille, nous avait donné une fête.

En sortant de Kasafiourte, on entre dans la plaine de Koumich, magnifique désert où l'herbe, que personne ne fauche, pousse à la hauteur du poitrail des chevaux.

Cette plaine — qui, à notre droite, venait se rattacher au pied des montagnes derrière lesquelles se tient Schamyl et du haut desquelles ses vedettes nous suivaient de l'œil, — s'étendait à gauche à perte de vue et sur une ligne tellement horizontale, que je crus un instant qu'elle était bordée par la mer Caspienne.

La plaine de Koumich, où le vent seul est roi, que nul n'ensemence, que nul ne récolte, foisonne de gibier. Au loin, nous voyions bondir les chevreuils et marcher gravement les grands cerfs, tandis que, sous les pieds des chevaux de notre escorte, devant l'attelage de notre tarentasse, se levaient des vols de perdreaux et fuyaient des troupeaux de lièvres.

Quelquefois, le prince Mirsky prend cent hommes, vient avec eux chasser dans cette plaine et tue deux cents pièces de gibier.

A deux lieues de Kasafiourte, au détour d'un chemin,

nous vîmes tout à coup une troupe d'une soixantaine d'hommes à cheval qui venaient à nous.

Je crus un instant que nous tenions notre escarmouche.

Je me trompais.

Le lieutenant-colonel Cogniard mit tranquillement son lorgnon à son œil et dit :

— C'est Ali-Sultan.

En effet, le prince tatar, se doutant que nous prendrions le plus court, et pensant, de son côté, que nous pouvions être attaqués, s'était mis à la tête du ban et de l'arrière-ban de sa maison, et venait à notre rencontre.

Je n'ai rien vu de plus pittoresque que cette troupe armée.

Le prince galopait en tête avec son fils, âgé de douze ou quatorze ans, tous deux magnifiquement vêtus, couverts d'armes splendides.

A ses côtés, un peu en arrière, venait un noble tatar, nommé Kouban. A l'âge de douze ans, se trouvant attaqué par les Circassiens, il avait pris la place du capitaine, qui avait été tué à la première décharge, et il avait repoussé l'ennemi.

L'empereur l'avait su, l'avait fait venir, et lui avait donné la croix de Saint-Georges... à douze ans !

Derrière eux, venaient quatre fauconniers et six pages.

Puis cinquante à soixante cavaliers tatars, dans leurs plus beaux accoutrements de guerre, brandissant leurs fusils, faisant cabrer leurs chevaux, criant : *Hourra !*

Les deux troupes se mêlèrent et nous nous trouvâmes avoir une escorte de cent cinquante hommes.

J'avoue que mon plaisir, à cette vue, monta jusqu'à l'orgueil. Le travail n'est donc pas un vain labeur, la réputation une folle fumée ! Trente ans de luttes pour la cause de l'art peuvent donc avoir leur récompense royale !

Qu'eût-on fait de plus pour un roi que ce que l'on faisait pour moi ?

Oh ! luttez ! ayez courage, frères ! un jour viendra pour vous, pour vous aussi, où, à quinze cents lieues de la France, des hommes d'une autre race, qui vous auront lu dans une langue inconnue, s'arracheront à leurs aouls bâtis au sommet des rochers comme des nids d'aigle, et viendront, leurs armes à la main, incliner la force matérielle devant la pensée.

J'ai bien souffert dans ma vie ; mais le Dieu bon, mais le Dieu grand m'a parfois, en un instant, fait plus de lumineuse joie que mes ennemis et même que mes amis ne m'ont fait de mal.

Nous fîmes ainsi deux ou trois lieues au galop. Les voitures roulaient sur ces grandes herbes comme sur un tapis de mousse, laissant à droite et à gauche des squelettes d'hommes et de chevaux.

Enfin vint une place où la terre sembla manquer sous nos pieds : un immense ravin s'ouvrait devant nous ; au fond coulait la rivière Actache ; au sommet de la montagne en face s'élevait l'aoul du prince ; au fond à droite, dans l'atmosphère bleuâtre d'une vallée, on voyait les murailles blanches d'un village ennemi.

Huit jours auparavant, les Tchetchens avaient tenté une attaque sur le village et avaient été repoussés.

Sur la côte où nous étions s'élevait la forteresse que

le colonel Kouban avait défendue à l'âge de douze ans, et qui n'est autre que cette citadelle de Sainte-Croix élevée par Pierre Ier dans son voyage au Caucase.

Nous commençâmes une rapide descente le long de la falaise.

Le paysage, vu ainsi d'une montagne à l'autre, se présentait sous un admirable point de vue.

Nous nous arrêtâmes un instant pour que Moynet pût en faire un croquis.

Pendant ce temps, notre escorte offrait l'aspect le plus pittoresque. Des cavaliers descendaient deux à deux, d'autres par groupes; d'autres traversaient la rivière à gué et laissaient leurs chevaux s'y désaltérer; l'avant-garde montait déjà la côte opposée.

Le dessin fini, nous nous remîmes en route, nous traversâmes la rivière à notre tour et nous gravîmes le rapide chemin qui mène à l'aoul.

A l'entrée du village, le commandant de la forteresse nous attendait.

C'était le premier aoul vraiment tatar dans lequel nous entrions.

Rien de plus beau que ces populations qui avoisinent les montagnes. Mongols de race, c'est-à-dire primitivement laids, tous les immigrants qui ont approché du Caucase se sont mêlées à la population indigène et ont, avec les femmes, reçu pour dot la beauté.

Les yeux, surtout, sont merveilleux; chez les femmes, dont, la plupart du temps, on ne voit que les yeux, ces yeux sont deux lumières, deux étoiles, deux diamants noirs. Peut-être, si l'on voyait le reste du visage, les yeux y perdraient-ils; mais, vus avec le bas du front

et le sommet du nez seulement, je le répète, ils sont merveilleux.

Les enfants aussi sont très-beaux sous leurs immenses papaks et avec le grand couteau qu'on leur attache au côté dès qu'ils peuvent marcher seuls. Souvent nous nous sommes arrêtés devant des groupes de bons-hommes de sept à douze ans, jouant aux osselets ou à quelque autre jeu, et nous demeurions vraiment en admiration.

Quelle différence avec les Tatars des steppes!

Il est vrai que les Tatars des steppes pourraient bien être des Mongols et les Tatars du pied du Caucase des Turkomans.

Je laisse la chose à décider aux savants; par malheur, les savants décident toujours du fond de leur cabinet et viennent rarement examiner la question sur le lieu même où elle est posée.

Nous entrâmes dans l'aoul du prince Ali. Là, comme toujours, la beauté de la race nous frappa.

Ce qui nous frappa aussi, ce fut l'acharnement des chiens contre nous. On eût dit que ces damnés quadrupèdes nous reconnaissaient pour des chrétiens.

Une autre chose nous frappa encore : ce sont les têtes des chevaux réduits à l'état de squelette et posées sur les haies pour effrayer les oiseaux.

Nous arrivâmes au palais du prince. C'est une maison fortifiée.

Il avait pris les devants et nous attendait au seuil.

Là, il nous détacha lui-même nos armes, ce qui voulait dire : « Du moment que vous êtes chez moi, c'est moi qui réponds de vous. »

La salle de réception était une pièce beaucoup plus longue que large. A gauche, dans des niches pratiquées à cette intention, étaient roulés, à la suite les uns des autres, six lits complets : matelas, lits de plumes et couvertures; toutes choses que nous n'avions pas vues depuis longtemps! A la muraille étaient suspendues des armes. Enfin, dans le compartiment en retour faisant face à la porte opposée, étaient deux grandes glaces surmontées d'étagères chargées de porcelaines.

L'intervalle entre les deux miroirs était tendu de drap d'or.

L'aoul porte le nom européen d'Andref. C'est celui dont nous avons parlé à propos de Tchervelone.

Le prince, en attendant qu'on nous servît le dîner, nous offrit de nous faire visiter l'aoul.

Nous acceptâmes.

Nous sortîmes donc, conduits par le prince et son fils.

A part la maison du prince, toutes les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse. Cette terrasse est, en général, aussi peuplée que la rue; c'est la propriété, c'est le domaine, c'est surtout la promenade des femmes. Elles se tiennent là avec leurs grands voiles à carreaux, et regardent les passants par l'ouverture que, pareille à une meurtrière, elles ménagent à leurs yeux.

Puis la terrasse sert encore à d'autres usages.

C'est sur la terrasse, souvent, que l'on amasse la provision de foin pour le bétail; c'est toujours sur la terrasse que l'on vanne le maïs : ce maïs est suspendu en guirlandes devant les maisons, à des perches verticales

et à des cordes horizontales, et fait un charmant effet avec ses épis dorés.

L'aoul d'Andref est surtout renommé pour ses armuriers. Ils font des kandjars. Les lames forgées par eux, et qui portent un chiffre particulier, ont une réputation par tout le Caucase. Lorsqu'on en appuie le tranchant sur un kopek, elles lui font, par la simple pression, une incision assez profonde pour qu'en levant la lame, elle enlève avec elle la pièce de monnaie.

Seulement, jamais les ouvriers du Caucase n'ont rien en magasin, excepté la chose qu'ils fabriquent spécialement.

Ainsi, les armuriers ont des lames, mais n'ont pas de poignées; les monteurs ont des poignées, mais n'ont pas de lames.

Il faut acheter la lame chez un premier ouvrier, la faire monter chez un second, et la porter chez un troisième pour qu'il lui confectionne un fourreau.

Le rêve de nos ouvriers en 1848 est réalisé.

Là, pas d'intermédiaires.

Il en résulte que jamais l'étranger qui passe ne peut rien acheter. Il faut qu'il commande, et attende que sa commande soit exécutée.

Il y a plus : s'il commande des objets qui nécessitent une avance de fonds, cette avance de fonds, il doit la faire. L'ouvrier tatar est censé ne pas posséder un kopek.

Nous visitâmes quatre ou cinq armuriers. — Un seul avait un poignard monté en argent, émaillé de bleu et d'or; je lui en demandai le prix, — quoique, trouvant la monture de mauvais goût, je n'eusse pas grande envie de l'acheter.

Il me répondit qu'il était vendu.

Nous continuâmes notre tournée jusqu'au moment où l'on vint nous dire que le dîner nous attendait.

Nous revînmes à la maison.

Quatre couverts seulement étaient mis : celui du lieutenant-colonel Cogniard et les nôtres.

Ali-Sultan, son fils, et les nobles de sa cour se tenaient debout autour de la table, tandis que les pages nous servaient.

Il me serait difficile de dire ce que nous mangeâmes. Les objets primitifs destinés à la nourriture de l'homme subissent de telles transformations dans la cuisine tatare, que le plus prudent, quand on a faim, est de manger sans s'inquiéter de ce que l'on mange.

Cependant, je crois, — je n'affirme pas — je crois que nous mangeâmes une soupe composée d'une poule et de ses œufs.

Puis vinrent des côtelettes au miel.

Puis des gelinottes aux confitures, des pommes, des poires, du raisin, du lait caillé, du fromage, un plat qu'à une arête avec laquelle je faillis m'étrangler, je reconnus pour un plat de poisson, complétèrent le dîner.

Le dîner terminé, il était deux heures ; nous nous levâmes et voulûmes prendre congé du prince ; mais lui nous dit fort gracieusement qu'il ne se croyait pas quitte de ce qu'il nous devait, pour être venu au-devant de nous, et nous avoir reçus chez lui.

Il lui restait à nous reconduire.

En effet, les chevaux étaient restés sellés. Le prince, son fils, le colonel Kouban, les pages, les fauconniers,

reprirent leur rang autour de la voiture, et toute la caravane repartit comme elle était venue, c'est-à-dire au galop.

A cinq ou six verstes de l'aoul, on fit halte.

Le moment était venu de nous séparer. Nous trouvâmes une nouvelle escorte de cinquante hommes, partie probablement la veille au soir de Kasafiourte, et qui nous attendait.

Ces séparations sont les seules tristesses d'un voyage. Quand il y a eu tant de joie dans la réception, tant de franchise dans les moments écoulés ensemble, on se demande comment on va faire pour se passer les uns des autres, après s'être trouvés si bien ensemble.

Avant de me quitter, le jeune prince s'approcha de moi, et, me présentant le poignard que j'avais marchandé chez l'armurier, me l'offrit au nom de son père. C'était au prince qu'il était vendu; c'était pour moi qu'il était acheté.

Nous nous embrassâmes de grand cœur, le lieutenant-colonel et moi; nous nous serrâmes les mains; nous fîmes mille promesses de nous revoir, soit à Paris, soit à Saint-Pétersbourg; puis nous nous séparâmes avec le reste de l'état-major, pour ne nous revoir probablement jamais.

Après quoi, nous continuâmes notre route vers Tchiriourth, tandis que le prince rentrait dans son aoul et le lieutenant-colonel Cogniard dans sa forteresse.

Ce fut vers le soir seulement que nous aperçûmes Tchiriourth.

En même temps que nous apercevions Tchiriouth, nous voyions distinctement au haut d'une montagne,

à une demi-verste ou à trois quarts de verste de nous, une sentinelle des Tchetchens.

Elle était placée là comme un vautour est placé sur un arbre, pour tomber sur la proie si la proie est attaquable.

Mais, avec nos cinquante hommes d'escorte, nous étions difficiles à digérer.

Notre Tchetchen, qui remplissait à la fois, près de ses compatriotes, les fonctions de sentinelle et de télégraphe, se mit à marcher à quatre pattes, ce qui voulait probablement dire que nous avions de la cavalerie, et leva cinq fois les deux bras en l'air; ce qui pouvait se traduire ainsi : « Cette cavalerie se compose de cinquante hommes. »

Nous lui laissâmes faire ses signes et pressâmes notre hiemchik, qui, à son tour, pressa ses chevaux.

Il était sept heures du soir quand nous entrâmes à Tchiriourth.

XII

TATARS ET MONGOLS

Nous nous rappelons avoir commis, dans le chapitre précédent, une grande imprudence.

Nous avons parlé des Tatars et des Mongols, — nous aurions dû dire *Mongals*, on verra pourquoi tout à l'heure; — nous avons parlé des Tatars et des Mongols, et, en signalant la différence qu'il y a entre les types des

deux races, nous avons dit que peut-être elles venaient d'une même source, mais qu'à coup sûr la race tatare s'était modifiée par son contact avec les races caucasiques, si toutefois les Tatars du Caucase n'étaient pas des Turkomans, et non des Mongols.

Puis, avec une insouciance, nous dirons presque avec un mépris qui sentait son romancier d'une lieue, nous avons laissé la chose à décider aux savants.

Principe général : il ne faut rien laisser à décider aux savants, attendu qu'ils ne décident rien.

Si Œdipe avait laissé l'énigme du sphinx à deviner aux savants de la Béotie, le sphinx dévorerait encore aujourd'hui les voyageurs sur la route d'Aulis à Thèbes; si Alexandre avait laissé le nœud gordien à dénouer aux sept sages de la Grèce, le nœud gordien lierait encore aujourd'hui le timon au joug du char du roi Gordius, et Alexandre n'eût pas fait la conquête de l'Asie.

Disons donc ce que nous savons sur les Tatars et les Mongols (1).

Ce sont les Chinois qui, au VIIIe siècle, parlent les premiers des Tatars : comme des enfants qui bégayent encore et qui prononcent mal les noms, ils les appellent des *Tatas*.

Pour eux, ces Tatas sont une branche de la grande famille mongole.

Meng-Koung...—Vous ne connaissez pas Meng-Koung, n'est-ce pas, cher lecteur? Soyez tranquille, je ne vous en veux pas pour cela. Je ne le connaîtrais pas plus

(1) Voir, pour plus amples renseignements, l'excellent ouvrage sur les *Steppes*, de notre compatriote Hommaire de Hell.

que vous, si je n'avais été forcé de faire connaissance avec lui. — Meng-Koung est, comme Xénophon et comme César, un général historien. Il est mort en 1245, et commandait un corps chinois envoyé au secours des Mongols contre les Kins.

Selon lui, une partie de la horde tatare, autrefois soumise par les Khitans, — peuple qui habitait au nord des provinces chinoises de Tchi-li et de Ching-Ching, provinces fertiles jusqu'au miracle, arrosées qu'elles étaient par le Liaho et ses affluents, — selon lui, une partie de cette horde, disons-nous, quitta la chaîne de montagnes In-Chan, laquelle s'étend de la courbure septentrionale du fleuve Jaune jusqu'aux sources des rivières qui se jettent dans la partie occidentale du golfe de Peking, où elle s'était réfugiée pour rejoindre ses compatriotes, les Tatars blancs, les Tatars sauvages et les Tatars noirs.

Ce n'est pas très-clair, n'est-ce pas? mais à qui la faute? A Meng-Koung, historien et général chinois.

Voyons Jean Duplan de Carpin, frère mineur de Saint-François et archevêque d'Antivari. Cela tombe bien : il est envoyé dans le Kaptchak, auprès du khan des Tatars par Innocent IV, pour le prier de cesser les persécutions contre les chrétiens, l'an 1245, c'est-à-dire l'année même où meurt Meng-Koung.

Voici ce qu'il dit des Mongols, ou plutôt des *Mongals* :

« Il y a une certaine terre dans cette partie de l'Orient qui est appelée Mongal. Cette terre est habitée par quatre peuples : l'un Yeka-Mongal, ce qui veut dire les grands Mongals; le deuxième Sou-Mongal, ce qui veut dire les Mongals aquatiques, qui eux-mêmes s'appellent *Tatars*, du nom d'un fleuve qui traverse leur territoire...»

Vous voyez, le jour commence à se faire.

« Le troisième, continue Jean Duplan, s'appelle Merkit; le quatrième, Mecrit. Ces peuples, ajoute-t-il encore, présentent un type uniforme et parlent une seule langue, quoiqu'ils soient divisés en différentes provinces et gouvernés par différents princes. »

Maintenant, attendez. Duplan de Carpin arrive dans le Kaptchak, vingt ans après la mort de Gengis-Khan. Il va nous dire ce qu'il sait de ce grand remueur de peuples.

« Sur la terre des grands Mongals, naquit un certain homme que l'on nomma Chingis (1). Il commença par être un robuste chasseur devant Dieu. Il apprit aux hommes à emporter et à enlever du butin. Il allait sur les autres terres, et tout ce qu'il pouvait prendre, il le prenait, ne rendant jamais ce qu'il avait pris. C'est ainsi qu'il s'attacha les hommes de sa nation, qui le suivaient volontiers à toute mauvaise action. Il commença bientôt à combattre *contre les Sou-Mongals*, c'est-à-dire *contre les Tatars*, et, comme plusieurs d'entre eux s'étaient joints à lui, il tua leur chef, et finit par subjuguer et mettre dans la servitude tous les Tatars. Ceux-ci subjugués, il en fit autant des Merkits et des Mecrits. »

Or, voici ce que décide la science moderne :

C'est que les Yeka-Mongals, c'est-à-dire les grands Mongals, — dont elle a fait Mongols, — parmi lesquels était né ce certain Chingis, qui n'est autre chose que Gengis-Khan, étaient des Tatars noirs, et que les Sou-Mongals étaient les Tatars blancs.

Au reste, ce qu'il y a de curieux et hors de doute,

(1) Né en 1164.

c'est que les Yeka-Mongals, en anéantissant les Tatars blancs, commencèrent eux-mêmes à prendre le nom des vaincus et à s'appeler Tatars, — ou plutôt à être appelés Tatars, — quoiqu'ils aient toujours repoussé cette dénomination comme celle d'un peuple vaincu.

Les Tatars sont inconnus aux auteurs arabes du xe siècle. Mas'Oudi, qui écrivait, en 950, son *Histoire générale des royaumes les plus connus dans les trois parties du monde,* ne parle ni des Mongols ni des Tatars.

Ebn-Haoukal, son contemporain, auteur d'une géographie intitulée : *Kitaab Messaalek*, n'en parle pas davantage.

D'Ohsson, dans son *Histoire des Mongols,* cite un abrégé d'histoire universelle persane où les Tatars sont appelés un peuple célèbre dans tout l'univers.

Qu'avaient maintenant de commun les Tatars et les Mongols?

C'est ce que le même Duplan de Carpin nous dit en une phrase, et de la façon la plus simple du monde, en commençant son *Histoire des Mongals* par ces mots :

Incipit historia Mongalorum, quos nos Tartaros appellamus.

C'est-à-dire :

« Ici commence l'histoire des Mongals, que nous appelons Tatars. »

Cette phrase prouve qu'au milieu du XIIIe siècle, c'est-à-dire à l'époque où écrivait Jean de Carpin, les Mongols étaient appelés Tatars, soit que Mongols et Tatars n'aient jamais fait qu'une seule nation, ou plutôt, que deux branches d'une seule nation, comme le prétend Duplan de Carpin ; soit que, faisant deux nations diffé-

rentes, la nation conquérante eût pris le nom de la nation conquise.

Il en résulta une chose, probablement due à l'auteur que nous venons de citer : c'est que le nom de Mongols prévalut en Asie et que le nom de Tatars prévalut en Europe, quoique, à partir de la défaite des Sou-Mongals ou des Tatars blancs par les Yeka-Mongals, les deux peuples n'en eussent plus fait qu'un.

Maintenant, dans sa marche d'orient en occident, de Chine en Perse, Gengis-Khan entraina tout naturellement avec lui les peuples du Turkestan qu'il rencontra sur les bords orientaux de la mer Caspienne. Ces peuples, comme une inondation, allèrent se briser à la base de ce gigantesque rocher que l'on appelle le Caucase, tandis que leur reflux couvrait Astrakan et Kasan d'un côté, Bakou et Linchoran de l'autre, s'écoulant, par deux grands courants, l'un vers la Crimée, l'autre vers l'Arménie.

Naturellement, les Turkomans, venant de moins loin, furent les premiers à s'arrêter.

Mais les peuples envahis ne firent pas, eux, de différence entre les envahisseurs : tout fut pour eux Mongol ou Tatar, et, comme la dénomination de Tatar l'avait, pour l'Europe, emportê sur la dénomination de Mongol, tout fut Tatar.

Ce furent ces Tatars qui fondèrent, entre le Dniester et l'Emba, le royaume de Kaptchak, qui s'appela la *Orde d'or*, du mot *orda*, qui veut dire tente, et dont nous avons fait, par corruption, la *Horde d'or*.

Ce fut ainsi que la langue turque resta prédominante dans tout le Kaptchak, chez les Baskirs et les Tchou-

vatches, que la langue mongole disparut, et que les descendants des conquérants ne savent plus parler et ne peuvent plus lire la langue de leurs pères.

En 1463, au moment où la Russie, sous le règne d'Ivan III, commença de réagir contre l'invasion tatare, qui pesait sur elle depuis plus de deux siècles, le royaume de Kaptchak, ou la Orde d'or, était divisé en cinq khanats particuliers :

Le khanat des Tatars Nogaïs, établi entre le Don et le Dniester ;

Le khanat d'Astrakan, entre le Volga, le Don et le Caucase ;

Le khanat de Kaptchak, entre l'Oural et le Volga ;

Le khanat de Kasan, entre Soumara et Viatka :

Enfin, le khanat de Crimée.

Le khanat de Crimée est devenu tributaire des Russes sous Ivan III, en 1474.

Le khanat de Kaptchak fut détruit par le même tzar, en 1481.

Le khanat de Kasan fut conquis par Ivan IV, en 1552.

Le khanat d'Astrakan se soumit au même, en 1554.

Enfin, le khanat des Tatars Nogaïs fut soumis, au XVIIIe siècle, par Catherine II.

Au reste, que ceux de nos lecteurs qui ne seront pas satisfaits des explications que nous donnons ici, consultent :

L'*Asia Polyglotta*, de Klaproth ;

L'*Histoire de la Russie*, de Lévêque ;

L'*Histoire des Cosaques*, de Lesur ;

L'*Histoire des Mongols*, de D'Ohsson ;

Et, par-dessus tout, comme nous l'avons dit, *les*

Steppes, de notre compatriote Hommaire de Hall.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de faire ce chapitre si court; mais, comme il nous paraît peu amusant, nous sommes d'avis que, moins il est long, meilleur il est.

Revenons donc à Tchiriourth, où nous allions entrer quand cette malheureuse idée nous a pris de donner à notre tour notre avis sur les Mongols et les Tatars.

XIII

LES DRAGONS DE NIJNY-NOVGOROD.

Nous nous informâmes où demeurait le prince Dundukof-Korsakof; on nous indiqua la ville haute, c'est-à-dire l'extrémité opposée à celle par laquelle nous abordions Tchiriourth.

Depuis Schoukovaïa, nous entendions incessamment nommer le prince Dundukof-Korsakof; à tout propos, et toujours à sa louange, son nom retentissait.

Il y a des noms de fleuves, de villes et d'hommes qui ont leur retentissement longtemps avant qu'on les aborde.

Le nom du prince Dundukof-Korsakof était un de ces noms-là.

Nous ne lui fîmes pas même demander où nous pouvions descendre. Déjà habitués à l'hospitalité russe, la plus large, la plus splendide des hospitalités, nous allâmes droit chez lui.

Nous vîmes, au milieu des casernes du régiment des dragons de Nijny-Novgorod, un grand bâtiment splendidement éclairé; nous devinâmes que c'était le logement du prince, et nous nous fîmes conduire au perron.

Les domestiques vinrent à nous comme si nous étions attendus et, de notre côté, nous descendîmes comme si nous étions invités.

Au milieu du premier salon, un officier supérieur vint au-devant de nous. Ne connaissant pas le prince, je le pris pour lui et lui adressai mon compliment.

Il m'arrêta court; il n'était pas le prince, mais son successeur, le comte Nostitz.

Le prince venait d'être nommé général, et le comte Nostitz le remplaçait comme colonel des dragons de Nijny-Novgorod. C'était donc lui qui nous offrait l'hospitalité.

Le prince était prévenu de notre arrivée et allait venir.

Le comte Nostitz n'avait pas achevé, que le prince s'avançait, une main tendue et ouverte.

La seconde était en écharpe. Une blessure reçue dans la dernière expédition du prince, contre les Tchetchens, la forçait à l'inaction.

C'était bien l'homme que je m'étais figuré, l'œil fier, la bouche souriante, le visage ouvert.

Nous entrâmes dans le second salon, tout tendu de magnifiques tapis de Perse, apportés de Tiflis par le comte Nostitz.

Le prince était prévenu de notre arrivée par un courrier qui lui avait été expédié de Kasaflourte.

La première chose qui attira nos regards, dans le grand

salon, fut un tableau représentant un chef circassien défendant, avec ses hommes, la crête d'une montagne.

Je demandai quel était ce chef pour qu'on lui fît les honneurs d'un tableau.

C'était Hadji-Mourad.

Ce même Hadji-Mourad, vous vous le rappelez, chers lecteurs, que nous avons vu figurer comme acteur, dans le grand drame de la mort de Gamsah-Beg.

En effet, Hadji-Mourad est un des noms les plus populaires du Caucase; c'est un héros de légende : plus les années s'écouleront, plus son spectre grandira. Après l'avénement de Schamyl à l'imamat, il se brouilla, ou fit semblant de se brouiller avec Schamyl pour entrer au service de la Russie; en 1835 et 1836, il était officier de milice.

Le commandant de la forteresse de Kuntsack, le colonel Lazaref, crut alors s'apercevoir que Mourad avait des communications avec Schamyl. Il le fit arrêter et ordonna qu'il fût conduit sous bonne escorte à Tiflis.

Arrivé au sommet d'une montagne où l'on faisait halte pour quelques instants, il s'approche à cheval des faisceaux de fusils, arrache un fusil aux faisceaux, une cartouchière à un soldat et s'élance dans le précipice.

En tombant, il se casse les deux jambes.

Les soldats reçoivent l'ordre de le poursuivre : quatre s'élancent à leur tour dans le ravin; lui, tout en rampant, fait feu quatre fois, tue les quatre soldats, et va rejoindre Schamyl.

C'est avec son concours que Schamyl reprit Kuntsack et accomplit cette fameuse campagne de 1843, si fatale aux Russes.

Mais, vers la fin de 1851, Schamyl l'ayant accusé d'avoir fait manquer une de ses expéditions, Mourad se brouilla de nouveau avec lui, et alla se mettre, à Tiflis, sous la protection du comte Voronzof.

Mais, là, les mêmes soupçons qui s'étaient élevés contre lui, à Kuntsack, se renouvellent. Le comte Voronzof, convaincu qu'il vient purement et simplement pour étudier le pays, lui donne une escorte d'honneur qui n'est pas autre chose qu'une garde.

La probabilité est que Hadji-Mourad, qui avait de grandes relations avec les Lesghiens, voulait gagner la frontière de Kakétie, et se faire indépendant tout à la fois des Russes et de Schamyl.

Vers le commencement du mois d'avril 1852, il vint à Nouka. Le prince Tarkanof, commandant de la ville, était prévenu : il donna l'ordre de veiller sur lui plus sévèrement que jamais.

Le 29, Hadji-Mourad sortit accompagné d'un soldat, d'un officier de police et de trois Cosaques.

A peine hors de la ville, il tue le soldat d'un coup de pistolet, l'officier de police de deux coups de kandjar, et de la même arme blesse mortellement un Cosaque.

Les deux autres se sauvent et viennent donner l'alarme au prince Tarkanof.

Aussitôt le prince se met à la tête de tout ce qu'il peut rassembler d'hommes et poursuit Hadji-Mourad.

Le lendemain, il le rejoint entre Beladjik et Kach.

Hadji-Mourad avait fait halte dans une forêt avec son nouker.

On enveloppe la forêt et l'on fait feu sur lui.

A ce premier feu, le nouker tombe roide mort.

Restait Hadji-Mourad.

Il tue quatre hommes, en blesse seize, brise son sabre contre un arbre et tombe atteint de six blessures.

On lui coupa la tête à la place même; à Zakatan, on embauma cette tête, puis on la transporta à Tiflis.

J'ai un dessin de cette tête coupée pris sur nature.

C'est cet homme dont le portrait se trouve dans le salon du comte Nostitz.

Voici à quelle occasion ce portrait fut fait.

Poursuivi par les troupes russes, Hadji-Mourad se retrancha à Kartma-Tala, sur les bords de la mer Caspienne. Il avait huit cents hommes avec lui.

On avait, de différents points, acheminé des troupes vers Kartma-Tala, et, entre autres, les dragons de Nijny; deux escadrons l'atteignirent, et, sans attendre l'infanterie, mirent pied à terre, et, conduits par le major Zolotoukine, montèrent à l'assaut et attaquèrent la redoute. Sur cent quarante hommes, quatre-vingts tombèrent avant d'atteindre les montagnards; sur sept officiers, six.

Le major enleva de sa main le drapeau de Hadji-Mourad. — Hadji-Mourad se précipita sur lui, et le tua d'un coup de pistolet; mais, en mourant, le major eut le temps de jeter le drapeau aux hommes qui le suivaient.

Sur ces entrefaites, l'infanterie arriva. Cinquante dragons seulement étaient encore debout, mais le drapeau leur resta.

J'ai un morceau de ce drapeau, que m'ont donné le comte Nostitz et le prince Dundukof-Korsakof.

Hadji-Mourad, un des naïbs les plus aimés de Schamyl, avait été décoré par lui d'une de ces plaques que l'imam

ne donne qu'à ses plus fidèles. Cette plaque fut envoyée à Tiflis en même temps que sa tête.

La tête est à Saint-Pétersbourg; la plaque, restée à Tiflis, m'a été donnée par le prince Bariatinsky.

Le tableau qui se trouve dans le salon du comte Nostitz représentait justement Hadji-Mourad, défendant la redoute de Kartma-Tala contre les dragons de Nijny.

Ce fameux régiment — qui compte dans ses annales un fait unique, celui de s'être reformé de lui-même huit fois, et d'avoir chargé huit fois, son colonel et ses principaux officiers tués — date de Pierre le Grand.

En 1701, le czar donna l'ordre au boyard Scheïne de former un régiment de dragons des provinces de l'Ukraine. En 1708, — lors de la formation de l'armée russe — il se trouvait à Nijny-Novgorod; il prit le nom de la ville où il se trouvait.

Il servit de noyau à six régiments de cavalerie russe qui furent formés de 1709 à 1856.

Il est depuis quarante-six ans au Caucase.

Toute une paroi du salon du prince était tapissée de marques d'honneur que le régiment avait obtenues.

Son étendard ou plutôt ses étendards sont ceux de Saint-Georges. Ils lui ont été donnés pour les campagnes contre la Turquie, en 1827, 1828 et 1829.

Puis, après les étendards, viennent les casques.

Chaque soldat portait sur son casque une inscription signifiant : *Pour distinction.*

Puis, pour l'anné 1853, on lui donna des trompettes d'honneur en argent, avec la croix de Saint-Georges à la trompette.

Enfin, en 1854, l'empereur Nicolas, ne sachant plus que

lui donner, décréta que chaque soldat porterait une broderie au collet de son uniforme.

Le prince Dundukof et le comte Nostitz nous firent voir toutes ces marques de distinction avec une tendresse vraiment paternelle. Le premier était tout triste d'un grade supérieur qui le forçait de quitter le commandement de si braves gens; l'autre était tout fier d'avoir été jugé digne de lui succéder.

Pendant que nous passions l'inspection de ce musée d'honneur, les salons du comte s'étaient insensiblement remplis d'officiers. A huit heures, tous les soirs, le prince Korsakof avait l'habitude de faire servir à souper; tous les officiers du régiment y étaient invités de fondation : venait qui voulait.

Le comte Nostitz a adopté la même habitude. On annonça que le souper était servi, et nous passâmes dans la salle à manger, où attendait une table de vingt-cinq à trente couverts.

La musique du régiment joua pendant tout le temps du souper.

Puis, quand les musiciens eurent soupé à leur tour, les danses commencèrent. — Ceci était un *extra* en notre honneur.

Les meilleurs danseurs du régiment avaient été invités, et toutes les danses des montagnes et de la plaine, la kabardienne, la lesghinka, la russe, furent passées en revue.

Pendant ce temps, le comte Nostitz montrait à Moynet tout un album du Caucase que, excellent photographe, il a recueilli lui-même. Tiflis particulièrement, qu'habitait le comte Nostitz avant de venir à Tchiriourth,

avait fourni son contingent de vues pittoresques et de jolies femmes.

Pas une belle Géorgienne avec laquelle nous n'ayons fait connaissance trois semaines avant d'avoir fait connaissance avec la capitale de la Géorgie.

Ce fut là surtout que je remarquai la différence qu'il y a entre le soldat russe en Russie, et le soldat russe au Caucase.

Le soldat russe en Russie est profondément triste ; son état lui répugne, son esclavage lui pèse ; la distance qui le sépare de ses chefs l'humilie.

Le soldat russe au Caucase est gai, vif, enjoué, farceur même, et se rapproche beaucoup de notre soldat. L'uniforme lui devient un honneur ; il a des chances d'avancement, de distinction, de danger. Le danger l'ennoblit en le rapprochant de ses chefs, en créant une espèce de familiarité entre lui et ses officiers ; le danger l'égaye enfin en lui faisant sentir le prix de la vie.

Si l'on mettait sous les yeux de nos lecteurs français les détails d'une expédition dans les montagnes, ils seraient étonnés de ce que peut supporter de privations le soldat russe, mangeant son pain noir et humide, couchant sur la neige, passant, lui, son artillerie, ses bagages et ses canons, par des chemins où jamais l'homme n'a mis le pied, où jamais le chasseur n'est arrivé, où l'aigle seul a plané au-dessus du granit et de la neige.

Et pour quelle guerre ! pour une guerre sans merci, sans prisonniers, où tout blessé est considéré comme un homme mort, où le plus féroce des adversaires coupe la tête, où le plus doux coupe la main.

Nous avons eu pendant deux ou trois ans quelque

chose de pareil en Afrique, moins la difficulté des lieux; — mais nos soldats, bien payés, bien nourris, bien couverts, avaient la chance si encourageante, quoique si frivole parfois, d'un avancement illimité; mais, je le répète, cela a duré deux ou trois ans.

Chez les Russes, cela dure depuis quarante ans.

Chez nous, il est à peu près impossible de voler le soldat; en Russie, tout vit de sa pauvre substance, sans compter les aigles, les vautours et les chacals, qui dévorent son cadavre.

Ainsi le gouvernement accorde par mois à chaque soldat trente-deux livres de farine et sept livres de gruau.

Le capitaine reçoit ces aliments en nature et du magasin de la couronne; il doit les rendre au paysan qui nourrit le soldat.

Chaque mois, le capitaine, au moment de régler les comptes avec le village, engage le *mir*, c'est-à-dire le conseil de la commune, à venir passer la soirée chez lui.

Là, on apporte des cruches de ce fameux vodka dont le paysan russe est si friand.

On boit. Le capitaine, qui n'aime pas le vodka, se contente de verser. Une fois le conseil du village ivre, tout le mir signe un reçu.

Le gruau et la farine sont convertis en quelques cruchons de mauvaise eau-de-vie.

Le lendemain, le capitaine porte les reçus du conseil au colonel. Le soldat a été mal nourri par le paysan, qui sait d'avance qu'il ne sera pas remboursé; mais, en exhibant le reçu de ses trente-deux livres de farine et de sept livres de gruau par homme, le capi-

taine prouve au colonel que le soldat a vécu dans l'abondance.

En campagne, le soldat doit manger tous les jours sa soupe aux choux, son *tchi* et un morceau de viande d'une livre et demie.

Ce tchi se fait d'avance comme nos conserves.

Un spéculateur eut l'idée de substituer, dans la confection du tchi, à la vache ou au bœuf qui en fournissent la partie la plus substantielle, du bouillon de corbeau.

Les corbeaux abondent en Russie : ils volent par milliers, par millions, par milliards; ils sont devenus un animal domestique comme le pigeon, qu'on ne mange pas; ils se promènent par bandes dans les rues, attaquent les enfants qui mangent et leur arrachent le pain des doigts. Dans certains districts de la Petite Russie, on les utilise en leur faisant couver des œufs de poule que l'on glisse dans leurs nids à la place de leurs propres œufs.

Le corbeau, tout au contraire du pigeon, qui est regardé comme un oiseau sacré, est regardé, lui, comme un animal immonde.

Tout chasseur sait que le corbeau fait d'excellente soupe; le tchi au corbeau était probablement meilleur que ne l'eût été le tchi à la vache ou au bœuf.

Mais une indiscrétion fut commise. La vérité sur le potage quotidien fut connue, et, pendant toute une campagne, le soldat, au lieu de manger son tchi, le jeta.

Quant à la livre et demie de bœuf qui lui revient par jour en campagne, voici ce que me racontait un jeune officier qui a fait la guerre de Crimée :

Un bœuf fait à peu près par jour, au chiffre que nous

venons de dire, la nourriture de quatre ou cinq cents hommes.

Au gouvernement de Kalouga, le capitaine acheta un bœuf.

Ce bœuf suivait la compagnie.

Quand on rencontrait le colonel :

— Qu'est-ce que ce bœuf-là? demandait-il.

— C'est le bœuf destiné à nourrir mes hommes aujourd'hui, répondait le capitaine.

Et le bœuf alla ainsi, du gouvernement de Kalouga jusqu'au gouvernement de Kherson, c'est-à-dire pendant deux mois et demi.

Arrivé à Kherson, vous croyez peut-être que le soldat mangea enfin son bœuf? Point : le capitaine le vendit, et, comme le bœuf, tout au contraire du soldat, avait été très-bien nourri tout le long de la route, — le capitaine gagna dessus.

En avant de chaque compagnie, à deux ou trois étapes environ, marche un officier, à qui le colonel donne de l'argent pour acheter du bois, de la farine et faire faire le pain. On appelle cet officier ***klebo-pek***, ce qui veut dire faiseur de pain.

Mon jeune officier fut chargé un jour, un seul, de cet office tout de faveur, et, ***sans péché***, — c'est le mot dont on se sert en Russie quand on fait un bénéfice à peu près honnête, — il gagna dans sa journée cent roubles (quatre cents francs).

Le gouvernement fait en Sibérie de grands achats de beurre; ce beurre, destiné à l'armée du Caucase, se paye jusqu'à soixante francs les quarante livres. En sortant des mains du marchand, il est excellent; le fournisseur

le sait bien, car il le vend en détail à Taganrog et le remplace par ce qu'il peut trouver de plus mauvais en denrée de même espèce. Eh bien, ce beurre, si mauvais qu'il soit, est revendu une seconde fois, et n'arrive pas même au soldat comme il a été acheté à Taganrog.

Qu'on juge donc de la joie et de la gaieté des régiments qui ont le bonheur d'avoir pour colonel des hommes comme le prince Dundukof-Korsakof et le comte Nostitz !

Ce soir-là, je couchai dans un lit : il y avait à peu près deux mois que la chose ne m'était arrivée.

XIV

LA MONTAGNE DE SABLE.

Ce fut encore une tristesse, lorsque, le lendemain matin, il fallut se séparer de ces excellents hôtes. — Je ne saurais trop le répéter, l'hospitalité est exercée, en Russie, avec un charme et un abandon que l'on ne rencontre chez aucun autre peuple.

Moynet emportait cinq ou six photographies. J'emportais un portrait de Hadji-Mourad vivant. Je savais que je trouverais, à Tiflis, une copie de sa tête coupée.

De plus, nos deux colonels m'avaient, en souvenir et au nom des dragons de Nijny-Novgorod, donné un fragment du drapeau qu'ils avaient pris au naïb bien-aimé de Schamyl.

Nous partions, de plus, avec des chevaux de la cou-

ronne, la poste ne se trouvant réorganisée qu'à Unter-Kale, c'est-à-dire à une quarantaine de verstes de Tchiriourth.

Nous avions vingt-cinq hommes d'escorte, mais qui en valaient cinquante. C'étaient des Cosaques de la ligne.

Nos chevaux allaient comme le vent; au bout d'une heure, nous étions à la forteresse.

Les Tatars qui entraient dans cette forteresse laissaient leurs armes à la porte.

Une certaine inquiétude régnait tant dans la population que chez les soldats.

Tout ce qu'il y avait de Cosaques de la ligne à la forteresse était en train de battre la campagne; des espions arrivés le matin avaient dit qu'une soixantaine de Lesghiens — ici nous sommes sur la frontière de la Tchetchenie et du Lesghistan — étaient partis de Bourtounaï, dans le but de faire une expédition.

De quel côté s'étaient dirigés les pillards, c'est ce que personne ne savait; mais il y avait un fait certain, c'est qu'ils étaient descendus des montagnes.

On nous donna six Cosaques du Don; avec leurs longues lances comparées aux lestes fusils des Cosaques de la ligne, ces pauvres diables faisaient la plus piteuse mine qui se pût voir.

Nous visitâmes de nouveau nos armes : toutes étaient en bon état. Nous partîmes.

Nos chevaux, qui s'étaient reposés chez Ali-Sultan et qui s'y étaient gorgés d'avoine, suivaient au galop la longue plaine qui longe le bas des montagnes; sans doute, leur allure était trop rapide pour celle des chevaux de nos Cosaques, car l'un d'eux resta en arrière;

puis deux autres imitèrent son exemple; puis, enfin, les trois autres nous abandonnèrent à leur tour, et, du haut d'une éminence, nous vîmes les chevaux, qui avaient retrouvé leurs jambes pour rentrer à l'écurie, retourner au galop vers la forteresse.

Nous en étions réduits à nos propres forces; mais nous étions sûrs de trouver un relais de chevaux et un poste de Cosaques au village d'Unter-Kale.

Outre ces chevaux et ces Cosaques, nous savions que nous rencontrerions à droite, sur notre route, un phénomène des plus curieux.

C'est dans cette plaine, où il n'y a pas un grain de sable, que se trouve une montagne de sable de six ou sept cents mètres de hauteur.

Nous commencions d'apercevoir son sommet jaune d'or, se détachant sur la teinte grisâtre du paysage.

A mesure que nous approchions, elle semblait sortir de terre, tandis que, de son côté, la terre s'abaissait; elle grandissait à vue d'œil, s'étendant comme une petite chaîne, servant de contre-fort aux dernières rampes du Caucase, sur une longueur de deux verstes, à peu près.

Elle avait trois ou quatre sommets, dont un plus élevé que les autres. C'était celui-là qui pouvait avoir six ou sept cents mètres.

Il faut, du reste, être tout près de cette montagne pour se rendre compte de sa hauteur; tant qu'elle ne cache pas elle-même le Caucase, elle semble une taupinière.

Je descendis de voiture pour en aller examiner le sable. C'était du plus fin et du plus beau que l'on pût

mettre dans un encrier, sur la table d'un chef de division.

Ce sable est mouvant; après chaque tourmente, la montagne change de forme. Mais la tourmente, si forte qu'elle soit, n'éparpille pas ce sable dans la plaine, et le sommet de la montagne garde sa hauteur accoutumée.

Les Tatars, qui n'ont pu s'expliquer ce phénomène, et qui ignorent les théories volcaniques d'Élie de Beaumont, ont trouvé plus court d'inventer une légende que de rechercher la véritable cause. Chez eux, comme chez nous, le poëte est en avance sur le savant.

Voici ce qu'ils racontent :

Deux frères étaient amoureux de la même princesse; elle avait son château bâti au milieu d'un lac. Seulement, comme elle s'ennuyait de ne pouvoir sortir de chez elle qu'en bateau et qu'elle aimait les courses à cheval et les chasses au faucon, elle annonça que celui des deux frères qui changerait le lac en terre ferme serait son époux.

Les deux frères eurent chacun une idée différente, mais tendant toutes deux au même but.

L'un s'en alla à Koubatchi commander un sabre d'une telle trempe, qu'il pût fendre les rochers.

L'autre s'en alla vers la mer avec un sac d'une telle grandeur, qu'après l'avoir rempli de sable, il pût, en versant ce sable dans le lac, combler le lac.

L'aîné eut le bonheur de trouver un sabre tout fait, et, comme il y avait moins loin du château de la princesse à Koubatchi qu'il n'y avait du château de la princesse à la mer, il était revenu de Koubatchi, que son

frère cadet était seulement à moitié chemin de son retour de la mer Caspienne.

Tout à coup, ce dernier, courbé sous son sac, haletant, en nage, mesurant de l'œil la hauteur de la montagne qu'il avait à franchir avant d'arriver au château, entend un grand bruit, comme eût été celui de cent mille chevaux se précipitant au galop vers la mer.

C'était son frère qui avait fendu le rocher; c'était le bruit des flots du lac qui bondissaient de montagne en montagne.

La douleur du porteur de sable fut telle, qu'il s'affaissa sous son sac. Dans sa chute, le sac creva, le sable se répandit sur lui, et, comme le titan Encélade, il demeura enseveli sous une montagne.

La définition d'un savant sera plus logique. Vaudra-t-elle celle-ci ? « Elle vaudra mieux, » diront les savants. « Elle vaudra moins, » diront les poëtes.

Derrière la montagne, et à mesure que nous la dépassions, se dressait et grandissait devant nous Unter-Kale, aoul tatar soumis aux Russes.

Pareil à Constantine, il est bâti au sommet d'une immense roche coupée en falaise.

Un petit ruisseau presque tari, mais qui devient formidable à la fonte des neiges et qui doit être un affluent du Soulak, roulait au pied de ce gigantesque rempart une eau limpide et bruyante : c'était l'Osen.

Nous nous arrêtâmes sur une île de cailloux. Il était inutile de monter jusqu'à la poste par un chemin qui contourne l'aoul et qui a plus d'une verste de longueur. Les chevaux descendraient, viendraient nous trouver, et nous continuerions notre route pour aller coucher au

village d'Helly, et même à Temirkhan-Choura si nous pouvions.

Les chevaux qui nous avaient amenés, et qui devaient retourner à Kasaflourte, sans escorte, — on se rappelle que nos Cosaques nous avaient quittés — furent donc dételés par les hiemchiks, qui reçurent leur pourboire et partirent au grand galop.

Il était évident que cette expédition de Lesghiens dont ils avaient entendu parler leur trottait par la tête.

Nous restâmes donc dans le lit du ruisseau, Moynet, notre jeune officier, qui avait nom Victor-Ivanovitch, le le lieutenant Troïsky, ingénieur à Temirkhan-Choura, avec lequel nous avions fait connaissance à Kasaflourte, Kalino et moi.

Il s'était amassé autour de nous un certain nombre de Tatars d'assez mauvaise mine, regardant nos bagages avec un œil de convoitise qui n'avait rien de rassurant. Nous décidâmes que Kalino et l'ingénieur monteraient jusqu'à la poste et feraient descendre les chevaux. Moynet, Victor-Ivanovitch et moi garderions les bagages.

Nous nous amusâmes, pendant quelque temps, à regarder les femmes et les jeunes filles tatares descendant, par un chemin escarpé, pour venir puiser de l'eau au ruisseau, et remontant péniblement avec leurs grandes cruches sur le dos ou sur la tête.

Kalino ni Troïsky ne revenaient.

Je commençai, pour me distraire, par faire un dessin de la montagne de sable; mais, comme je ne me suis jamais abusé sur mon talent de paysagiste, je refermai

mon album, je le confiai au coussin de la tarentasse, et je m'acheminai vers l'aoul.

— Laissez donc votre fusil et votre poignard, me dit Moynet : vous avez l'air de Marco Spada !

— Mon cher ami, lui répondis-je, je ne suis pas énormément flatté de ressembler au héros de mon confrère Scribe; mais je me rappelle l'avis de madame Polnobokof : « Ne sortez jamais sans vos armes; si elles ne servent pas à vous défendre, elles serviront à vous faire respecter. » Je garde donc mon fusil et mon poignard.

— Et moi, reprit Moynet, je me contenterai de mon album et de mon crayon.

J'étais déjà en avant; d'ailleurs, j'ai pour principe de laisser à chacun, non-seulement toute sa liberté de pensée, mais même d'action.

Moynet déposa son fusil, déboucla son poignard, tira son album de sa poitrine, son crayon de son album, et me suivit.

Il me rejoignit aux premières maisons de l'aoul; nous nous engageâmes dans une espèce de défilé qui ressemblait à une rue, et nous débouchâmes dans une cour.

Je vis que je m'étais trompé, et je revins sur mes pas.

Nous trouvâmes une autre apparence de chemin qui aboutissait dans une seconde cour.

Les chiens de la première nous avaient suivis en grognant.

Les chiens tatars ont un prodigieux instinct pour éventer les chrétiens; ceux de la seconde cour se joignirent à eux; seulement, ceux-ci, au lieu de se contenter de grogner, aboyèrent.

Aux abois des chiens, le maître sortit de sa maison. Nous étions dans notre tort, c'est vrai; mais nous y étions par erreur. Je me rappelai comment on disait, en russe, la station de poste, et je demandai :

— *Postovaia stanzia?*

Mon Tatar ne savait pas ou tenait à ne pas savoir le russe.

Il répondit en grondant comme ses chiens; s'il eût su aboyer, il eût aboyé; s'il avait su mordre, il aurait mordu.

Je ne compris pas plus sa réponse qu'il n'avait compris ma demande; mais je devinai, à son geste, qu'il nous indiquait le chemin à suivre pour sortir de chez lui.

Je profitai de l'indication; mais, en me voyant leur tourner les talons, les chiens crurent que je fuyais, et s'élancèrent à ma poursuite.

Je me retournai, j'armai mon fusil et je mis les chiens en joue.

Nous recommençâmes d'opérer notre retraite par l'endroit qu'avait indiqué le Tatar. Effectivement, le passage donnait sur la rue; mais les rues d'un aoul tatar forment un tel labyrinthe, qu'il faudrait le fil d'Ariane pour s'en tirer.

Nous n'avions pas le fil, je n'étais pas Thésée et, au lieu d'avoir le Minotaure à combattre, nous avions toute une armée de chiens.

J'avoue que le sort déplorable de Jésabel me revint à la mémoire.

Moynet était resté quatre pas en arrière.

— Eh! sacrebleu! me dit-il, tirez donc, mon cher! tirez donc! je suis mordu.

Je fis un pas en avant ; les chiens reculèrent, mais en montrant les dents.

— Écoutez, dis-je à Moynet, je viens de fouiller à ma poche, je n'ai que deux cartouches ; avec les deux qui sont dans mon fusil, cela fait quatre. Il s'agit de tuer quatre hommes ou quatre chiens. Je crois qu'il est plus avantageux de tuer quatre hommes. Voilà mon poignard, éventrez le premier animal qui vous touchera. Je vous réponds de tuer le premier Tatar qui voudrait vous éventrer à son tour.

Moynet prit le poignard et fit face aux chiens.

Il eût bien voulu, lui aussi, ressembler à Marco Spada.

Notre mauvaise étoile, dans le mouvement stratégique que nous opérions, nous conduisit près d'un boucher en plein vent.

Les bouchers tatars étalent leur marchandise aux branches d'un arbre factice, autour duquel les chiens forment cercle en regardant la viande avec un regard de convoitise.

Le cercle du boucher se composait d'une douzaine de chiens, lesquels se joignirent aux dix ou douze qui déjà nous faisaient escorte. La chose devenait inquiétante. Le boucher, qui naturellement prenait parti pour les chiens, s'était levé, et, les poings sur les hanches, nous regardait d'un air goguenard.

L'air du boucher m'exaspéra encore plus que les aboiements des chiens.

Je compris que, si nous continuions de battre en retraite, nous étions perdus.

— Asseyons-nous, dis-je à Moynet.

— Je crois que vous avez raison, me répondit-il.

Nous nous assîmes à une porte et sur un banc.

— Nous venions, comme Thémistocle, nous asseoir au foyer de nos ennemis.

Le Tatar auquel appartenait la maison sortit.

Je lui tendis la main.

— *Kounack*, lui dis-je.

Je savais que ce mot voulait dire ami.

Il hésita un instant, puis à son tour nous tendit la main en répétant : « Kounack. »

Après cet échange de civilités, il n'y avait plus rien à craindre. Nous étions sous sa sauvegarde.

— *Postovaia stanzia* ? lui demandai-je.

— *Caracho*, répliqua-t-il.

Et, chassant les chiens, il marcha devant nous.

Dès lors, ni chiens ni Tatars ne grondèrent plus.

Nous arrivâmes à la poste. Kalino et le lieutenant y étaient venus, mais étaient partis avec le *smatritel*.

La poste était sur ce large chemin que nous n'avions pas voulu faire monter à nos chevaux, mais que nous étions enchantés de descendre.

Quoique la route fût retrouvée, je fis signe à notre Tatar de nous suivre.

Il nous suivit.

Au tournant du chemin, nous aperçûmes, au fond du ravin, nos compagnons au grand complet, plus le maître de poste.

Nous les joignîmes.

Je voulais faire un cadeau quelconque à mon kounack en échange du service qu'il nous avait rendu; je chargeai Kalino de lui demander quelle chose lui ferait plaisir.

Comme l'enfant grec des *Orientales*, il nous répondit sans hésiter :

— De la poudre et des balles.

Je vidai une grande poire à poudre dans le fond de son papak, pendant que Moynet, fouillant dans le sac aux munitions, en tirait une poignée de balles.

Mon kounack fut enchanté : il mit la main sur son cœur, et, plus riche de deux amis qu'il ne reverra jamais, d'une demi-livre de poudre et de deux ou trois livres de plomb, il regagna sa maison, non sans se retourner deux ou trois fois pour nous faire ses adieux.

Nous n'étions pas au bout de nos peines.

Le smatritel venait nous dire qu'il n'avait qu'une troïka dans son écurie, et il nous fallait neuf chevaux.

Le bruit d'une excursion des Lesghiens s'était répandu dans l'aoul; les miliciens étaient partis pour battre la campagne et avaient pris ses chevaux. Il ne savait pas quand ils reviendraient.

Je proposai de déployer la tente, de faire un grand feu et d'attendre les chevaux.

Mais la proposition fut repoussée à l'unanimité par Moynet, pressé d'aller en avant, par M. Troïsky, pressé d'arriver à Temirkhan-Choura, et par Kalino, toujours pressé d'arriver à une ville quelconque pour des raisons que je croirais immoral d'exposer à mes lecteurs.

Victor-Ivanovitch garda seul le silence, disant qu'il ferait ce que la majorité déciderait de faire.

La majorité décida de mettre la troïka du smatritel à ma tarentasse. Nous partirions dans la tarentasse, Moynet, Troïsky, Kalino et moi; quant à Victor-Ivanovitch et à son domestique arménien, celui qui faisait si

bien le schislik, il resteraient à garder nos bagages et leur propre voiture jusqu'à ce que les chevaux revinssent.

Ils nous rejoindraient à Temirkhan-Choura, où nous les attendrions un jour.

Une garde de quatre Cosaques resterait avec eux.

Il fallut céder. On attela les chevaux; nous montâmes dans la tarentasse et nous partîmes.

Nous arrivâmes à la nuit tombante à un poste de Cosaques. Ceux qui nous avaient accompagnés, depuis ce malheureux Unter-Kale, repartirent comme d'habitude au grand galop, et Kalino entra dans la cour de la petite forteresse exposer notre demande à l'officier cosaque.

Celui-ci sortit avec Kalino pour parler lui-même au *général* français.

Il était désespéré, mais il ne pouvait nous donner que quatre hommes d'escorte. Tous ses Cosaques étaient aux champs; six seulement étaient restés près de lui: il en garderait deux pour veiller avec lui sur le poste. Ce n'était pas trop dans un moment où les Lesghiens tenaient la campagne.

Nous acceptâmes ces quatre hommes, qui montèrent à cheval en rechignant, et nous partîmes.

Nous avions pour une demi-heure de jour à peine; une pluie fine commençait à tomber; à un quart de verste du poste cosaque, nous trouvâmes à notre droite un petit bosquet sous lequel nous comptâmes vingt-cinq croix.

Nous étions habitués à voir des pierres tatares, mais non des croix chrétiennes. Ces croix, rendues plus som-

bres d'aspect encore par le crépuscule et par la pluie, semblaient nous barrer le chemin.

— Demandez l'histoire de ces croix, dis-je à Kalino.

Kalino appela le Cosaque et lui transmit la question.

Oh ! mon Dieu, l'histoire de ces croix, elle était bien simple.

Vingt-cinq soldats russes venaient d'escorter une *occasion*. Il était midi, il faisait chaud; le soleil du Caucase, qui donne du côté septentrional ses trente, et du côté méridional ses cinquante degrés de chaleur, frappait d'aplomb sur la tête des soldats et du sergent qui les conduisait. Ils trouvèrent ce charmant petit bosquet; l'avis fut ouvert et accepté de faire un somme. On plaça une sentinelle, et les vingt-quatre soldats et le sergent se couchèrent à l'ombre et s'endormirent

Comment la chose se passa-t-elle? Quoiqu'elle se passât en plein jour et à une demie-verste du poste, personne n'en sut rien.

On trouva, vers quatre heures, vingt-cinq cadavres sans tête.

Les malheureux soldats avaient été surpris par les Tchetchens; et les vingt-cinq croix que nous voyions recouvraient, en attendant qu'on leur fît un monument, les vingt-cinq cadavres décapités.

Nous fîmes encore cent pas, à peu près, dans la direction de Temirkhan-Choura; mais sans doute la lugubre histoire trottait dans la tête du Cosaque qui nous avait donné ces détails, et de l'hiemchik qui nous conduisait; car, sans rien nous dire, l'hiemchik arrêta la tarentasse et entra en conférence avec le Cosaque.

Le résultat de la conférence fut que la route était bien

mauvaise, la nuit, pour la voiture, et bien dangereuse dans l'obscurité, pour les voyageurs n'ayant que quatre Cosaques d'escorte.

Certainement, nos quatre Cosaques se feraient tuer; certainement, armés comme nous l'étions, nous pourrions faire une longue défense; mais la chose ne serait que plus dangereuse pour nous, puisque, alors, nous aurions affaire à des hommes exaspérés.

En temps ordinaire, un simple Cosaque et un humble kiemchik ne se fussent point permis de faire une pareille observation à Mon Excellence, mais Mon Excellence n'était point sans savoir qu'on avait avis que les Lesghiens étaient en campagne.

Je n'eusse point fait l'observation; mais j'avoue que, venant de notre propre escorte, je l'accueillis sans colère.

— Tu ne quitteras pas le poste pendant la nuit, et nous partirons demain à la pointe du jour? demandai-je à l'hiemchik.

— *Boudté pokoïne*, répondit-il.

Ce qui signifiait : « Soyez parfaitement tranquille. »

Sur cette assurance, je donnai l'ordre de tourner bride, et nous reprîmes le chemin du poste cosaque.

Dix minutes après, nous entrions dans l'enceinte fortifiée, à la porte de laquelle veillait une sentinelle.

XV

L'AOUL DU CHAMPKAL TARKOVSKY

Nous étions en sûreté; mais nous nous trouvions dans un simple poste cosaque, et il faut savoir ce que c'est, pour des gens civilisés, qu'un poste cosaque au Caucase.

C'est une maison bâtie en boue et blanchie à la chaux, dans les gerçures de laquelle on trouve, l'été, pour peu qu'on se livre à une consciencieuse recherche; de ces animaux sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir, la phalange, la tarente et le scorpion.

L'hiver, ces intelligents animaux, qui se trouvent trop mal logés pour une saison si rude, se retirent dans des retraites connues d'eux seuls, et où ils passent douillettement les mauvais jours pour ne reparaître qu'au printemps.

L'hiver, les puces et les punaises restent seules; pendant quatre mois, les pauvres bêtes n'ont plus à sucer que la rude écorce des Cosaques de la ligne, ou, de temps en temps, la peau un peu moins coriace des Cosaques du Don.

Les jours ou plutôt les nuits où elles tombent sur un Cosaque du Don sont leurs nuits de gala.

Si elles tombent, par hasard, sur un Européen, c'est noce, c'est mardi gras, c'est fête générale.

Nous leur préparions une de ces fêtes-là.

On nous introduisit dans la plus belle chambre du poste.

Elle avait une cheminée et un poêle.

Son ameublement se composait d'une table, de deux tabourets, et d'une planche scellée dans la muraille et faisant lit de camp.

Il s'agissait de se nourrir.

Comptant coucher à Helly ou à Temirkhan-Choura, nous n'avions pris aucune provision.

Nous pouvions envoyer un Cosaque jusqu'à l'aoul; mais comment exposer un homme à avoir la tête coupée pour vous donner, à votre souper, la douceur d'une douzaine d'œufs et de quatre côtelettes ?

Kalino en avait déjà pris son parti; en sa qualité de Russe, pourvu qu'il eût ses deux verres de thé, — en Russie, il n'y a que les femmes qui se passent le luxe de prendre du thé dans des tasses, les hommes le prennent dans des verres — pourvu, dis-je, qu'il eût ses deux verres de thé, cette boisson, qui, chez les estomacs français, creuse un trou, même à travers une indigestion, suffisait à endormir ou plutôt à noyer sa faim.

Il en était de même du lieutenant Troïsky. Or, nous avions notre nécessaire de voyage, avec thé, somavar et sucre.

Nous avions notre cuisine, se composant d'une poêle, d'un gril, d'une marmite à faire le bouillon, de quatre assiettes de fer étamé, et d'autant de fourchettes et de cuillers.

Mais une cuisine est bonne quand il y a quelque chose à faire bouillir ou rôtir, et nous n'avions absolument rien à mettre sur le gril ou dans la marmite.

Kalino, qui avait tout à la fois l'avantage et le désagrément de parler la langue du pays, fut envoyé à la recherche d'un comestible quelconque. Il avait un crédit ouvert, depuis un rouble jusqu'à dix roubles.

Tout fut infructueux. Ni pour or ni pour argent, on n'eût pu trouver une douzaine d'œufs, ni un litre de pommes de terre.

Il rapportait un peu de pain noir, et une bouteille de mauvais vin.

Nous nous regardâmes, Moynet et moi. — Nous nous comprîmes.

Au milieu du crépuscule, à travers la pluie, il nous avait semblé voir un coq se brancher sur une échelle conduisant à un grenier à foin.

Moynet sortit.

Dix minutes après, il rentra.

— On ne veut pas vendre le coq, dit-il : c'est l'horloge du poste.

— L'horloge du poste, — c'est bien; mais j'ai dans l'estomac une autre horloge qui sonne la faim au lieu de sonner l'heure. — Richard III offrait sa couronne pour un cheval; Kalino, offrez ma montre pour le coq.

Et je m'apprêtais à tirer ma montre de ma poche.

— Inutile, dit Moynet, le voilà.

— Quoi !

— Le coq donc !

Et il tira de dessous son paletot, un magnifique coq, qui avait la tête sous son aile et ne faisait pas un mouvement.

— Je l'ai endormi afin qu'il ne criât pas, dit Moynet. Maintenant que nous sommes chez nous, nous allons lui tordre le cou.

— Sacristi ! Vilaine opération ! je ne m'en charge pas, dis-je ; avec mon fusil, je tuerai tout ce que vous voudrez ; mais, avec un couteau ou avec les mains, non.

— C'est exactement comme moi, dit Moynet. Voilà la bête ; qu'on en fasse ce qu'on voudra. On m'a demandé un coq ; voilà le coq demandé.

Et il jeta l'animal à terre.

— Ah çà ! lui dis-je, il est magnétisé votre coq.

Kalino le poussa du pied, le coq étendit les ailes, allongea le cou ; mais ce double mouvement était dû à l'impulsion donnée.

— Oh ! oh ! c'est plus que du magnétisme, c'est de la catalepsie ! Profitons de sa léthargie pour le plumer, il se réveillera cuit ; mais alors, s'il réclame, il sera trop tard.

Je le pris par les pattes. Il n'était ni endormi, ni magnétisé, ni en catalepsie. Il était mort.

Moynet, en lui tournant le cou, pour le lui mettre sous l'aile, avait probablement donné un tour de trop, et, au lieu de le lui tourner, il le lui avait tordu.

Le procès était jugé ; le coq avait tort.

En un tour de main, il fut plumé, vidé, flambé.

Il n'y avait pas moyen de le mettre à la poêle : nous n'avions ni beurre ni huile ; pas moyen de le mettre sur le gril : nous avions du feu, mais pas de braise. Nous enfonçâmes un clou dans la cheminée, nous attachâmes une ficelle aux deux pattes du volatile, nous le suspendîmes au clou ; et, après avoir eu le soin de mettre au-dessous de lui une de nos assiettes de fer, pour recueillir son jus dans le cas où il aurait du jus, nous lui imprimâmes un mouvement de rotation qui le força de

présenter successivement au feu toutes les parties de son corps.

Au bout de trois quarts d'heure, il était cuit.

Nous avions retrouvé, au fond d'une bouteille de notre nécessaire à thé, un reste d'huile d'olive achetée à Astrakan et nous en avions arrosé le coq à défaut de beurre.

Le malheureux animal était excellent. Privé de poule, il avait engraissé; il me rappela le fameux coq vierge dont parle Brillat-Savarin.

Ce que c'est que la gloire, ce que c'est que le génie! nous venions de prononcer le nom du digne magistrat à quatorze cents lieues de la France, au pied du Caucase, et tout le monde connaissait ce nom, même Kalino.

La Russie n'a pas de vrai gastronome; mais, comme les Russes sont très-instruits, ils connaissent les gastronomes étrangers.

Dieu leur donne l'idée de le devenir, gastronomes, et il ne manquera plus rien à leur hospitalité!

Le coq dévoré du croupion à la tête, on commença de débattre une question non moins grave que celle du souper.

C'était la question du coucher.

Trois de nous pouvaient coucher sur le poêle, à la condition que ce seraient les trois plus minces.

Le quatrième héritait naturellement du lit de camp,

Il va sans dire que le lit de camp me fut dévolu à l'unanimité; j'eusse tenu à moi seul la moitié du poêle.

Les deux premiers montèrent en s'entr'aidant l'un l'autre, et hissèrent le troisième. Ce n'était pas chose facile : il y avait dix-huit pouces à peine entre le haut du poêle et le plafond.

Je glissai une botte de paille sous la tête des trois camarades de lit; ce fut le traversin général.

Puis je m'enveloppai dans ma pelisse et me jetai à mon tour sur le banc.

Au bout d'une heure, mes trois compagnons de chambrée ronflaient à qui mieux mieux. Ils étaient probablement à une hauteur où ne parvenaient pas les puces, si bonnes sauteuses qu'elles fussent, et dans une température qui donnait des congestions cérébrales aux punaises.

Mais, moi qui étais resté dans les régions tempérées, je n'avais pu fermer l'œil. Je sentais littéralement remuer le poil de ma pelisse sous l'invasion des insectes de toute espèce dont était peuplé notre domicile.

Je me jetai à bas de mon lit de camp; je rallumai la bougie et me mis à écrire d'une main, tandis que je me grattais de l'autre.

La nuit passa sans que je pusse savoir l'heure : ma montre était arrêtée et le coq était mort. Mais, si longue qu'elle soit ou qu'elle paraisse, il faut toujours qu'une nuit finisse.

Le jour parut; j'appelai mes compagnons.

Le premier qui se réveilla se cogna la tête au plafond, et servit de modérateur aux deux autres.

Tous trois se retournèrent, se laissèrent glisser adroitement sur le ventre, et descendirent jusqu'à terre sans accident; seulement, ils avaient l'air de trois pierrots revenant de la Courtille, le matin du mercredi des cendres.

On se procura toutes les brosses que l'on put trouver

dans les nécessaires ; chacun brossa son voisin, et la couleur primitive des vêtements reparut.

On réveilla les Cosaques, on réveilla l'hiemchik, on attela et l'on partit sans que personne parût s'apercevoir que le coq avait fait une mauvaise rencontre et que l'horloge n'avait pas sonné de la nuit.

Le temps était toujours brumeux ; il tombait une pluie fine qui menaçait de se convertir en neige ; je m'enveloppai la tête dans mon bachlik, en recommandant bien que l'on ne me réveillât qu'à la prochaine poste, ou si nous étions attaqués par les Tchetchens.

Je dormais depuis deux heures, à peu près, quand on m'éveilla ; comme la tarentasse était arrêtée, je crus que nous étions arrivés à la station.

— Eh bien, dis-je, il faut acheter un coq et quatre poules et les donner à ces braves gens-là, en échange du coq que nous leur avons mangé.

— Ah ! oui, dit Moynet, il s'agit bien de coq ! il s'agit bien de poules !

— Ah ! ah ! fis-je, les Lesghiens ?

— Si ce n'était que cela !

— Qu'y a-t-il donc ?

— Vous le voyez bien, ce qu'il y a. Nous sommes embourbés.

En effet, notre tarentasse était entrée dans la glaise jusqu'au moyeu.

Il faisait, en outre, une pluie battante.

Moynet, qui n'avait pas peur des Lesghiens, avait une peur effroyable de la pluie. Il avait été, à la suite de refroidissement, pris deux fois de la fièvre : une fois à Saint Pétersbourg, et une fois à Moscou, et, quoique

nous eussions avec nous toutes sortes de préservatifs, ou plutôt de curatifs contre la fièvre, il avait toujours peur de se renfiévrer de nouveau.

Je jetai les yeux autour de moi. Il me sembla que nous étions dans un paysage magnifique ; mais ce n'était pas l'heure de parler paysage à Moynet.

Nous formions le centre de huit ou dix caravanes embourbées comme nous.

Vingt-cinq voitures au moins, la plupart attelées de buffles, stationnaient dans une situation exactement identique à la nôtre.

Il fallait que je dormisse d'un terrible sommeil, pour n'avoir pas été réveillé par les cris féroces qui retentissaient autour de moi.

Ceux qui poussaient ces cris étaient des Tatars. Je regrettai de ne pas connaître la langue de Gengis-Khan. Il me semble que j'eusse enrichi le vocabulaire des jurons français d'un certain nombre de locutions remarquables par leur énergie.

Ce qu'il y avait de pis, c'est que nous étions au pied d'une montagne; que cette montagne paraissait détrempée de la base au sommet, et qu'à pied, avec mes grandes bottes, j'avais toutes les peines du monde à me tirer d'affaire.

Kalino prenait la situation avec sa philosophie ordinaire.

Il en avait vu bien d'autres, disait-il, dans les dégels de Moscou.

— Mais, alors, disait Moynet, comment s'en tire-t-on, dans les dégels de Moscou ?

— On ne s'en tire pas, répondait tranquillement Kalino.

Pendant ce temps, la pluie se convertissait tout doucement en neige.

La neige tomba bientôt, à croire qu'il y en aurait six pieds le lendemain matin.

— Il n'y a qu'une chose à faire, dis-je à Kalino, c'est d'offrir un rouble ou deux à ces braves gens-là s'ils veulent atteler quatre buffles à la tarentasse; s'il n'y a pas assez de quatre buffles, on en mettra six; s'il n'y en a pas assez de six, on en mettra huit.

La proposition fut faite et acceptée. On attela quatre buffles, six buffles, huit buffles; tout fut inutile. Les malheureux animaux glissaient avec leurs pieds fourchus sur ce terrain, et, en poussant des mugissements lamentables, tombaient sur leurs genoux.

Au bout d'une demi-heure d'essais infructueux, il fallut y renoncer.

L'ouragan redoublait et devenait un véritable chasse-neige.

Malgré l'effroyable temps qu'il faisait, je ne pouvais détacher mes yeux d'un aoul qui s'élevait de l'autre côté de la vallée.

A travers le rideau de neige que j'avais devant les yeux, il me semblait entrevoir quelque chose d'admirable.

Je voulus faire partager mon admiration à Moynet, mais ce n'était pas le moment. Il grelottait; le froid le prenait, disait-il, tout autrement que les froids ordinaires, qui pénètrent de l'extérieur à l'intérieur.

Lui, le froid le prenait par la moelle des os et semblait venir de l'intérieur à l'extérieur.

Que faire? On avait dételé les buffles; tous leurs

efforts n'avaient pas fait avancer d'un pas la tarentasse.

Il me vint une idée.

— Kalino, demandez à combien nous sommes de Temirkhan-Choura.

Ma question fut transmise à l'hiemchik.

— A deux verstes, répondit-il.

— Eh ! vite un Cosaque, au galop à la poste de Temirkhan-Choura avec notre padarojné, et qu'il ramène cinq chevaux.

L'idée était si simple, que chacun s'étonna de ne pas y avoir pensé.

L'œuf de Christophe Colomb, toujoûrs !

Notre Cosaque partit au galop. Bon gré mal gré, il fallait l'attendre.

Pendant une éclaircie, je suppliai Moynet de regarder cet aoul merveilleux.

— Ne voulez-vous pas que j'en fasse un dessin, de votre aoul ? me dit-il. Je ne me sens pas les doigts ! vous feriez plutôt ramasser une aiguille à un homard, que de me faire tenir un crayon.

Il n'y avait rien à dire à cela. La comparaison, qui ne laissait rien à désirer sous le rapport du pittoresque, ne laissait rien à espérer non plus sous le rapport de l'exécution.

Cependant, Moynet regardait, tout en disant :

— Je sais bien que c'est dommage... Sacredieu ! que cela doit être beau quand c'est éclairé ! C'est un crâne pays que le Caucase, si la neige n'était pas si froide, et les chemins si mauvais... Brrrou !

En effet, au milieu d'une mer de maisons, dont chaque maison faisait une vague, s'élevait un rocher

immense, gigantesque, inabordable, et au sommet de ce rocher, était bâtie une maison-forteresse, dont le propriétaire nous regardait tranquillement nous débattre dans la crotte, debout sur le seuil de sa porte.

— Demandez donc, dis-je à Kalino, quel est le gaillard qui a eu l'idée de se loger là-haut ?

Kalino transmit ma question à l'hiemchik.

— C'est le champkal Tarkovsky, me répondit-il.

— Eh ! Moynet ! un descendant des kalifes persans de Schah-Abbas ! entendez-vous?

— Je me moque pas mal de Schah-Abbas et de ses kalifes. Il faut que vous ayez le diable au corps pour vous occuper de pareilles choses par un pareil temps.

— Moynet, voilà les chevaux qui arrivent.

Il se retourna. Nos cinq chevaux arrivaient effectivement au grand galop.

— Ah ! c'est bien heureux ! dit-il.

— Holà ! les chevaux ! holà ! dépêchez-vous ! criai-je.

Les chevaux arrivaient; on dételа les anciens, on attela les nouveaux venus. Ils enlevèrent la tarentasse comme une plume.

Nous montâmes dedans. Un quart d'heure après, nous étions à Temirkhan-Choura, et notre escorte emportait un coq et quatre poules vivants en échange du pauvre animal que nous avions mangé.

Nous trouvâmes un grand feu allumé et nous attendant. Le lieutenant Troïsky demeurait avec un camarade à Temirkhan-Choura. Il avait, par le Cosaque qui était venu chercher les chevaux, prévenu ce camarade de notre arrivée, et le camarade avait mis poêle et cheminée en révolution.

Moynet se réchauffa. A mesure qu'il se réchauffait, l'artiste reprenait le dessus.

— C'était fièrement beau, dites donc, votre aoul !

— N'est-ce pas?

— Comment appelez-vous donc ce monsieur qui nous regardait du seuil de sa porte?

— Le champkal Tarkovsky.

— Il est bien logé. Kalino, passez-moi donc le carton.

Kalino lui passa le carton.

— Il faut que je me dépêche de faire un dessin de son pigeonnier avant que la fièvre me prenne.

Et il se mit à dessiner.

Et, tout en dessinant, il disait :

— Je la sens, la maudite fièvre ! La voilà qui vient... Pourvu qu'elle me laisse le temps de finir mon dessin.

Et le dessin, comme par magie, apparaissait sur le papier, plus vrai, plus grand, plus majestueux que s'il eût été fait d'après nature.

De temps en temps, le dessinateur se tâtait le pouls.

— C'est égal, disait-il, je crois que j'aurai fini; mais il sera temps, je vous en réponds ! Est-ce qu'il y a un médecin dans votre ville?

— On est allé le chercher.

— Pourvu que la quinine ne soit pas restée dans la télègue.

— Soyez tranquille, la quinine était dans la tarentasse.

— Ma foi, le voilà fini tout de même, et ce ne sera pas le plus mauvais encore. Allons, il vaut la peine qu'on le signe.

Et il signa : MOYNET.

— Maintenant, dit-il, lieutenant, si vous avez un lit..., mes dents claquent.

On aida Moynet à se déshabiller et à se coucher. A peine était-il au lit, que le médecin entra.

— Où est le malade? demanda-t-il.

— Montrez-lui donc le dessin d'abord, dit Moynet, nous verrons s'il le reconnaîtra.

— Reconnaissez-vous cette vue, monsieur? demandai-je au docteur.

Il jeta les yeux dessus.

— Je crois bien, dit-il, c'est l'aoul du champkal Tarkovsky.

— Eh bien, je suis content, dit Moynet. Maintenant, tâtez-moi le pouls, docteur.

— Diable! un joli pouls, dit-il : il bat cent vingt fois à la minute.

Malgré ces cent vingt pulsations, et peut-être à cause de ces cent vingt pulsations, Moynet venait de faire le plus beau dessin qu'il eût encore fait pendant tout son voyage.

Décidemment, c'est une belle chose que l'art.

XVI

LES LESGHIENS

Une vigoureuse dose de quinine, administrée aussitôt l'accès passé, coupa la fièvre comme par miracle.

Le soir vint sans fièvre, la nuit se passa sans fièvre, et le matin à son tour revint sans fièvre.

Je m'étais informé s'il y avait quelque chose à voir à Temirkhan-Choura, et l'on m'avait répondu que non.

En effet, Temirkhan-Choura, ou, comme on dit par abréviation, Choura, est une création moderne. C'était la station du régiment de l'Apcheron. — Le prince Argoulensky, voyant la position de cette station au milieu des peuplades insoumises et guerrières, en fit le quartier général du Daghestan.

Ce quartier général, au moment de notre passage, était commandé par le baron Vrangel.

Par malheur, le baron Vrangel était à Tiflis.

Choura fut bloquée par Schamyl; mais elle fut secourue par le général Scrolof, et Schamyl fut contraint de lever le siége.

Une nuit, Hadji-Mourad fit irruption dans ses rues; mais l'alarme fut donnée à temps, et Hadji-Mourad, repoussé, rentra dans ses montagnes.

La tradition prétend que l'emplacement où est aujourd'hui Choura était autrefois un lac.

Le lendemain de notre arrivée, rien n'était plus croyable que la tradition : la ville tout entière n'était littéralement qu'une immense flaque d'eau.

Du moment qu'il n'y avait rien à voir à Choura, et que la fièvre de Moynet était passée, il ne nous restait qu'à prendre congé de notre hôte, à remercier le docteur, à serrer la quinine pour une autre occasion et à partir.

Nous fîmes demander des chevaux et une escorte, et, vers les neuf heures du matin, nous partîmes. J'oubliais

de dire que, pendant la nuit, Victor-Ivanovitch nous avait rejoints avec les bagages.

Vers dix heures, le brouillard s'était levé, et il faisait un temps magnifique. Cette neige, qui avait donné la fièvre à Moynet, avait disparu comme sa fièvre. Il faisait un splendide soleil, et, quoique nous fussions à la fin d'octobre et sur le versant septentrional du Caucase, on se sentait pénétré d'une bienfaisante chaleur,

Vers midi, nous arrivâmes à Paraoul, simple station de poste, à laquelle il ne manquait qu'une chose : des chevaux.

Nous ne nous en rapportâmes naturellement pas au smatritel. Nous allâmes voir dans les écuries : elles étaient vides.

Il n'y avait rien à dire. Seulement, c'était dur de ne faire que vingt verstes dans la journée.

On tira les plumes, le papier et l'encre du nécessaire; on tira les crayons et le bristol du carton, et l'on se mit à travailler. C'était notre grande ressource dans les contre-temps de cette espèce.

Pendant la nuit, des chevaux rentrèrent, mais deux troïkas seulement. Force fut encore à notre pauvre Victor-Ivanovitch de rester en arrière.

Nous partîmes à dix heures du matin seulement : il y avait eu pendant la nuit une alerte dont nous n'avions rien su. Deux hommes s'étaient présentés à la porte du village en disant qu'ils venaient de s'échapper des mains des Lesghiens. Mais, comme les Lesghiens emploient souvent ces sortes de ruses pour pénétrer dans les aouls, on les avait menacés de tirer sur eux, et ils s'étaient éloignés. — On nous donna une escorte de dix hommes;

on fit une visite générale des armes, et nous partîmes. Au bout d'une heure et demie de marche, dans les restes d'un brouillard épais qui allait se dissipant de plus en plus, nous fîmes arrêter la voiture à un quart d'heure du village d'Helly.

C'était le pendant de l'aoul du champkal Tarkovsky.

Tout le premier plan, c'est-à-dire celui sur lequel nous nous trouvions, était un charmant bocage, formé d'arbres magnifiques, entre les troncs desquels coulait un véritable ruisseau d'idylle, — la Voulzie du pauvre Hégésippe Moreau.

Pendant les chaudes journées d'été, toute cette portion de paysage devait faire une adorable oasis.

Plus loin, sous un rayon de soleil filtrant entre deux masses de vapeur encore mal dissipée, apparaissait le village d'Helly, magnifique aoul tatar, situé sur une haute colline, entre deux montagnes plus hautes encore, et dont les bases étaient séparées de la sienne par deux charmantes vallées.

Le village, que nous découvrions parfaitement par sa situation en amphithéâtre, paraissait être dans une grande agitation. La plate-forme d'un minaret qui dominait l'aoul, le sommet de la montagne qui dominait le minaret, étaient couverts d'une foule de gens qui faisaient des signaux les uns aux autres et qui tous semblaient avoir les yeux fixés sur le même point.

Nous nous arrêtâmes dix minutes pour que Moynet pût faire un croquis. Le croquis fini, nous reprîmes au grand trot le chemin d'Helly; il était évident qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire, et nous avions hâte de savoir ce que c'était que ce quelque chose.

En effet, ce qui passait était grave.

Nous avions enfin des nouvelles de cette fameuse expédition des Lesghiens dont on nous parlait, depuis trois jours, comme d'une chose vague, mais menaçante.

A l'heure qu'il était, les miliciens d'Helly devaient en être aux mains avec eux.

Voici ce que l'on savait déjà, le reste était ignoré.

Au point du jour, deux pâtres étaient venus à Helly les mains liées et avaient raconté ceci aux habitants :

Un parti de cinquante Lesghiens sous la conduite d'un fameux abreck de Gaubden, nommé Taymas Goumisch Bouroum, ayant pris, la veille au matin, dans un *koutan* (1), les moutons qu'il contenait et les deux pâtres qui les gardaient, s'était égaré dans le brouillard, et, pendant la nuit, avait été en quelque sorte se heurter à Paraoul, où nous étions couchés; ils s'en était écarté vivement, mais était tombé sur un autre village nommé Guilley. Alors, les montagnards, comprenant le danger de leur position, avaient abandonné bêtes et gens, et avaient pris la direction des montagnes couvertes de bois qui relient Helly à Karabadakent.

C'étaient évidemment nos deux hommes de Paraoul.

Mais, à Helly, comme il faisait jour, comme on se trouvait dans un grand aoul de deux à trois mille âmes, on fit plus d'attention à leur récit.

A l'instant même, l'*essaoul* (2) Mohamet-Iman-Gasalief avait rassemblé toute la milice tatare d'Helly, deux cents hommes à peu près, et avait demandé cent hommes de

(1) Parc de brebis.

(2) Enseigne qui commande une sotnia de Cosaques ou de miliciens.

bonne volonté pour l'accompagner : les cent hommes s'étaient présentés.

Il y avait déjà trois heures qu'il était parti ; il était près de midi, et l'on venait de voir une grande fumée s'élever du côté du ravin de Zilly-Kaka, situé à deux lieues, à peu près, de la ville, à droite de la route de Karabadakent.

C'était notre chemin ; c'était justement à Karabadakent que nous allions.

Nous relayâmes avec la plus grande rapidité possible. Quant à notre escorte, douze hommes étaient prêts avant que nous les eussions demandés. Nous en aurions eu cinquante si nous l'avions voulu ; nous aurions eu tout le village, femmes et enfants.

Les femmes, surtout, étaient d'une incroyable animation. C'étaient des gestes d'une sauvagerie, des cris d'une férocité dont on n'a pas l'idée.

Des enfants à qui, chez nous, on ne laisserait pas un couteau entre les mains de peur qu'ils ne vinssent à se blesser, tenaient des kandjars nus, et semblaient prêts à faire le coup de poignard.

Nous partîmes au grand galop, au milieu des hurlements de ce troupeau d'hyènes.

En sortant d'Helly, nous découvrîmes parfaitement toute la plaine et toute la chaîne de montagnes dans laquelle s'accomplissait l'événement. Il nous semblait voir s'agiter avec une grande rapidité des êtres quelconques. Mais, à la distance où nous étions d'eux, il était impossible de distinguer si c'étaient des hommes ou des animaux, une bande de cavaliers ou un troupeau de bœufs ou de moutons.

On ne voyait que des points noirs.

Il y avait à peu près une lieue de plaine parfaitement unie, du chemin que nous suivions au pied de la montagne. Avec l'autorisation de mes deux compagnons, je donnai l'ordre aux hiemchiks de diriger les voitures à travers cette plaine, droit sur le ravin de Zilly-Kaka.

Notre escorte applaudit à cette décision par de grands cris. Les hommes qui la composaient avaient leurs frères et leurs amis engagés avec les Lesghiens et ils avaient hâte de savoir ce qu'ils étaient devenus.

La tarentasse et la télègue abandonnèrent donc le chemin et se lancèrent à travers la plaine.

Mais, par un effet de perspective tout simple, à mesure que nous avancions, la première montagne grandissait, tandis que l'autre, la seconde au contraire, semblait s'abaisser derrière elle.

Arrivés au pied de la première montagne, nous avions donc complétement perdu de vue ce qui se passait au sommet de la seconde.

Ce qui m'étonnait, c'est que nous n'avions entendu aucun coup de feu, aperçu aucune fumée.

Nos Tatars nous expliquèrent cela. — Montagnards et miliciens font feu les uns sur les autres quand ils se rencontrent, feu de leurs fusils, feu de leurs pistolets; puis ils tirent kandjars et schaskas, et tout se décide à l'arme blanche.

On avait entendu le feu; on avait vu la fumée; maintenant, c'était le tour des kandjars et des schaskas.

Les deux voitures étaient arrêtées au pied de la montagne; elles ne pouvaient pas aller plus loin.

Nous proposâmes à nos Tatars de nous donner trois

de leurs chevaux; les neuf cavaliers restants graviraient la montagne avec nous; les trois démontés garderaient la voiture.

Dans le cas où la lutte se prolongerait, un renfort de neuf hommes — nous avions la modestie de ne pas nous compter — pouvait être utile aux miliciens.

La proposition fut acceptée. Trois hommes descendirent et nous donnèrent leurs chevaux; je nommai de ma propre autorité, et comme *général*, je nommai, dis-je commandant celui qui me parut le plus intelligent de tous, et nous partîmes le fusil sur le genou.

En arrivant sur le premier plateau, nous vîmes poindre, au-dessus de nous, l'extrémité des papaks d'une troupe à cheval qui semblait venir à notre rencontre.

Nos hommes n'eurent besoin que d'un coup d'œil pour reconnaître les leurs, et, avec de grands cris, ils mirent leurs chevaux au galop.

Les nôtres les suivirent. Nous ne savions pas trop où nous allions, et si les gens que nous avions devant nous étaient des amis ou des ennemis.

Mais les hommes aux papaks, eux aussi, nous avaient reconnus, ou plutôt ils avaient reconnu leurs amis; ils poussèrent, de leur côté, un hourra, et quelques-uns levèrent les bras, en montrant des objets que nous crûmes reconnaître.

Les cris de *golovii! golovii!* retentirent.

— Des têtes! des têtes!

Il n'y avait plus à chercher ce que les hommes aux papaks tenaient à la main et montraient à leurs compagnons.

D'ailleurs, eux, de leur côté, approchaient avec une

rapidité qui, même sans explications, ne nous eût pas laissé de doute.

Nos deux troupes se joignirent; une troisième venait lentement derrière.

Celle-là, ce n'était pas la troupe victorieuse, c'était la troupe funèbre : elle portait les morts et les blessés.

Au premier moment, il fut impossible de rien comprendre aux paroles qui s'échangeaient autour de nous; d'abord, on s'exprimait en tatar, et Kalino, notre interprète russe, n'y comprenait absolument rien.

Mais ce qu'il y avait de clair, c'étaient quatre ou cinq têtes coupées et saignantes, et, ce qui n'était pas moins pittoresque, des oreilles passées à des mèches de fouet.

Sur ces entrefaites, l'arrière-garde arriva; elle apportait trois morts et cinq blessés; trois autres blessés pouvaient se soutenir sur leurs chevaux et marchaient au pas.

Il y avait eu quinze Lesghiens tués; les cadavres étaient à une demi-lieue de là, dans le ravin de Zilly-Kaka.

— Demandez au chef de la centaine de nous donner un homme qui puisse nous conduire jusqu'au champ de bataille, et priez-le de nous donner des détails sur le combat, dis-je à Kalino.

Le chef de la centaine offrit de nous y conduire lui-même; il était décoré de Saint-Georges, et, pour son compte, il avait tué deux Lesghiens dans une lutte corps à corps; dans l'ardeur du combat, il leur avait coupé à chacun la tête et rapportait la paire.

Il ruisselait de sang.

Chaque homme qui avait tué un montagnard, outre la tête et les oreilles, avait toute la dépouille de l'ennemi

mort. L'un d'eux avait un magnifique fusil; je n'osai pas lui demander s'il voulait le vendre, quelque envie que j'eusse de le posséder (1).

La troupe continua son chemin vers l'aoul. J'autorisai le commandant de la centaine à disposer de nos deux voitures, s'il en avait besoin pour ses blessés ou même pour ses morts.

Il transmit l'autorisation à ses hommes.

Puis nous nous tournâmes le dos, les combattants retournant au village, nous continuant notre route jusqu'au champ de bataille.

Voici ce que Mahomet Iman-Gasalief nous raconta :

Après avoir réuni ses cent hommes, il avait pris avec eux le chemin de Guilley, guidé par les pâtres. Près de Guilley, il avait trouvé les troupeaux que les montagnards avaient abandonnés pour aller plus vite.

Il avait laissé les pâtres réunir leurs troupeaux, et avait cherché les traces des montagnards.

Il n'avait pas tardé à les trouver.

On fit trois verstes, guidé par deux hommes experts dans l'art de suivre les pistes.

On arriva ainsi au ravin de Zilly-Kaka, couvert en ce moment d'un épais brouillard.

Tout à coup, au fond du ravin, on crut voir s'agiter des hommes, et, en même temps, une grêle de balles siffla au milieu des miliciens. De cette première décharge, un homme et deux chevaux tombèrent.

Iman-Gasalief cria alors :

(1) J'ai ce fusil en ma possession; je dirai plus tard comment il me fut donné.

— Pas de fusils! à la schaska et au kandjar!

Et, avant que les montagnards qui se reposaient dans le ravin eussent eu le temps de remonter à cheval, les miliciens tombèrent sur eux, et un combat corps à corps s'engagea.

A partir de ce moment, Iman-Gasalief, qui travaillait pour son compte, n'avait pas vu ce qui se passait autour de lui.

Il avait, l'un après l'autre, attaqué deux hommes corps à corps, et les avait tués tous les deux.

Mais la lutte avait dû être terrible; car, lorsqu'il regarda autour de lui, il compta treize morts, et ses deux qui faisaient quinze. Les autres étaient en fuite.

Tout s'était passé, comme il l'avait ordonné, à l'arme blanche. Les miliciens n'avaient pas tiré un seul coup de fusil.

Il nous faisait ce récit en russe. Kalino nous le traduisait au fur et à mesure en français.

Pendant le récit, nous avions fait du chemin. Une large flaque de sang nous indiqua que nous étions arrivés sur le champ de bataille.

A notre droite, dans un pli de terrain, étaient les cadavres, nus, ou à peu près. Cinq étaient décapités; à tous ceux à qui restait la tête manquait l'oreille droite.

Il était terrible de voir les blessures faites par les kandjars.

Une balle fait son trou et tue : une plaie à fourrer le petit doigt, un cercle bleu à l'entour, et tout est dit.

Mais les blessures du kandjar sont de véritables éventrements; il y avait des crânes complétement ouverts,

des bras presque détachés du corps, des poitrines creusées à y voir le cœur!

Comment se fait-il que l'horrible ait un si étrange attrait, qu'une fois qu'on a commencé à regarder, on veuille tout voir?

Iman-Gasalief nous montra ses deux cadavres, qu'il reconnaissait aux blessures qu'il leur avait faites.

Je lui demandai à voir l'instrument qui avait si bien travaillé. C'était un kandjar des plus simples, à poignée d'os et de corne; seulement, il avait acheté la lame à un bon faiseur, et l'avait fait solidement monter; le tout lui revenait à huit roubles.

Je lui demandai s'il consentirait à se défaire de cette arme, et combien il la vendrait.

— Ce qu'elle m'a coûté, me dit-il simplement. J'ai maintenant trois kandjars, puisque j'ai ceux des deux Lesghiens que j'ai tués; je n'ai donc plus besoin de celui-ci.

Je lui donnai un billet de dix roubles et il me donna son kandjar.

Il fait partie de la collection d'armes que j'ai rapportées du Caucase, et qui presque toutes sont historiques.

Nous attendîmes que Moynet eût fait un dessin du ravin où étaient couchés les cadavres, et, abandonnant la place à cinq ou six aigles qui paraissaient attendre notre départ avec impatience, nous descendîmes vers la plaine.

Au bas de la montagne, nous retrouvâmes nos voitures; on avait jugé inutile de s'en servir.

Nous primes congé d'Iman-Gasalief, et voyant que nos Tatars avaient grande envie de retourner avec lui à

Helly pour fraterniser avec leurs compagnons, nous leur donnâmes congé.

Il n'était pas probable qu'après la leçon qu'ils venaient de recevoir, les montagnards, de quelque temps, se remontrassent dans les environs de l'aoul d'Helly.

En effet, nous arrivâmes sans accident à Karabadakent.

Là, on nous dit que le prince Bagration, qui venait de passer, nous avait demandés, et courait après nous.

Nous n'avions qu'une chose à faire : c'était de courir après le prince Bagration.

En arrivant à Bouinaky, nous vîmes, sur le perron, un homme de trente à trente-cinq ans, portant avec une admirable élégance le costume tcherkesse.

C'était le prince Bagration.

XVII

LE KARANAY

Effectivement, il courait après nous.

Je connaissais le prince de nom comme un des plus braves officiers de l'armée russe. Il faut que ce soit vrai, puisqu'il commande le régiment des montagnards indigènes.

Un Géorgien, c'est-à-dire un homme de la plaine, commandant à des montagnards, doit être plus brave que le plus brave de ses soldats.

Comme noblesse, Bagration descend des anciens rois de Géorgie qui régnèrent de 882 à 1079.

Quant à sa famille, on en trouve trace dans la chronologie du Caucase, sept cents ans avant le Christ.

Cela, comme vous voyez, rejette bien loin la noblesse du duc de Lévis (1).

Je disais donc que le prince Bagration courait après nous.

Il avait, disait-il, des reproches à me faire.

J'étais passé à Choura et ne l'avais pas prévenu de mon passage.

Il y avait une bonne raison pour que je ne le prévinsse pas de mon passage : j'ignorais complétement qu'il fût à Choura.

Puis je lui racontai ce qui nous était arrivé : le chasse-neige, la ville changée en lac, et enfin la maladie de Moynet et la hâte qu'il avait eue de quitter un endroit où son pouls avait battu cent vingt fois à la minute.

— C'est fâcheux, dit le prince, mais vous allez y revenir.

— Où cela ? à Choura ? demandai-je.

— Non, non, non, fit Moynet, merci ! je sors d'en prendre.

— Mais ce que vous n'avez pas pris, monsieur Moynet, dit le prince, c'est une vue du Karanay.

— Qu'est-ce que c'est que le Karanay ? demandai-je au prince.

(1) Le duc de Lévis avait chez lui un arbre généalogique, au pied duquel la Vierge était représentée disant à l'un de ses ancêtres, qui lui parlait chapeau bas : « Couvrez-vous, mon cousin. »

— Tout simplement la plus belle chose que vous rencontrerez sur votre chemin.

— Diable! Moynet, écoutez cela.

— Figurez-vous une montagne... Mais non, ne vous figurez rien. Je vous emmènerai, et vous verrez.

Moynet secouait la tête.

— Monsieur Moynet, venez, et vous me remercierez de vous avoir fait violence.

— Est-ce bien loin d'ici, prince? demandai-je.

— A quarante verstes, c'est-à-dire à dix lieues. Vous laissez ici votre tarentasse et votre télègue; mon domestique reste pour les garder. Nous prenons ma voiture; en deux heures et demie, nous sommes arrivés. Nous soupons : le souper est commandé; vous vous couchez immédiatement après souper; on vous réveille à cinq heures. Nous montons deux mille mètres : avec de bons chevaux, c'est une bagatelle; et alors... alors, vous verrez ce que vous verrez.

— Nous n'arriverons jamais à Tiflis! dit Moynet avec un soupir.

— Mon ami, c'est vingt-quatre heures de retard, pour voir la plus belle chose que nous ayons jamais vue. Et le prince nous conduit jusqu'à Derbend.

— Oui, ma foi, c'est dit. Si vous revenez avec moi à Choura, et si vous me donnez la journée de demain, je m'engage même à vous faire coucher demain soir à Karabadakent.

— Mais vous savez qu'on nous refuse des chevaux passé six heures du soir, prince.

— Avec moi, on vous en donnera jusqu'à minuit.

— Coucherons-nous demain à Karabadakent? demanda Moynet.

— Vous coucherez demain à Karabadakent, dit-le prince.

— Allons, Moynet, allons!

— Allons; mais je vous avertis que je déteste les panoramas.

— Vous aimerez celui-là, monsieur Moynet.

— Eh bien, alors, prince, il n'y a pas de temps à perdre. Vous avez parlé de souper, nous avons faim.

— En ce cas, ne perdons pas de temps. Cinq chevaux à ma tarentasse, et en route!

Pendant qu'on mettait les chevaux à la voiture, je m'amusai à regarder les armes du prince.

— Vous avez là un magnifique kandjar, prince.

Ne dites jamais pareille chose à un Géorgien, car il fera à l'instant même ce que fit Bagration.

Il le tira de sa ceinture.

— Ah! pardieu! dit-il, je suis enchanté qu'il vous plaise; prenez-le; c'est de Mourtazale, le premier armurier du Caucase; il l'a fait exprès pour moi. Voyez, voici l'inscription tatare :

Mourtazale a fait ce poignard pour le prince Bagration.

— Mais, mon prince..,

— Prenez, prenez donc; il m'en refera un autre.

Je regardai mon poignard. C'était, lui aussi, une fort belle arme du Daghestan; mais la poignée en ivoire vert damasquinée d'or n'était point d'uniforme pour le prince.

D'ailleurs, poignard pour poignard, c'était ridicule.

Je pensai à ma carabine à balle explosible.

C'était une carabine que Devisme, notre grand artiste

en armes, m'avait apportée, la veille de mon départ, avec un revolver.

— Vous allez au Caucase? m'avait-il dit.

J'avais répondu affirmativement.

— C'est un pays où l'on ne va pas sans faire le coup de fusil. Vous aimez les bonnes armes; prenez-moi cela.

Et il m'avait fait cadeau, comme je l'ai dit, d'une carabine à balle explosible et d'un revolver.

Je pris ma carabine, et je la donnai au prince, en lui en expliquant le mécanisme. Il avait fort entendu parler de cette nouvelle invention, mais il ne la connaissait pas.

— Bon! dit-il en examinant l'arme, nous sommes kounacks maintenant, comme on dit au Caucase. Vous n'avez plus le droit de rien me refuser, et, comme je suis évidemment votre débiteur, vous me laisserez apurer mes comptes.

On annonça que les chevaux étaient attelés. L'hiemchik du prince restait, comme la chose était convenue, pour garder nos effets.

Nous montâmes dans la tarentasse, dont l'attelage partit au grand galop.

— Diable! il paraît que vous êtes connu, prince!

— Je crois bien! je suis toujours sur la route de Choura à Derbend.

En effet, le prince était connu de tout le monde, même des petits enfants. A Karboudaken, pendant qu'on relayait, il interpella deux ou trois de ces derniers en tatar, et, en partant, il leur jeta une poignée d'abasas (1).

(1) Monnaie tatare correspondant à nos pièces de vingt sous.

En route, je lui racontai ce qui nous était arrivé le matin, et comment, une heure plus tôt, nous nous trouvions au milieu de la bagarre. Je lui montrai le kandjar que j'avais acheté à Iman-Gasalief et lui dis le regret que j'avais de ne pas avoir demandé si le fusil du chef lesghien était à vendre.

— Il est acheté, me dit-il.

— Par qui, prince?

— Par moi donc! C'est l'appoint de mon kandjar ; comptez dessus.

— Mais il est peut-être déjà loin.

— C'est possible; mais on courra après. Je vous dis que c'est comme si vous l'aviez. Que diable! un prince Bagration ne donne pas sa parole en l'air. Vous voyez, ajouta-t-il en riant, que nous allons assez vite pour rattraper un fusil.

— Je crois bien, nous rattraperions la balle!

A huit heures du soir, nous rentrions à Choura, que nous avions quittée la veille à dix heures du matin.

Nous avions refait en trois heures et demie ou quatre heures, le chemin que nous avions mis un jour et demi à faire.

Dix minutes après notre arrivée, le souper était servi.

Un souper à la française! Cela nous conduisit tout droit à parler de Paris. Le prince l'avait quitté depuis deux ans seulement. Il y avait connu tout le monde.

Si l'on avait dit aux *demoiselles* dont nous nous entretenions qu'il était question d'elles, à cette heure, sur les bords de la mer Caspienne, au pied du Karanay, entre Derbend et Kislar, elles eussent été bien étonnées.

Nous couchâmes dans de vrais lits; c'était la seconde fois depuis Ielpativo.

La première fois, c'était chez le prince Dundukof-Korsakof, à Tchiriourth.

A cinq heures du matin, on nous réveilla.

Il faisait nuit encore; mais le ciel étincelait d'étoiles. On entendait piétiner et hennir les chevaux à la porte.

Le prince entra dans notre chambre.

— Allons, nous dit-il, une tasse de thé ou de café, à votre choix. Nous voyons se lever le soleil sur la mer Caspienne; nous déjeunons à la forteresse d'Ischkarti, où nous arrivons avec un appétit féroce, et puis... et puis vous verrez; je ne veux pas vous ôter le plaisir de la surprise.

Nous avalâmes chacun une tasse de café, et nous sortîmes. Cent hommes du régiment du prince Bagration nous attendaient à la porte.

Nous avons dit que ce régiment se composait de montagnards indigènes. Vous pourriez croire que ces montagnards indigènes sont des Lesghiens, des Tchetchens ou des Tcherkesses qui ont fait leur soumission.

Vous seriez dans l'erreur.

Les montagnards indigènes sont, comme on dit en Corse, de pauvres diables qui *ont fait une peau*.

Lisez : qui ont troué une peau.

Lorsqu'un montagnard est sous le coup d'une vendetta, il quitte le pays et s'engage dans le régiment de Bagration. Vous comprenez comme ces gaillards-là doivent se battre; ils n'ont jamais la chance d'être faits prisonniers.

Autant d'hommes pris, autant de têtes coupées.

Je n'ai vu que les chasseurs de la Kabardah qui puissent être comparés à ces échappés de l'enfer.

Nous marchâmes, une demi-heure à peu près, au milieu de collines boisées. Le jour se levait peu à peu. Seulement, un contre-fort de la montagne nous empêchait de voir la mer Caspienne, qu'à trois verstes de Temirkhan-Choura nous avions entrevue comme un grand miroir bleu; de l'autre côté d'un pli de terrain que nous dominions, on voyait blanchir, aux premières clartés du jour, les casernes badigeonnées d'Ischkarti, que l'on pouvait prendre pour des palais de marbre blanc.

Nous franchîmes la petite vallée en faisant partir sous les pieds de nos chevaux des vols de perdreaux et de faisans.

Quand nous arrivâmes à Ischkarti, il était sept heures et demie du matin; nous avions fait quinze verstes.

Le colonel commandant la forteresse, prévenu la veille par Bagration, nous attendait; le déjeuner était prêt. Cinq cents hommes qui devaient nous accompagner étaient sous les armes.

On déjeuna lestement, ce qui n'empêcha point de bien déjeuner; puis on partit. — Il était neuf heures.

Jusqu'à midi, nous montâmes. — Trois fois les fantassins firent halte dix minutes, pour se reposer; chaque fois, le prince leur fit distribuer un petit verre de vodka. Un baril suivait l'expédition, porté par un cheval.

Depuis huit ou dix verstes, les bois avaient disparu pour faire place à des collines gazonneuses qui se succédaient les unes aux autres sans interruption et sans fin. En arrivant au sommet de chacune d'elles on croyait arriver au dernier sommet : on se trompait; une côte

nouvelle se présentait, qu'il fallait escalader comme les autres.

Cependant, jusqu'aux ruines d'un immense village détruit en 1842 par les Russes, nous avions suivi un sentier à peu près frayé. — A peine s'il restait un ou deux pans de mur par maison ; un minaret à moitié ruiné s'offrait sous un aspect des plus pittoresques. A partir de là, plus de sentier, mais cette même succession de collines.

Enfin, nous arrivâmes à la dernière. Là, par un mouvement machinal, chacun tira son cheval en arrière. La terre semblait manquer sous les pieds ; le roc était coupé à pic, à sept mille pieds de hauteur.

Je sautai à bas de mon cheval. — Accessible au vertige comme je le suis, j'avais besoin de sentir la terre sous mes pieds.

Ce ne fut pas assez ; je me couchai à plat ventre et mis mes mains sur mes yeux.

Il faut avoir éprouvé cette inexplicable folie du vertige, pour avoir une idée de ce que l'on souffre quand on en est pris. Le frissonnement nerveux qui m'agitait semblait se communiquer à la terre. Je la sentais vivre, remuer, palpiter sous moi : c'était mon cœur qui battait.

Enfin, je relevai la tête ; il me fallut un violent effort sur moi-même pour regarder dans le gouffre.

D'abord, les détails m'échappèrent ; je ne vis qu'une vallée s'étendant à perte de vue et au fond de laquelle deux filets d'argent serpentaient.

Cette vallée, c'était l'Avarie tout entière ; ces deux filets d'argent, c'étaient le Koa-Sou d'Andi et le Koa-Sou d'Avarie, dont la réunion forme le Sou-Lak.

Sous nos pieds, sur la rive droite du Koa-Sou d'Avarie, on apercevait, comme un point, Guimry, lieu de naissance de Schamyl, avec ses magnifiques vergers dont une seule fois les Russes ont mangé les fruits. Ce fut, on se le rappelle, en défendant ce village que Kasi-Moullah fut tué, et que, pour la première fois, Schamyl apparut.

De l'autre côté du Koa-Sou d'Avarie, sur un plateau assez élevé, vient pour ainsi dire au-devant de vous le village d'Ounzoukan, dont chaque maison est fortifiée et qui est entouré d'une muraille de pierre.

A l'horizon, les ruines d'Akoulgo sont visibles encore, quoique le village soit complétement abandonné. C'est dans ce village que fut pris le jeune Djemil-Edden, dont nous raconterons l'histoire, laquelle entraînera celle de l'enlèvement des princesses géorgiennes.

A gauche, à peine visible, s'élève le village de Kuntsack.

Au delà, au fond d'une vallée, à la source du Koa-Sou d'Avarie, apparaît un point presque imperceptible : c'est le village de Kabada, où se retirera, selon toute probabilité, Schamyl, s'il est forcé dans Veden.

A droite de Kabada et en suivant le Koa-Sou d'Andi, on voit, à travers une étroite ouverture, une gorge bleuâtre où tous les objets se confondent dans la vapeur : c'est le pays des Touschines, peuplade chrétienne alliée à la Russie et en guerre éternelle avec Schamyl.

Quelques fumées qui montent çà et là indiquent des villages invisibles et dont je demandai inutilement les noms.

Nulle part, comme du sommet du Karanay, on ne peut voir ce prodigieux bouleversement, cette dévastation inouïe que présente la chaîne du Caucase. Aucun

pays du monde n'a été plus tourmenté par des soulèvements volcaniques que le Daghestan; les montagnes semblent, comme les hommes, déchirées par une lutte incessante et acharnée.

Une vieille légende raconte que le diable venait éternellement tourmenter un brave homme d'ermite fort aimé de Dieu et qui demeurait sur la plus haute montagne du Caucase, à une époque où le Caucase présentait une suite de montagnes fertiles, gazonneuzes, accessibles. L'ermite demanda à Dieu la permission de faire, une fois pour toutes, repentir Satan de ses obsessions.

Dieu la lui accorda, sans lui demander de quelle façon il comptait s'y prendre pour arriver à son but.

L'ermite fit rougir à blanc ses pincettes, et, quand le diable, comme il avait l'habitude de le faire, passa sa tête à travers la porte, le saint homme invoqua le nom du Seigneur et saisit le nez de Satan avec les tenailles brûlantes.

Satan éprouva une telle douleur, qu'il se mit à danser tout éperdu sur la montagne, en fouettant le Caucase de sa queue depuis Anapa jusqu'à Bakou.

Chaque fouettement de la queue de Satan creusa ces vallées, ces gorges, ces ravins, qui se croisent d'une façon tellement multiple et insensée, que ce qu'il y a de plus raisonnable encore, c'est de se ranger au parti de la légende et de leur attribuer cette cause.

Nous restâmes une heure, à peu près, au sommet du Karanay. J'avais fini par m'habituer peu à peu à cette splendide horreur, et j'avouai avec Bagration que, ni du haut du Faulhorn, ni du haut du Righi, ni du haut

de l'Etna, ni du haut du pic de Gavarnie, je n'avais rien vu de pareil.

Et cependant, je l'avoue, j'éprouvai un indicible sentiment de bien-être quand je tournai le dos à ce magnifique précipice.

Mais, auparavant, on nous ménageait une dernière surprise. Nos cinq cents fantassins, avec la précision russe, firent une décharge de leurs cinq cents fusils. Jamais orage, jamais tonnerre, jamais volcan, ne roula des abîmes du ciel aux profondeurs de la terre un plus effroyable fracas.

On m'amena, bien malgré moi, plus près que je n'avais encore été de l'abîme, et je pus voir, à sept mille pieds au-dessous de moi, les habitants de Guimry, c'est-à-dire des fourmis que l'on m'assura être des créatures humaines, sortir de leurs maisons tout effarés.

Ils avaient dû croire que le Karanay s'abîmait sur eux.

Ce fut le signal de notre départ.

La descente commença; par bonheur, elle était assez facile pour n'être qu'une jouissance du commencement à la fin.

Cette jouissance, c'était la conscience que chaque pas de mon cheval mettait un mètre de plus de distance entre moi et le sommet du Karanay. Quand je dis chaque pas de mon cheval, je me trompe, car nous descendîmes jusqu'au village ruiné en tenant nos chevaux par la bride, et ce n'est qu'au delà et sur une pente plus douce que nous nous hasardâmes à nous remettre en selle.

Nous dînâmes à la forteresse d'Ischkarti, et nous eussions pu à la rigueur aller coucher à Bouinaky; mais nous étions assez fatigués pour faire de nous-mêmes au

prince Bagration la proposition de ne partir que le lendemain matin.

Pendant que nous prenions le thé, je reçus l'invitation de passer dans ma chambre, où, me disait-on, se trouvait quelqu'un qui avait affaire à moi.

Ce quelqu'un était le tailleur du régiment, qui venait me prendre mesure d'un costume complet d'officier.

J'étais élu à l'unanimité par les soldats, et, sur la proposition du colonel, reçu membre honoraire du régiment des montagnards indigènes.

La musique joua toute la soirée pour célébrer ma réception dans le régiment.

XVIII

DERBEND

Nous partîmes au point du jour : le temps était redevenu superbe. La neige et la gelée avaient disparu, et l'on nous prévenait que nous rencontrerions l'été sur la route de Derbend.

Nous repassâmes par Helly. Le prince échangea quelques mots en tatar avec le chef de nos miliciens, Iman-Gazalief, et parut satisfait de sa réponse. Je ne doutais pas qu'il ne fût question de mon fusil ; aussi je ne soufflai pas le mot.

A Karabadakent, nous nous arrêtâmes pour déjeuner. La tarentasse était bourrée de provisions. Moynet fit trois dessins.

Nous étions dans le pays du pittoresque : il eût fallu s'arrêter à chaque pas; il eût fallu tout prendre.

A Bouinaky, nous retrouvâmes nos voitures et le domestique du prince. Je restai avec Bagration dans sa tarentasse; Moynet et Kalino s'installèrent dans la mienne; en cinq minutes, les chevaux furent attelés; on partit.

A deux cents pas de l'aoul, nous fîmes lever une compagnie de perdrix qui alla se remettre à cinquante pas de l'endroit où elle avait pris son vol.

Nous arrêtâmes les tarentasses et nous nous mîmes à leur poursuite.

J'en tuai une. La bande s'enleva par dessus une petite colline qui nous interceptait la vue. Je la suivis.

En arrivant au sommet de la colline, j'oubliai mes perdrix : j'étais en face de la mer Caspienne.

Elle était d'un bleu-saphir, pas une ride ne courait à sa surface; seulement, comme le steppe dont elle semblait la continuation, c'était le désert.

Rien n'était plus majestueusement triste que cette mer d'Hyrcanie, comme l'appelaient les anciens, mer presque fabuleuse avant Hérodote, dont Hérodote le premier fixa l'étendue et les limites, et qui n'est pas beaucoup plus connue aujourd'hui que du temps d'Hérodote.

Mer mystérieuse qui reçoit tous les fleuves du Nord, de l'Occident, du Sud; qui, de l'Est, ne reçoit que du sable; qui engloutit tout, ne rejette rien, s'écoule sans qu'on sache par quelle route souterraine se perd son eau; qui se comble peu à peu et qui finira, un jour, par être un grand lac de sable, ou, tout au moins un de

ces marais salés comme nous en avions rencontré dans les steppes kirghis et nogaïs.

Au reste, par la disposition du sol, par le tracé de la route, il était évident que nous n'allions plus la perdre de vue jusqu'à Derbend.

Nous descendîmes de notre colline, nous remontâmes dans nos tarentasses, qui franchirent un dernier pli de terrain, et qui se retrouvèrent dans les steppes.

Là disparaissaient ces montées impossibles, ces descentes folles auxquelles ne font pas même attention les hiemchiks du Caucase, et qu'ils montent et descendent au grand galop sans s'apercevoir qu'entre la montée et la descente passe un fleuve.

Il est vrai que, pendant six mois de l'année, le fleuve n'est pas chez lui; mais il laisse, pour le représenter, ses cailloux, sur lesquels les voitures dansent avec des bondissements dont on n'a pas idée chez nous, mais qu'on doit prévoir lorsqu'on examine la construction des tarentasses.

C'est le symbole de la lutte de l'homme contre l'impossible.

Eh bien, l'homme terrasse l'impossible, et il arrive! il est vrai que toujours l'homme est moulu, que souvent la tarentasse est brisée; mais qu'importe, du moment que le chemin est fait, l'espace franchi, le but atteint!

Notre but, pour cette fois, était à Karakent.

Nous y arrivâmes vers quatre heures de l'après midi; on tira des provisions de la tarentasse, et l'on dîna. En voyage — dans ces sortes de voyages surtout — le dîner devient une grande affaire.

Seulement, la plupart du temps, c'est une affaire manquée.

Je ne saurais trop le dire et le redire à ceux qui feront le voyage que j'ai fait, et la recommandation s'étend à tous les peuples : d'Astrakan à Kislar, il faut tout emporter avec soi, et, de Kislar à Derbend, faire ses provisions, quand, par hasard, on passe dans une ville ou dans un aoul.

En Italie, on mange mal; en Espagne, on mange peu; mais, dans les steppes, on ne mange pas du tout.

Au reste, les Russes ne paraissent pas le moins du monde éprouver le besoin de manger, et, par les choses qu'ils mangent pour la plupart du temps, on voit que, chez eux, manger, non-seulement n'est pas un art, mais n'est pas même une habitude; pourvu que le somavar bouille, pourvu que le thé fume dans les verres, que ce soit le thé jaune de l'empereur de la Chine, ou le thé kalmouk du prince Tumaine, peu leur importe. Ils font ce que font les Arabes après avoir mangé une datte le matin et une datte le soir : ils serrent d'un cran la ceinture de leur kandjar, et, partis avec des corpulences ordinaires, ils arrivent à destination avec des tailles d'amoureux de vaudeville.

Mais, avec le prince Bagration, qui avait habité la France, qui aimait la France et qui appréciait si bien ses produits végétaux et animaux, quadrupèdes et bipèdes, la disette n'était point à craindre.

J'en suis encore à me demander où il s'était procuré le pâté de foie gras que nous entamâmes à Karakent et que nous ne finîmes qu'à Derbend.

Car, enfin, à vol d'oiseau, nous étions bien à

quelque chose comme douze cents lieues de Strasbourg.

Il est vrai que nous étions encore plus loin de la Chine et que nous prîmes d'excellent thé.

Le grand avantage des lits russes, c'est qu'ils ne poussent pas à la paresse. Il y a peu de sybarites prolongeant, au delà du réveil, leur station sur une planche de sapin qui n'a d'autre matelas, pour les os déjà brisés par la tarentasse, qu'une couche de peinture en vieux chêne. Le premier rayon du jour entre sans difficulté, ne trouvant ni volets ni rideaux, et joue sur vos paupières, comme disent les poëtes; vous ouvrez les yeux, vous poussez un gémissement ou un juron selon que vous avez le caractère mélancolique ou brutal; vous vous laissez glisser à bas de votre planche, et tout est dit : vous êtes chaussé, botté, habillé, brossé, et, si vous n'insistez pas énormément pour avoir de l'eau, lavé.

J'avais acheté à Kasan trois cuvettes de cuivre. Lorsque nous les tirions de notre tarentasse, elles faisaient l'étonnement des smatritels, qui, jusqu'au moment où nous faisions nos ablutions, se demandaient inutilement à quoi elles pouvaient servir!

Mais le prince avait sa cuisine, son nécessaire à thé, son nécessaire de toilette. Ce que c'est que d'avoir voyagé en France, où l'on trouve des pots à l'eau et des cuvettes à chaque station!

Nous étions levés au point du jour. Au point du jour, le village de Karakent, noyé dans le brouillard avec un premier plan chaudement éclairé, et les autres plans se dégradant au milieu d'un rayon rose, puis violet, et finissant par se perdre dans un lointain vaporeux et bleuâtre, présentait un si ravissant aspect, que

Moynet en fit non-seulement un dessin, mais encore une aquarelle.

Nous avions le temps, au reste : Derbend n'était plus qu'à cinquante verstes de nous, et nous étions sûrs, sauf accident, d'y arriver dans la journée.

En route, au Caucase surtout, on peut toujours compter sur un accident. L'accident arriva : à dix-huit verstes de Derbend, à Khan-Mammet-Kalinskaïa, les chevaux manquèrent.

Mais, avec Bagration, c'était un petit malheur; il se plaça au milieu de la route, arrêta les six ou huit premiers arabas qui passèrent, et, moitié riant, moitié menaçant, le tatar à la bouche et l'argent à la main, il convertit leurs conducteurs en hiemchiks et leurs rosses en chevaux de poste.

Nous repartîmes.

Sur la route, au fur et à mesure que nous trouvions des chevaux de retour, nous rendions la liberté à un voiturier tatar et à sa troïka, et nous reprenions une allure plus rapide.

Vers les deux heures de l'après-midi, l'approche de Derbend, qui nous était caché par un mouvement de la montagne, nous fut signalée par la vue d'un cimetière tatar.

Toute une colline en amphithéâtre, d'une verste de haut, était hérissée de tombes tournées vers l'Orient et dominant la mer.

Bagration, au milieu de cette forêt de pierres funéraires, me fit remarquer un petit monument coquettement peint en rose et en vert.

— C'est la tombe de Sultanetta, me dit-il.

— J'ai honte de mon ignorance, lui répondis-je; mais qu'est-ce que Sultanetta?

— C'est la maîtresse ou la femme, tout ce que vous voudrez, du champkal Tarkovsky. Vous rappelez-vous cette maison tout au haut d'un rocher?

— Je crois bien! et Moynet aussi se la rappelle, n'est-ce pas, Moynet?

— Quoi? répondit Moynet de l'autre voiture.

— Rien; je m'instruis.

Puis, à Bagration :

— Vous disiez donc, prince, qu'il y avait une tradition, une légende?

— Mieux que cela, une histoire; on vous la racontera à Derbend. C'est ce qu'il y a de plus romanesque au monde.

— Bien; j'en ferai un volume.

— Vous en ferez quatre, six, huit, tant que vous voudrez; mais croyez-vous que vos lecteurs parisiens s'intéressent beaucoup aux amours d'une khanesse d'Avarie et d'un beg tatar, tout descendant qu'il est des califes persans?

— Pourquoi pas? Le cœur est le cœur dans tous les pays du monde.

— Oui, mais les passions se manifestent de différentes façons. Il ne faut pas juger tous les Asiatiques sur Orosmane, qui ne voulait pas que Nérestan le surpassât en générosité. Ammalat-Beg — Ammalat-Beg est l'amant de Sultanetta — assassinant le colonel Verkovsky, lequel l'a empêché d'être pendu, le déterrant pour lui couper la tête, et portant cette tête à Ackmeth-Khan, son beau-père, qui met à ce prix la main de sa fille, ne serait peut-être pas très-bien compris des comtesses du faubourg Saint-

Germain, des banquiers de la rue du Mont-Blanc et des princesses de la rue de Bréda.

— Ce sera nouveau, mon cher prince, et je compte sur la nouveauté. Mais qu'est-ce que je vois là?

— Pardieu ! c'est Derbend.

C'était Derbend, en effet, c'est-à-dire une immense muraille pélasgique qui nous barrait le passage en s'étendant du haut de la montagne jusqu'à la mer.

Devant nous seulement une porte massive, appartenant, comme forme, à cette puissante architecture orientale destinée à braver les siècles, s'ouvrait et semblait aspirer à elle et avaler le chemin.

Près de cette porte s'élevait une fontaine qui paraissait bâtie par les Pélasges et à laquelle des femmes tatares, avec leurs longs voiles à carreaux de couleur vive, venaient puiser de l'eau.

Des hommes armés jusqu'aux dents étaient appuyés à la muraille, immobiles et graves comme des statues. Ils ne parlaient pas entre eux, ils ne regardaient pas les femmes qui passaient devant eux : ils rêvaient.

De l'autre côté de la route, il y avait un de ces murs ruinés, comme il y en a toujours près des portes et des fontaines des villes d'Orient, et qui ont l'air d'être là pour l'effet. Dans l'intérieur du mur, là où avait sans doute été autrefois une maison, poussaient des arbres énormes, chênes et noyers.

Nous fîmes arrêter les voitures.

C'est si rare de trouver une ville qui réponde à l'idée qu'on s'est faite d'elle, d'après son nom, d'après sa nais-

(1) V. *Sultanetta*, un vol. Paris, Michel Lévy frères.

sance, d'après les événements qu'elle a vus s'accomplir !

Mais Derbend, c'était bien cela; c'était bien la ville, non pas aux portes de fer, mais la ville *porte de fer* elle-même; c'était bien la grande muraille destinée à séparer l'Asie de l'Europe, et à arrêter contre son granit et son airain les invasions des Scythes, cette terreur du vieux monde, aux yeux duquel ils représentaient la barbarie vivante et dont le nom était emprunté au sifflement de leurs flèches.

Nous nous décidâmes enfin à entrer dans la ville.

C'était bien la ville frontière, la ville limite, la ville placée entre l'Europe et l'Asie et qui est à la fois européenne et asiatique.

Au haut, la mosquée, les bazars, les maisons à toit plat, les rampes escarpées conduisant à la forteresse.

Au bas, les maisons à toit vert, les casernes, les drojkys, les charrettes.

Seulement fourmillait dans les rues le mélange des costumes persans, tatars, tcherkesses, arméniens, géorgiens.

Puis, au milieu de tout cela, lente, froide, glacée, blanche comme un spectre dans son linceul, la femme arménienne avec son long voile blanc drapé à la façon de la vestale antique.

Ah ! c'était beau, très-beau. Mon pauvre Louis Boulanger, mon cher Giraud, où étiez-vous?

Nous étions deux à vous appeler, Moynet et moi.

Les voitures s'arrêtèrent devant la maison du gouverneur, le général Acceief. Il était à Tiflis; mais les domestiques attendaient sur le perron, mais le dîner était servi. Bagration avait étendu son bâton de magicien

de Temirkhan-Choura à Derbend, et tout était prêt.

Nous mangeâmes aussi vivement que possible; nous voulions profiter des derniers rayons du jour pour descendre jusqu'à la mer, dont nous n'étions qu'à deux ou trois cents pas.

Bagration se chargea d'être notre cicérone. Derbend, c'est sa ville, ou plutôt son royaume. Tout le monde le connaissait, le saluait, lui souriait; on le sentait aimé de toute cette population, comme est aimée, quelle qu'elle soit, la chose prodigue et bienfaisante; comme on aime la fontaine qui répand son eau, comme on aime l'arbre qui secoue ses fruits, qui épanche son ombre.

C'est incroyable comme il est facile d'être bon quand on est fort.

La première chose qui nous frappa fut une petite baraque en terre; elle était défendue par deux canons; elle était entourée d'une chaîne, et, sur deux piliers de pierre, elle portait le double millésime 1722 et 1848, avec cette inscription :

PERVOÉ AT DAKNOVENIÉ VELIKAVO PETRA.

ce qui signifie : « Le premier repos de Pierre le Grand. »

Ce fut en 1722 que Pierre visita Derbend; ce fut en 1848 que l'on mit cette barrière autour de la cabane qu'il avait habitée.

Un troisième canon la défend du côté de la mer. Ces canons ont été amenés par le tzar; ils avaient été fondus par lui à Voronéje sur le Don; ils portent la date de 1715.

Un des trois, celui qui est placé derrière la petite cabane, est resté monté sur un affût du temps.

C'est encore une des stations de cet homme de génie consacrée par la reconnaissance des peuples. Les Russes ont cela d'admirable que cent cinquante ans écoulés depuis la mort de Pierre n'ont rien enlevé à la vénération qu'ils portent à sa mémoire.

Son désespoir était de trouver une mer, un littoral et pas de port.

Derbend n'a pas même de rade; on aborde par un chenal de quinze pieds de large. Excepté dans cette ouverture, la mer brise partout sur des roches.

Souvent, quand elle est un peu grosse, les hommes sont obligés de se jeter à l'eau pour diriger leurs barques à travers cette étroite passe; cette eau monte seulement jusqu'au-dessus de la ceinture.

Une espèce de jetée, que la mer inonde au moindre mouvement de ses vagues, s'étend à une cinquantaine de pas en mer. Elle sert à s'embarquer en dehors de cette ligne de brisants.

Le mur qui défend la ville du côté du midi s'étend le long de cette jetée, qu'il abandonne bientôt, la laissant se projeter seule dans la mer; pour qu'il offre moins de résistance aux vagues, il est ouvert à la base comme par d'énormes meurtrières; par ces meurtrières, l'eau, dans les gros temps, peut entrer et sortir; nous ne parlons pas du flux et du reflux, la Caspienne n'ayant pas de marée.

Du rivage de la mer, on voit admirablement toute la ville qui s'étend en amphithéâtre; c'est une cascade de maisons qui descend du haut de la première chaîne de

collines jusqu'à la plage; seulement, au fur et à mesure qu'elles descendent, elles s'européanisent.

Au haut de la ville, on est dans un aoul tatar.

Au bas de la ville, on est dans une caserne russe.

Vue de la plage, la ville présente l'aspect d'un carré long qui ressemble à un tapis déroulé fléchissant par le milieu; du côté méridional, la muraille présente une espèce de renflement, comme si, la ville ayant fait un effort, l'enceinte avait cédé.

Partout où la muraille est restée intacte, on reconnaît la construction pélasgique; aux endroits où elle s'est écroulée, elle a été rebâtie en pierres ordinaires et selon les règles de la maçonnerie moderne.

Cependant, je doute que les murailles remontent aux Pélasges; si j'osais émettre une opinion en si délicate matière, je dirais que Khosrou le Grand, que nous appelons Chosroès, la fortifia, d'après les traditions pélasgiques, vers 562, dans ses guerres contre Justinien.

La porte du Sud serait une preuve, selon moi, à l'appui de cette opinion; elle est surmontée du fameux lion persan que le fils de Kobad avait pris pour emblème, et qui, parmi toutes les différentes races de lions qu'ont inventées les sculpteurs, présente cette spécialité d'avoir la tête faite comme un grelot.

Au dessous du lion est une inscription en vieux persan, que personne ne peut lire parmi les Persans modernes. Bagration m'a promis d'en faire prendre l'empreinte, et je lui ai promis, moi, de lui en faire faire une traduction par mon savant ami Saulcy.

La nuit seule nous fit rentrer dans notre maison ou plutôt dans notre palais. Et nous adressâmes nos prières

à la nuit, pour qu'elle se fît rapide comme une nuit d'été.

Nous avions soif de Derbend, qui nous apparaissait avec la magie du crépuscule, et qui, bien certainement, devait être la chose la plus curieuse que nous eussions encore vue.

XIX

OLINE NESTERZOF

Avec le jour nous fûmes sur pied. Ne soyons cependant pas ingrats envers les lits du gouverneur de Derbend, et constatons que, pour la troisième fois, à Derbend nous couchâmes sur quelque chose qui ressemblait à un matelas, et dans des serviettes qui ressemblaient à des draps.

L'hospitalité russe avait devancé notre réveil : une calèche, probablement attelée dès la veille au soir, nous attendait à la porte.

Il faut répéter à chaque instant, et on ne le répétera jamais assez, quel nul peuple ne comprend comme le peuple russe toutes les délicatesses de l'hospitalité.

Outre ses rues secondaires, Derbend, comme les églises latines, est coupée en croix par deux grandes artères, l'une longitudinale, l'autre transversale.

L'artère longitudinale va de la mer à la ville persane et tatare. Seulement, elle est forcée de s'arrêter au bazar, les difficultés du terrain l'empêchent de monter plus haut.

L'artère transversale va de la porte du Midi à la porte du Nord, ou, si l'on aime mieux cette seconde désignation, de la porte du Lion à la porte de la Fontaine.

Les deux côtés de la rue ascendante sont garnis de boutiques, presque toutes de chaudronniers et de forgerons ; au fond de chacune de ces boutiques est creusée une niche, et dans cette niche, avec l'immobile gravité qui caractérise son espèce, est perché un épervier.

Grâce à cet épervier, chaque jour de fête ou de repos, le forgeron ou le chaudronnier se donne, comme un grand seigneur, la satisfaction d'une chasse aux alouettes ou aux petits oiseaux.

Après avoir visité le bazar, nous gagnâmes la mosquée ; le moullah nous attendait pour nous la faire visiter ; je voulais, selon l'usage oriental, ôter mes bottes ; mais il ne le permit point : on se contenta de relever les tapis sacré, et de nous faire marcher sur le carreau.

En sortant de la mosquée, une espèce de cippe funéraire frappa ma vue ; je demandai ce que c'était : il me semblait que cette colonne devait se rattacher à quelque légende.

Je ne me trompais pas, ou plutôt, je me trompais : ce n'était pas une légende, c'était une histoire.

Il y a à peu près cent trente ans, lorsque Derbend, ville persane, était sous la domination de Nadir-Schah, les habitants se révoltèrent contre un gouverneur très-doux et très-pacifique que le hasard leur avait donné et le chassèrent de leurs murs.

Nadir-Schah n'était pas homme à se laisser fermer, à lui, maître de l'Asie, la porte de l'Europe : il envoya, pour remplacer le gouverneur pacifique, le plus féroce de ses favoris, en lui recommandant de reprendre la ville à quelque prix que ce fût, lui laissant le choix de la vengeance qu'il devait tirer des habitants.

Le nouveau khan s'achemina vers Derbend, força les portes et reprit la ville.

Le lendemain de sa rentrée en possession, le khan donna l'ordre à tous les fidèles de se rendre à la mosquée.

Les bons musulmans s'y rendirent; les mauvais restèrent chez eux.

A chacun de ceux qui se rendirent à son ordre, le khan fit, à leur entrée dans la mosquée, arracher un œil.

Quant à ceux qui étaient restés à la maison, on leur arracha les deux yeux.

On pesa les yeux de tous ces borgnes et de tous ces aveugles : il y en avait, mesure persane, sept batmans; mesure russe, trois pouds et demi; mesure française, cent dix livres.

Tous ces yeux sont enterrés sous la colonne qui s'élève en face de la porte, entre les deux platanes.

J'étais en train d'écouter cette histoire, qui ressemblait assez à un conte de la sultane Schéhérasade, lorsque je vis s'avancer vers moi une troupe d'une vingtaine de Persans conduits par un vingt et unième, qui paraissait leur chef.

J'étais loin de me croire l'objet de leurs recherches; mais, au bout d'un instant, il ne me fut plus permis de conserver aucun doute à ce sujet.

C'était bien à moi qu'ils en voulaient.

— Qu'est-ce que cela, mon cher prince? demandai-je à Bagration.

— Mais, me répondit-il, cela m'a tout l'air d'une députation.

— Croyez-vous qu'on ne vienne pas pour m'arracher

un œil? Je ne tiens pas du tout à être roi du royaume des aveugles.

— Je ne crois pas que vous ayez rien à craindre de pareil; d'ailleurs, nous serions là pour vous défendre. On n'arrache pas comme cela les yeux à un membre honoraire du régiment des montagnards indigènes. En tout cas, je connais le chef de la députation; c'est un très-brave homme, fils de celui qui a présenté les clefs de la ville à l'empereur de Russie, et que l'on nomme Kavous-Beg-Ali-Ben. Je vais m'informer à lui de ce qu'il vous veut.

Il alla à Kavous-Beg-Ali-Ben, et lui demanda ce qu'il voulait.

— C'est bien simple, me dit-il en revenant : ce brave homme, qui parle russe, a lu vos livres traduits en russe; il les a racontés à ses compagnons, — vous savez comme les Persans sont conteurs — et les gens que vous voyez là sont autant d'admirateurs des *Mousquetaires*, de *la Reine Margot* et de *Monte-Cristo*.

— Écoutez, mon cher prince, dis-je; je ne suis pas venu de Paris à Derbend pour qu'on me fasse poser; dites-moi franchement ce que me veulent ces gens!

— Je vous l'ai dit, parole d'honneur! N'ayez pas l'air d'en douter; vous leur feriez beaucoup de peine. Les voilà, prenez un air grave et écoutez.

En effet, le chef de la députation s'approcha de moi, posa la main sur son cœur, et me tint le discours suivant en idiome moscovite :

« Illustre voyageur!... »

On me traduisit cet exorde; je m'inclinai le plus gravement que je pus. Kavous-Beg reprit :

« Illustre voyageur !

» Votre nom nous est bien connu par vos œuvres, traduites en russe. Depuis longtemps, les journaux avaient annoncé l'honneur que vous voulez bien nous faire en venant visiter notre ville; depuis longtemps, nous vous attendions. Nous vous voyons maintenant, et nous en sommes heureux. Que Votre Excellence nous permette donc de lui exprimer la joie et la reconnaissance de la population persane de Derbend ; et qu'elle nous permette encore d'espérer qu'elle n'oubliera pas notre ville, comme aucun de ses habitants n'oubliera le jour de votre arrivée chez eux. »

Je m'inclinai.

— Recevez, dis-je à l'orateur, les remercîments bien sincères d'un homme qui a eu toute sa vie l'ambition de devenir l'émule de Saadi, sans jamais avoir eu l'espoir de devenir son rival.

Le prince lui traduisit ma réponse, comme il m'avait traduit son discours ; il la répéta à tous ses compagnons, qui parurent on ne peut plus satisfaits.

— Maintenant, me dit le prince, je crois que vous ferez bien de l'inviter à dîner.

— Vous croyez que la plaisanterie n'a pas duré assez longtemps comme cela ?

— Mais je vous jure que ce n'est pas une plaisanterie.

— Et où voulez-vous que je l'invite à dîner, au Café de Paris ?

— Mais non, chez vous.

— Mais je ne suis pas chez moi : je suis chez le général Acceief, gouverneur de Derbend.

— Vous êtes chez vous. Écoutez ceci et tenez-vous-le

pour dit : au Caucase et par tout le Caucase, vous pourrez entrer dans la première maison venue, en disant : « Je suis étranger et viens vous demander l'hospitalité. » L'homme à qui vous ferez cette faveur vous abandonnera sa maison, se retirera, lui et sa famille, dans la plus petite chambre, veillera chaque jour à ce que vous ne manquiez de rien, et, quand, au bout de huit jours, quinze jours, un mois que vous serez resté chez lui, vous quitterez sa maison, il vous attendra au seuil pour vous dire : « Prolonge d'un jour l'honneur que vous me faites, et ne partez que demain.

— Alors, invitez-le de ma part, mon cher prince, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est qu'il me donnera son discours en persan, afin que je le fasse encadrer.

— C'est bien de l'honneur pour lui ! Il vous l'apportera en venant dîner.

Et le prince transmit mon invitation à Kavous-Beg-Ali-Ben, qui me promit de venir dîner et d'apporter son discours.

Pendant que tout cela se passait, on avait amené quatre chevaux.

— Qu'est-ce encore ? demandai-je à Bagration ; est-ce que les chevaux, par hasard, seraient des chevaux savants et auraient lu mes œuvres ?

— Non ! Ce sont tout simplement quatre chevaux qu'on nous amène pour monter à la citadelle, où nous ne pouvons pas aller en voiture.

— Est-ce que nous ne pouvons pas y aller à pied ?

— Si vous voulez laisser vos bottes dans la boue, et,

après vos bottes, vos chaussettes, oui. Mais, si vous tenez à y arriver de façon à présenter vos compliments au gouverneur de la citadelle, à sa femme et à sa fille, qui vous attendent à déjeuner, montez à cheval.

— Comment ! le gouverneur m'attend à déjeuner ?

— Du moins, il me l'a fait dire. Mais, après tout, si cela vous ennuie, vous êtes libre de refuser.

— Je n'aurais garde !... Êtes-vous sûr que tous ces gens-là ne me prennent pas pour un descendant d'Alexandre le Grand, qui, selon eux, a bâti leur ville ?

— Mieux que cela : ils vous prennent pour Alexandre le Grand lui-même, vainqueur d'Arbelles ! Voici Bucéphale. Montez !

J'enjambai Bucéphale, et, priant Bagration de faire tête de colonne, je marchai après lui.

Nous arrivâmes à la forteresse.

Il faut croire que le digne colonel avait suivi nos mouvements avec une lunette d'approche. Il m'attendait à la porte avec son adjudant.

Après les premiers compliments échangés, je lui demandai la permission de me retourner.

J'avais la ville à l'envers de la façon dont je l'avais vue la veille, et je n'étais pas fâché de la connaître de ce côté-là.

Au lieu de monter au sommet de la montagne, Derbend, cette fois, descendait à la mer sur une largeur d'un kilomètre et sur une longueur de trois. D'où nous étions, on n'apercevait que des toits de maisons coupés par des rues ; puis, dans la totalité de la ville, deux massifs de verdure seulement.

L'un était le jardin public.

L'autre, les platanes de la mosquée, à l'ombre desquels sont enterrés les yeux des habitants de Derbend.

Moynet fit de la ville un dessin microscopique, qu'il compte bien refaire sur une échelle dix fois plus grande.

J'ai rarement vu quelque chose de plus majestueux que le tableau que j'avais sous les yeux.

Bagration me fit observer que, selon toute probabilité, le déjeuner refroidissait, et qu'il lui paraissait convenable de faire notre entrée.

Nous trouvâmes toute une famille charmante qui nous attendait; femme, fille, sœur, tout cela parlait français.

Au bord de la mer Caspienne, comprenez-vous cela? C'était merveilleux!

Pendant le déjeuner, le gouverneur raconta que Bestuchef-Marlinsky avait logé à la citadelle à son retour de la Sibérie.

— Et vous savez, ajouta la femme du gouverneur, Oline Nesterzof est enterrée à cinq cents pas d'ici.

— Non, répondis-je, je ne sais pas.

Je savais parfaitement ce que c'était que Bestuchef.

Bestuchef-Marlinsky était le frère du Bestuchef qui fut pendu à la forteresse de Saint-Pétersbourg avec Pestel, Kakovsky, Ryleyef et Mouravief, pour le complot du 14 décembre.

Décembriste comme son frère, Bestuchef avait comme lui été condamné à mort; mais l'empereur Nicolas lui fit grâce de la peine capitale, et l'envoya aux mines de Sibérie.

Deux ans après, il eut la permission de revenir comme soldat faire la guerre de Perse. Ce fut alors qu'il logea à la citadelle : il avait reconquis le grade d'enseigne.

J'avais beaucoup parlé de lui à Nijni-Novgorod, avec Anninkof et sa femme, les deux héros de mon roman du *Maître d'armes*, exilés de décembre tous deux, qui, après trente ans de Sibérie, venaient de rentrer en Russie. La comtesse Anninkof, notre compatriote Pauline Xavier, m'avait montré une croix et un bracelet que Bestuchef lui avait forgés avec un morceau des fers de son mari.

Ces deux bijoux. — car, sous les mains de l'habile forgeron, un anneau de chaîne s'était transformé en deux véritables bijoux, — ces deux bijoux étaient le symbole naturel de la poésie, qui transforme tout ce qu'elle touche.

Je connaissais donc Bestuchef-Marlinsky, comme décembriste, comme exilé, comme orfévre, comme poëte et comme romancier.

Mais, je le répète, tout cela ne m'apprenait pas ce que c'était que cette Oline Nesterzof, dont la tombe était à cinq cents pas de la forteresse.

Je demandai des renseignements.

— Nous vous montrerons d'abord sa tombe, me dit la femme du gouverneur, et ensuite nous vous raconterons son histoire.

A partir de ce moment, j'eus grande hâte que le déjeuner finît. J'aime fort les bons déjeuners ; mais j'aime encore mieux les bonnes histoires, et, si j'eusse vécu du temps de Scarron et que j'eusse été de ses dîners, le plat que j'eusse préféré, c'est le rôti servi par sa femme.

Le déjeuner fini, ces dames voulurent nous accompagner jusqu'au cimetière chrétien.

Nous gravîmes encore une centaine de pieds, à peu près, pour sortir de la forteresse, et nous nous trouvâmes sur un plateau dominant d'un côté un immense

ravin, de l'autre côté, formant, au contraire, la pente ascendante de la montagne.

De ce côté, les murailles de la citadelle sont criblées de balles; bloquée en 1831 par Kasi-Moullah, elle résista, mais eut énormément à souffrir du voisinage d'une tour prise par les montagnards.

Aussi, la tour est-elle rasée aujourd'hui, pour que pareil accident ne se renouvelle pas.

Cette tour faisait partie du système de fortifications qui relie cette première citadelle à une seconde; elle se rattachait, en outre, à cette fameuse muraille, rivale de celle de la Chine et qui, au dire de certains historiens, s'étendait de Derbend à Taman, traversait tout le Caucase, et séparait l'Europe de l'Asie.

Mais ce qui m'occupait dans ce moment-là, ce n'était point cette muraille, si antique, si étendue, si discutée qu'elle soit : c'était la tombe d'Oline Nesterzof.

Nous nous acheminâmes vers cette tombe en tournant à gauche, à notre sortie de la porte des montagnes.

Un peu à part d'un petit cimetière qui domine la mer Caspienne, s'élève une tombe d'une forme très-simple.

D'un côté, elle porte cette inscription :

ICI REPOSE LE CORPS

DE MADEMOISELLE OLINE NESTERZOF.

née en 1814, *morte en* 1833.

De l'autre côté, une rose est sculptée; cette rose est brisée, effeuillée, anéantie par la foudre.

Au-dessous est écrit le mot russe *sondba* (fatalité).

Voici l'histoire de la pauvre enfant, ou, du moins, voici ce que l'on raconte :

Elle était la maîtresse de Bestuchef. Depuis un an, ils vivaient heureux sans que rien eût encore troublé leur union.

Dans un repas prolongé outre mesure, et dont les convives étaient Bestuchef et trois de ses amis, la conversation tomba sur la pauvre Oline.

Sûr d'elle, Bestuchef vanta fort sa fidélité.

Un des quatre convives offrit de parier qu'il ferait manquer la jeune fille à cette fidélité dont Bestuchef était si fier.

Bestuchef accepta le pari. La chose dont l'homme heureux semble le plus las est toujours son bonheur.

Oline, dit-on, succomba; on donna à Bestuchef la preuve de cette défaite.

Le lendemain, la jeune fille entra dans la chambre du poëte. Ce qui se passa, nul ne le sait.

On entendit un coup de feu, puis un cri; puis, enfin, on vit sortir Bestuchef, pâle et effaré.

On entra dans sa chambre.

Oline gisait à terre, mourante, ensanglantée : une balle lui avait traversé la poitrine.

Un pistolet déchargé était près d'elle.

La mourante pouvait encore parler; elle envoya chercher un prêtre.

Deux heures après, elle était morte.

Le prêtre affirma sous serment qu'Oline Nesterzof lui avait raconté qu'au moment où elle voulait arracher un pistolet des mains de Bestuchef, le pistolet était parti par accident.

Elle avait reçu le coup, et elle mourait en pardonnant à Bestuchef ce meurtre involontaire.

Une instruction fut commencée contre Bestuchef; mais, sur la déposition du prêtre, il fut absous.

Ce fut lui qui éleva la tombe d'Oline, qui fit graver l'inscription et sculpter cette rose frappée de la foudre, terrible symbole de la destinée de la pauvre enfant.

Mais, à partir de ce moment, Bestuchef ne fut plus le même : une sombre mélancolie, un besoin de danger, une soif de mort s'empara de lui.

Il s'offrait comme volontaire dans toutes les expéditions, et, chose étrange, toujours le premier et le dernier au feu, il en revenait toujours sans blessure.

Enfin, en 1838, on fit une excursion chez les Abazertzkys; on marchait sur le village d'Adler. Au moment d'entrer dans une forêt, on fut prévenu que cette forêt était occupée par un nombre de montagnards trois fois plus considérable que celui des Russes.

Les montagnards avaient, en outre, l'avantage de la position, puisqu'ils étaient retranchés dans une forêt.

Le colonel ordonna de sonner la retraite.

La retraite fut sonnée.

Bestuchef commandait les tirailleurs avec un autre officier, le capitaine Albrand. Au lieu d'obéir à la voix du clairon, tous deux s'enfoncèrent dans la forêt à la poursuite des montagnards.

Le capitaine Albrand revint, mais Bestuchef ne reparut pas.

Le prince Tarkanof, de qui je tiens ces détails, renvoya le capitaine Albrand à la recherche de Bestuchef avec cinquante chasseurs de Mingrélie.

Pendant que le capitaine Albrand et ses cinquante chasseurs cherchaient Bestuchef, on apporta au général Espégo une montre.

Cette montre fut reconnue pour celle de l'illustre romancier.

Ce fut tout ce que l'on retrouva, tout ce que l'on sut jamais de lui.

Je laissai à Bagration quatre vers, que je le priai de faire graver, comme souvenir de mon passage à Derbend, au pied de la tombe de la pauvre Oline Nesterzof.

Les voici :

Elle atteignait vingt ans; elle aimait, était belle.
Un soir, elle tomba, rose effeuillée aux vents.
O terre de la mort, ne pèse pas sur elle;
Elle a si peu pesé sur celle des vivants!

XX

LA GRANDE MURAILLE DU CAUCASE

J'allais écrire notre course le long de ce problème de granit, lorsque je me souvins que le prince Tarkanof, chez lequel nous avions logé à Nouka, m'avait donné une lettre autographe de Bestuchef, contenant tous les détails de cette même course faite par lui, vingt ans avant moi.

Ce que j'ai raconté dans le chapitre précédent du poëte romancier, conspirateur, exilé, a dû inspirer aux lecteurs

une certaine curiosité pour lui. Je substituerai donc son récit au mien; c'est celui d'un homme qui, au lieu de rester trois mois au Caucase, comme j'y suis resté, y a séjourné cinq ans.

Voici la lettre de l'aventureux officier :

« Daghestan.

» Mon cher colonel,

» J'arrive à l'instant, et, tout botté, tout éperonné, je vous écris.

» Je viens de voir les restes de cette grande muraille qui séparait l'ancien monde du monde encore invisible à cette époque, c'est-à-dire de l'Europe.

» Elle a été bâtie par les Perses ou par les Mèdes, pour les garantir des invasions des barbares.

» Les barbares, c'était nous, mon cher colonel.

» Pardon, je me trompe : vos aïeux, princes géorgiens, faisaient partie du monde civilisé.

» Quel changement d'idées! quelle succession d'événements!

» Si vous aimez aspirer, tousser et cracher la poussière des vieux livres, ce dont, toutefois, vous me permettrez de douter, je vous conseille d'apprendre le tatar;— bon! j'oublie que vous le parlez comme votre langue maternelle! — de lire *Derbend Namé*, de vous rappeler votre plus vieux latin (pas celui de Cicéron, c'est inutile; d'ailleurs, c'est le latin qui vient après Cicéron qui est le vieux latin : celui de l'accusateur de Verrès et du défenseur de

Milon est toujours jeune et pur); et, vous étant rappelé votre vieux latin, de lire *De Muro caucasio*, de Baer; de feuilleter un peu Gmelin — pas Georges, ne confondez point — mais son neveu Samuel-Théophile, celui qui, après avoir été prisonnier du khan des Kirghis, est venu mourir au Caucase de la même maladie qu'un Prussien qui aurait mangé trop de raisin en Champagne. Je vous conseille toujours de regretter que Klaproth n'en ait rien écrit, et que le chevalier Gamba en ait écrit quelque chose comme une niaiserie, j'en ai grand'peur. Enfin, comparez encore les uns aux autres une douzaine d'auteurs dont j'ai oublié jusqu'aux noms, ou que je ne connais pas, mais qui, eux, connaissaient la muraille du Caucase et qui en ont parlé; puis alors, vous appuyant sur les preuves les plus authentiques, vous avouerez :

» 1° Que l'époque de la construction de cette muraille vous est parfaitement inconnue.

» 2° Qu'elle fut bâtie, ou par Isfendiar ou Iskander, — les deux mots veulent dire Alexandre le Grand, — ou par Chosroès, ou par Nouchirvan.

» Et votre témoignage, ajouté à tous ceux que nous avons déjà, rendra la chose claire comme le soleil au moment extrême d'une éclipse.

» Mais ce qu'il y aura de prouvé, si cela toutefois ne reste pas douteux, c'est que cette muraille commençait à la Caspienne et finissait au Pont-Euxin.

» L'affaire en est là, mon cher colonel, et, j'en ai bien peur, en restera là, malgré vous, malgré moi et malgré tous les archéologues, tous les savants et même tous les ignorants à venir.

» La vérité pure, la vérité vraie, la vérité incontestable,

c'est qu'elle existe, mais que ses fondateurs, ses constructeurs, ses défenseurs, autrefois célèbres, sont aujourd'hui couchés sans nom dans des tombeaux sans épitaphe, ne s'inquiétant guère de ce que l'on dit et même de ce que l'on rêve d'eux. Je ne troublerai donc ni leurs cendres ni votre repos en vous conduisant, à travers l'aride antiquité, à la recherche d'une bouteille vide. Non ; je vous invite seulement à vous promener avec moi un beau matin du mois de juin, afin de voir avec moi les vénérables restes de cette muraille du Caucase.

» Ceignez votre sabre, jetez votre grand fusil tatar sur votre dos, poussez un *hum!* qui rivalise avec ceux de Joseph, en vous mettant en selle, levez votre fouet et en avant dans les montagnes !

» Les *portes de fer* de Derbend, aujourd'hui des portes de tôle, s'ouvrirent pour nous au point du jour, et nous quittâmes la ville. Mes compagnons, dans ce voyage pittoresque, sont, outre vous, mon cher colonel, le commandant de Derbend, major Kristnikof. Nous avions encore avec nous un capitaine du régiment de Kourensky ; là se bornait le nombre des Russes curieux.

» Depuis le règne de Pierre le Grand, savez-vous combien de fois les Russes ont visité cette huitième merveille du monde que l'on appelle la muraille du Caucase ?

» Trois fois, et encore je n'aurais pas dû dire depuis Pierre le Grand, mais Pierre le Grand compris.

» La première fois, c'était Pierre le Grand : 1722.

» La seconde fois, c'était le colonel Verkovski, qui finit si tragiquement de la main d'Ammalat-Beg : 1819.

» Et la troisième fois, nous : 1832.

» Peut-être penserez-vous que le voyage est difficile,

lointain, dangereux; rien de tout cela, mon cher colonel. Ayez donc l'esprit en repos sur nous; il s'agit seulement de prendre une dizaine de Tatars armés, de monter sur son cheval de gauche à droite, ou même de droite à gauche, comme font les Kalmouks, et de partir comme nous l'avons fait.

» Le matin était très-beau, quoiqu'il étendit sur nous ses brouillards comme un voile; mais on sentait que ce voile allait se lever et nous montrer le visage resplendissant du soleil. Le chemin, capricieux, tantôt grimpait sur la montagne et tantôt s'enfonçait dans les rides du terrain, rides profondes qui sillonnent le front soucieux du Caucase. Les physionomies sombres des Tatars, avec leurs énormes papaks, leurs armes brillantes d'or et d'argent, leurs beaux chevaux de montagne; les rochers au-dessus de notre tête, la mer sous nos pieds; tout cela était si nouveau, si sauvage, si pittoresque, qu'il fallait s'arrêter à chaque pas, admirer ou s'étonner.

» Le commandant voulait, avec assez de raison, et avant tout, visiter les curiosités des environs. Nous commençâmes donc notre investigation par la caverne des Dives ou des Géants, située à cinq verstes de Derbend, au fond d'un précipice appelé Kogne-Kafe, c'est-à-dire le précipice des Esprits.

» Non loin du village de Dach-Kessène, les eaux des montagnes se sont réunies et se sont creusé un chemin à leur guise. Au fond de ce chemin coule un charmant petit ruisseau qui conduit à la caverne où l'imagination des montagnards a placé les dives, c'est-à-dire les géants de la Bible, fils des hommes et des anges. Remarquez que je dis des anges et non des femmes, la théogonie de

l'Orient ayant décidé qu'à cette époque les anges étaient des femmes, souvenir en vertu duquel les poëtes, ces inventeurs de l'inversion, ont dit depuis que les femmes étaient des anges.

» Mahomet repoussait cette croyance, et cependant il inventa quelque chose de pareil. Il plaça dans son paradis les houris toujours vierges, les houris vertes, bleues et roses, en vertu de ce proverbe qui dit que des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer.

» Combien de palais de fées n'a point bâtis la poésie indienne avec les brouillards de la Fable!

» La poésie orientale, pauvre de légendes, écrasée par la réalité, sans espoir du lendemain, se jeta dans l'abîme de l'incroyable et créa d'imagination un univers impossible, mais magnifique et resplendissant; comme le Satan de Milton, qui, du bout d'une de ses deux ailes, touchait à l'enfer, et, du bout de l'autre, touchait au ciel, Ali a réuni sur la terre l'enfer et le paradis, en y plaçant ces belles et étonnantes créatures qui, malgré leur céleste origine, se livrent à une occupation toute terrestre. Nous ne saurions, nous autres hommes du Nord ou de l'Occident, apprécier la beauté des poëmes arabes; la simplicité y descend jusqu'à l'enfantillage; l'amour y monte jusqu'à la fureur, la haine jusqu'à la férocité. Et tout cela, expliquez la chose! respire cependant une nature puissante, primitive, virginale. D'où vient cela? Ah! c'est que, nous autres, nous sommes frottés et arrondis par le courant des siècles, comme les cailloux du Terek; plus d'aspérités, ni dans la forme, ni dans l'esprit; adorateurs de la logique, sectateurs de l'arithmétique, nous ne pouvons, au point de vue de nos idées

civilisées, plus rien trouver de beau dans l'univers de l'Indoustan et du Farsistan. Nos mages du Nord eux-mêmes, nos fées et nos géants, sont devenus, aux mains des conteurs modernes, de curieuses caricatures de l'espèce humaine. Nous n'avons plus de croyance au beau. Dans un conte de fée, nous ne voyons que le cadavre de l'esprit d'une autre époque. L'analyse de ses beautés n'est pour nous qu'une leçon d'anatomie. Avec tout cela, les imaginations qui ne sont pas tout à fait mortes tentent de se tromper elles-mêmes, et, à défaut de palais entiers, elles créent des ruines.

» C'est l'histoire de ce qui m'arriva que je vous raconte. Lorsque, resté en arrière de mes compagnons, je descendais, ou plutôt je laissais mon cheval descendre un précipice escarpé, je n'avais pas assez d'imagination pour voir autour de moi les créations des poëtes orientaux, mais je me les rappelais, comme ces danseuses habillées de soie, de gaze et de paillettes que j'avais vues dans les ballets de Saint-Pétersbourg.

» Et cependant l'aigle traçait de grands cercles au-dessus de ma tête, le torrent de la montagne hurlait sous mes pieds, et, par une grande crevasse, à l'orient, je distinguais la Caspienne, couverte de vapeurs; enfin, autour de moi, les flancs du Caucase couverts de verdure, couronnés de neiges, émaillés de fleurs couleur de feu.

» Quel plus magnifique cadre pour la fantaisie!

» Notre conducteur s'égara. Que ces Tatars sont négligents à l'endroit des respectables vestiges du passé!

» Enfin, lassés d'aller à cheval à travers les buissons, en laissant aux épines des lambeaux de nos habits, — le drap lesghien seul résiste aux ronces lesghiennes, —

nous abandonnâmes nos chevaux et descendîmes à pied.

» Bientôt, grâce à cette résolution, nous nous trouvâmes au fond du précipice, dans le lit même du ruisseau.

» C'est le seul chemin qui conduise à la grotte des Dives. autrement dit à la tombe du Visir, un visir ayant, à ce qu'il paraît, été tué là, dans une des invasions persanes.

» Nous marchions sur des pierres moussues, sous un berceau de branches,

» Tout à coup, nous nous trouvâmes en face de la caverne.

» Devant la caverne, le ruisseau s'élargit, et un énorme bloc de rocher, tombé du sommet de la montagne, en garde l'entrée comme une sentinelle.

» Cette entrée, qui peut avoir quinze ou dix-huit pieds d'ouverture et six pieds de haut, est toute noircie par la fumée.

» A l'intérieur, la caverne s'élargit.

» En dehors est creusé un abri pour les chevaux.

» Le sol de la caverne est couvert d'ossements, ce lieu étant un refuge de brigands et de bêtes féroces, races qui, presque toujours, laissent un certain nombre d'os aux endroits qu'elles fréquentent. Un de nos Tatars nous raconta y avoir tué, l'an passé, une hyène.

» Du reste, la caverne des Esprits trompa complétement notre attente; les faibles mortels ne peuvent y respirer, tant l'atmosphère en est étouffante. La seule entrée, ornée d'arbres auxquels s'enlacent des ceps de vigne, est digne d'attirer une attention déjà distraite par toutes les beautés de la nature qui se sont offertes aux voyageurs avant d'arriver là.

» Nous continuâmes donc notre course.

» Non loin de la caverne des Dives et du village de Deazglani, est la grotte d'Emdjekler-Pir ou des Saintes-Mamelles.

» Mais, pour arriver là, il nous fallut de nouveau quitter nos montures et descendre, en nous accrochant aux buissons, jusqu'au fond d'une profonde vallée où l'on nous montra une petite voûte de cinq ou six pieds de diamètre, du plafond de laquelle pendaient des stalactites ressemblant, en effet, à des mamelles; de l'extrémité de chacune de ces mamelles tombaient des gouttes d'eau. Les femmes des villages voisins estiment fort la vertu de cette eau; lorsqu'une nourrice perd son lait, elle vient dans cette caverne, égorge un mouton, délaye un peu de terre avec l'eau des saintes mamelles, et la boit en grande confiance. La foi est si grande, que, si la nourrice n'est pas guérie tout à fait, elle se croit du moins soulagée. Nous bûmes de cette eau, mais pure; — puis, ayant remonté jusqu'à la cime du rocher, nous nous dirigeâmes vers l'occident pour voir l'opposé de ce que nous venions de voir, c'est-à-dire une source sortant de terre au lieu de tomber du plafond.

» — Ah! celle-là, nous dit notre conducteur en se dressant sur ses étriers et en soulevant son papak, elle a rafraîchi un des plus puissants rois et un des plus grands hommes, double qualité rarement réunie, qui aient jamais existé. Le padischah russe Pierre le Grand y a bu lorsqu'il a pris Derbend.

» Nous sautâmes à bas de nos chevaux, et nous bûmes respectueusement un large coup à ce ruisseau sacré.

» Il coule toujours par la même ouverture; mais, depuis

cent ans, nul buveur ne s'est incliné sur la rive qui ait fait oublier le premier.

» Nous nous étions rapprochés de la muraille du Caucase, qui s'accroche au rocher même d'où sort cette source : il est curieux de comparer l'œuvre de la nature avec celle de l'art, le travail du temps et celui de l'homme.

» La lutte de la destruction contre la matière était visible, et parfois avait l'air d'être intelligente. Une graine de hêtre était tombée dans une gerçure de la pierre où elle avait rencontré un peu de terre végétale; et alors la graine avait poussé et était devenue un grand arbre, dont la racine avait fini par disjoindre et faire éclater la muraille. Le vent, en s'engouffrant dans les ouvertures commencées, avait fait le reste. Seul, le lierre compatissant, comme les chantres et les troubadours qui recueillaient et réunissaient les débris du passé, seul le lierre rattachait les pierres déjà tombées aux ruines près de tomber de la muraille.

» Cette muraille se dirigeait en droite ligne de la forteresse Narine-Kale à l'occident sans s'interrompre, ni aux montagnes, ni aux précipices; elle était flanquée de petites tours placées à des distances inégales les unes des autres et de grandeurs inégales elles-mêmes. Elles servaient probablement de postes principaux : on y renfermait des armes et des vivres; les commandants y habitaient, et l'on y rassemblait, en cas de guerre, les troupes, qui, par le sommet de la muraille, communiquaient d'une tour à l'autre.

» Cette muraille, quoique s'éloignant de Derbend, conserve le même caractère qu'à Derbend; sa hauteur

change selon la situation du terrain, et, dans les descentes rapides, elle s'abaisse en forme d'escalier. L'intérieur, c'est-à dire la moelle de la muraille, si l'on peut s'exprimer ainsi, est composé de petites pierres réunies avec de la glaise et du ciment. Les tours dépassent les murailles, mais d'une archine à peine. C'est, au reste, le caractère des forteresses asiatiques, en opposition avec celui des forteresses gothiques de l'Occident, où les tours s'élevaient de beaucoup au-dessus des remparts. Elles sont vides et presque toutes coupées longitudinalement par des meurtrières; mais ce qu'il y a de plus curieux, ce qui constate la haute antiquité de cette muraille, c'est que la même chose que Denon remarque dans les pyramides des pharaons, je le remarquerai ici : absence complète d'arches.

» Je suis descendu dans tous les passages souterrains de ces tours, conduisant à des sources ou à des réservoirs; nulle part je n'ai trouvé l'arche; ma conviction est que les constructeurs de ce gigantesque ouvrage ne la connaissaient pas.

» Il est vrai que l'on trouve des arches dans les portes de Derbend; mais, selon toute probabilité, les portes de Derbend sont de Chosroès, tandis que la muraille me semble bien antérieure au VIe siècle.

» Contre les règles de l'architecture arabe, qui connaissait l'ogive dès l'antiquité, les portes de Derbend sont, en outre, en plein cintre.

» Les corridors sont couverts de dalles de pierre, tout à fait à plat, ou disposées comme des tuiles sur un toit.

» Il est probable qu'on tirait cette pierre de carrières voisines, oubliées et perdues aujourd'hui.

» On a dit qu'on l'apportait du bord de la mer; je nie le fait, attendu qu'on n'y trouve aucune de ces coquilles marines que l'on rencontre dans les pierres qui avoisinent les rivages.

» Ensuite, il eût été bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'opérer un pareil transport à travers les montagnes, transport inutile, du reste, puisque, là, on avait la pierre sous la main.

» Après avoir visité Kedgale-Kale, petite forteresse située à vingt verstes de Derbend, nous passâmes de l'autre côté de la muraille. Kasi-Moullah, prophète actuel des montagnards, chassé l'année dernière de Derbend, avait voulu se réfugier à Kedgale-Kale; mais la forteresse tint bon, et force lui fut de continuer la retraite.

» Nous dînâmes dans un village situé au haut d'une montagne et nommé Mstaguy; après quoi, nous reprîmes la route de Derbend, ne nous arrêtant que pour jeter un regard sur les tours de la ville historique de Kamak, située sur un des rochers les plus élevés des environs de Derbend.

» La ville a disparu; les siècles, en passant et en la foulant aux pieds, en ont fait de la poussière. Son ancienne gloire est remplacée par une renommée toute différente. *Kamakly*, qui, dans le langage du pays, veut dire un habitant de Kamak, est aujourd'hui synonyme de fou. Et, en effet, on assure que, parmi les Kamaklys modernes, comme parmi les Abdéritains antiques, on n'a jamais pu trouver un seul homme d'esprit.

» Maintenant, comment se prolongeait la muraille? de quel côté se dirigeait-elle? jusqu'où allait-elle? s'éten-

dait-elle bien au delà des restes que l'on trouve encore aujourd'hui ? Voilà des questions qui, selon toute probabilité, resteront éternellement obscures. Les nouvelles que l'on envoyait d'une mer à l'autre ne mettaient que six heures à faire le trajet, me disait un Tatar de notre escorte.

» Existait-il autrefois des moyens de communication que nous ne connaissons plus aujourd'hui (1) ?

» En tout cas, elle existait, cette preuve de l'énorme puissance des anciens peuples, ou plutôt des anciens souverains, et sa grandeur nous étonne aujourd'hui, nous autres pygmées modernes, et par la pensée et par l'exécution.

» Quelle devait être, je vous le demande, la population du vieux Caucase ? Si les pauvres granits de la Scandinavie ont été appelés *la fabrique des nations*, le Caucase mérite, certes, le titre de berceau du genre humain. Sur ces montagnes, ont vu le jour les premiers-nés de l'univers ; ces cavernes étaient peuplées d'habitants qui descendaient des montagnes dans les vallées, au fur et à mesure que les eaux de la mer universelle se retiraient, et qui, enfin, lorsque les dernières vagues eurent disparu, se répandirent de là sur la surface virginale de la terre.

» Jusqu'à ce moment, la chaine caucasique était un groupe d'iles dont les sommets s'élevaient au-dessus de l'océan primitif ; c'est pourquoi les Kabardiens, la plus vieille famille des montagnards du Caucase, s'appellent

(1) Cette lettre, qui porte la date de 1832, est antérieure à l'invention du télégraphe électrique.

encore aujourd'hui *Adigués*, ce qui veut dire, dans leur langue, habitants des îles (1).

» Maintenant, un dernier mot sur cette muraille, qui vous vaut cette longue lettre, mon cher colonel.

» Elle a été bâtie, nous n'en disconvenons pas, par les rois de Perse et de Médie; mais, à côté du pouvoir qui ordonnait, il fallait l'agent qui exécutait.

» Cet agent ne pouvait être qu'un peuple, ou une armée.

» Si c'était une armée, il fallait la nourrir, et il n'est point probable qu'une armée ait exécuté ce long travail en recevant ses vivres de la Perse.

» N'est-il pas plus simple de penser que le Caucase était énormément peuplé à cette époque, et que cette bâtisse gigantesque est l'œuvre des indigènes, dirigés par une volonté étrangère, soutenus par l'argent étranger?

» Cette opinion, que je hasarde, a donc, à mon avis, un semblant de vérité.

» Mais qu'est-ce que le semblant de la vérité quand nous ne savons pas ce qu'est la vérité elle-même?

» *Dixi.*

» BESTUCHEF-MARLINSKY. »

Vingt-six ans après l'illustre proscrit, nous avons fait la même course qu'il avait faite; seulement, nous l'avons étendue sept verstes plus loin.

Nous avons visité, comme lui, la caverne des Dives; comme lui, la grotte des Saintes-Mamelles; comme lui,

(1) On se rappelle que nous avons dit la même chose dans les premières pages de ce livre.

nous avons reconnu les réservoirs souterrains auxquels les garnisons des tours prenaient leur eau.

Enfin, en relisant sa description, nous l'avons trouvée d'une telle exactitude, que nous l'avons substituée à la nôtre, sûr que le lecteur n'y perdrait rien.

Et, maintenant que sa poussière est allée rejoindre celle des Iskanders, des Chosroès et des Nouchirvan, en sait-il plus sur la grande muraille qu'il n'en savait de son vivant ?

Ou son âme n'a-t-elle eu d'autre préoccupation que de répondre à cette interrogation du Seigneur :

— Qu'as-tu fait de ta sœur Oline Nesterzof ?

Espérons que, là-haut, comme ici-bas, la douce créature avait prié pour lui.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

Pages.

INTRODUCTION. COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LE CAUCASE.

I. De Prométhée au Christ. 1
II. Du Christ à Mahomet II. 4
III. De Mahomet II à Schamyl. 24
IV. Époque moderne. 29

I. Kislar. 47
II. Une soirée chez le gouverneur de Kislar. 60
III. Les Gavrielovitch. 73
IV. Les officiers russes au Caucase. 88
V. Les abrecks. 102
VI. Le rénégat. 116
VII. Russes et montagnards. 132
VIII. Les oreilles tatares et les queues de loup. 153
IX. Les coupeurs de têtes. 163
X. Le secret. 175
XI. Le prince Ali. 189
XII. Tatars et Mongols. 200
XIII. Les dragons de Nijny-Novgorod. 207
XIV. La montagne de sable. 218
XV. L'aoul du champkal Tarkovsky. 232